LA TABLE RONDE

MAI 1950

SOMMAIRE

LA RUBRIQUE DU MOIS

HENRY JAMES

Les qualités techniques des romans de Henry James ont été si souvent étudiées et avec tant de bonheur, en particulier par M. Percy Lubbock, qu'on me pardonnera sans doute de négliger le romancier au métier si parfaitement conscient, pour tenter de suivre jusqu'aux sources mêmes de ses créations l'écrivain de poésie et d'instinct qui était en lui. Il survient chez tous les auteurs un moment de cristallisation où leur thème dominant s'exprime en termes clairs, où leur univers personnel devient visible, même aux yeux du moins sensible des lecteurs. On trouve une cristallisation de cette sorte dans la phrase de Thomas Hardy si souvent citée : « Le Président des Immortels.... en avait fini de plaisanter avec Tess... » ou dans ce passage de sa préface à *Jude l'Obscur*, où il parle de « l'inquiétude, la fièvre, le ridicule et le tragique, qui se pressent parfois dans le sillage de la passion la plus forte que connaisse l'humanité ». Cette cristallisation est moins facile à découvrir dans les œuvres de Henry James, dont le dessein majeur fut toujours la dramatisation, et qui apportait un soin tout particulier à éviter les déclarations personnelles, mais je crois que nous pouvons considérer cette phrase de l'introduction à *The Ivory Tower*, où James fait allusion aux « choses noires et impitoyables qui se dissimulent derrière les grandes possessions » comme l'expression de la loi créatrice dominante qui le forçait à écrire : un sens du mal, religieux dans son intensité.

« L'Art lui-même, écrivait Conrad, peut se définir ainsi : une tentative unilatérale pour administrer la plus haute justice dans l'univers visible. » Jamais Henry James, dans ses propres préfaces, ne donna définition meilleure du but

qu'il poursuivit avec tant de passion, à condition que le terme « visible » n'exclue pas la vision personnelle. Même si nous sentons parfois, dans *The Sacred Fount*, voire dans cet exquis *Golden Bowl*, que le juge fait entrer trop de choses en ligne de compte, qu'il aurait pu prononcer sa sentence en se basant sur des témoignages moins nombreux, force nous est toujours d'admettre, à mesure que se déroule le long réquisitoire de la corruption humaine, qu'il ne nous a jamais laissés perdre de vue l'affaire principale ; et, parce que son esprit s'applique à faire bénéficier même le mal de « la plus haute justice », la symétrie de sa pensée investit l'ensemble de son œuvre de l'importance d'un système.

Nul écrivain ne nous a laissé une série de romans d'une plus grande unité morale. Les différences entre les premières et les dernières œuvres de James ne sont que des états de son art, l'art que définit Conrad. Sans doute, dans ses œuvres de début, rendait-il une justice un peu au-dessous de « la plus haute » ; les progrès accomplis entre *The American* et *The Golden Bowl* sont le passage d'une symbolisation assez fruste et inexpérimentée de la vérité, à l'expression même de la vérité ; le passage d'une représentation simpliste du mal, figuré par le meurtre, au mal *in propria persona*, qui descend Bond Street en se promenant, aimable, sensible, cultivé... le mal qui ne se peut distinguer du bien que par le complet égotisme de ses vues. Ce sont de parfaits anarchistes, ces derniers personnages de James ; ils forment l'arrière-plan d'immoralité de cette extraordinaire époque de violence aveugle qui précéda la guerre dont elle était le prélude : attentat à l'Observatoire de Greenwich, siège de Sydney Street. Ils créèrent l'ambiance qui rendit possibles les scènes plus brutales décrites par Conrad dans *The Secret Agent*. Merton Densher, qui s'apprête à épouser, pour son argent, Millie Theale agonisante, tout en conspirant avec la meilleure amie de Millie dont il est l'amant ; le prince Amerigo qui trompe sa femme avec l'amie de celle-ci qui est en même temps la deuxième épouse du père de la princesse ; Horton qui vole l'argent de son ami Gay ; le coup final (on est toujours trahi par son ami le plus intime) est donné par ces études de corruption morale. Elles représentent une attitude qui fut de très bonne heure celle de James,

elles ne sont pas le lent et pénible fruit de l'expérience. Cette attitude ne varia jamais après *The American*. Mme de Bellegarde, qui assassine son mari et vend sa fille, n'est que la première ébauche d'une image féminine qui devient de plus en plus subtile, et passant par Mme Merle du *Portrait of a Lady*, arrive à ces incomparables figures du mal : Kate Croy et Charlotte Stant.

Ce point est d'importance. Trop souvent, l'on a considéré James comme un romancier à l'expérience superficielle, comme le peintre de types sociaux, que l'exil avait privé des racines profondes de l'expérience (comme si les talents locaux du Sussex ou du Shropshire avaient fourni des œuvres supérieures à celles que James nous présente sur sa scène internationale). Mais James n'était pas exilé, fût-ce dans ce sens ; il aurait pu se passer de la scène internationale aussi facilement qu'il se passait du monde financier de Wall Street. Les racines n'étaient pas à Venise, Paris ou Londres, elles étaient en lui-même. Densher, le prince, tout autant que Quint, le valet aux cheveux roux, et la gouvernante adultère, avaient leurs racines dans sa propre personnalité. Ils y étaient déjà lorsqu'il écrivait *The American* en 1876 ; tout ce qui lui restait à faire pour amener son œuvre au niveau de perfection qu'il désirait était d'acquérir la subtilité technique et cette autre subtilité qui vient d'une observation superficielle ; le talent de cacher sa propre personnalité derrière une série de masques convaincants.

Je n'emploie pas ici l'épithète superficielle dans un sens péjoratif. Si ses œuvres d'apprentissage, depuis *The Europeans* jusqu'à *The Tragic Muse*, ne révèlent pas toute sa force, si elles ne sont pas le véhicule de ses plus impérieuses créations, elles n'en demeurent pas moins les témoins d'une observation aiguë, le fruit d'une expérience directe et objective, et elles ne furent dans leur genre jamais surpassées. James ne fut plus capable, dans la suite de tracer de portraits aussi directs, où se montrât davantage sa maîtrise du détail caractéristique. Certes, nous connaissons Charlotte Stant plus intimement que nous ne connaissons Miss Birdseye des Bostonians, mais elle émerge graduellement de ce long ouvrage, et nous ne sentons pas avec elle ce contact direct qui nous révèle Miss Birsseye :

« C'était une petite dame âgée, avec une énorme tête : ce fut la première chose que Ransom remarqua... ce vaste front pâle, proéminent, candide et nu, dominant les yeux doux et faibles, épuisés de fatigue... Le long exercice de la philanthropie, loin d'accentuer ses traits, en avait effacé les délinéations et jusqu'à la signification... Dans ce vaste visage, à peine pouvait-on distinguer son pâle petit sourire. Ce n'était qu'une esquisse de sourire, une espèce d'acompte, de paiement partiel ; il semblait vouloir dire qu'elle sourirait davantage si elle en avait le temps, mais que vous pouviez deviner sans cela qu'elle était douce et facile à séduire... Elle paraissait avoir passé sa vie sur des estrades, au milieu de débats, de congrès, de phalanstères, de séances de spiritisme ; sur son visage fané, flottait encore comme un halo d'inesthétiques lampes de tables de conférence. »

L'on ne pourrait trouver dans l'œuvre d'apprentissage d'aucun autre écrivain une aussi riche et aussi brillante galerie de portraits que celle qui va de cette Miss Birdseye de l'extrême début jusqu'à Mrs. Brookenham dans *The Awkward Age*.

« A quarante et un ans, Mrs. Brookenham était encore d'une beauté ravissante, et elle se rapprochait alors (autant qu'il était possible) de la description que son fils avait faite d'elle, en se parant d'un magnifique désespoir. La lumière pure de la jeunesse émanait d'elle, en émanerait toujours. Sa tête, sa silhouette, sa souplesse, ses rougeurs éphémères, ses adorables yeux stupides, le trémolo naturel de sa voix, tout contribuait à cet effet par un artifice que personne n'était encore parvenu à déceler. Il était en même temps remarquable qu'elle donnât rarement — du moins au sein de sa famille — une impression de gaîté aussi peu justifiée qu'en cette présente occasion ; par-dessus tout, elle était l'image de la nouveauté délectable du malheur, de l'excitation qu'apportent avec elles les douleurs insolites, et des soins que réclame la culture de subtiles indifférences. C'était son signe personnel : l'innocence voilée de drame. Cela donnait un relief remarquable à ses autres ressources... »

The Awkward Age se dresse comme une borne formidable entre les deux moitiés de l'œuvre de James. C'est là que se marque sa décision définitive de faire partir son évolution

de *The American* plutôt que de *The Europeans*. L'expérience y rend les armes à l'imagination. Il n'avait pas trouvé sa méthode, mais il avait décidément trouvé son thème. A vrai dire, l'on regrette parfois que ses livres les plus superficiels aient eu de si rares successeurs, (la littérature anglaise contient trop peu d'œuvres légères, spirituelles et lumineuses), mais l'on ne peut s'étonner qu'il ait retranché de ses œuvres complètes un grand nombre de ces livres, tandis qu'il y maintenait un roman aussi fruste que *The American;* qu'il en écartait même cette œuvre féline, délicate, qu'est *Washington Square* le seul roman peut-être avec lequel un homme ait réussi à pénétrer dans le domaine féminin et à produire une œuvre comparable à celles de Jane Austen.

Comment eût-il pu agir autrement, s'il voulait rester fidèle à sa profonde vision personnelle? Il écrivait au sujet de « ce pauvre Flaubert » qu' « ... il s'arrêtait toujours trop tôt. Il hésitait éternellement devant l'entrée réservée au public, dans la cour extérieure dont la splendeur le fascinait absolument et dans laquelle il semble se dresser encore, aussi droit qu'une sentinelle, aussi noblement moulé qu'une statue. Mais cette immobilité, cette verticalité même furent trop chèrement acquises. Les bras brillants étaient faits pour atteindre plus loin, les portes extérieures étaient faites pour s'ouvrir. Il aurait dû, pour le moins, écouter aux portes de l'âme. Il eût alors été emporté sur une mer plus profonde, et surtout ses nerfs en eussent été apaisés. »

Les premiers romans de James, à l'exception de *The American*, étaient certainement destinés à la cour extérieure. Ils avaient rempli leur mission qui était d'enrichir ses masques ; jamais plus il ne se montrerait spirituel ; mais lorsqu'il émergea de ces œuvres pour s'attaquer à son étude principale, celle de la corruption dans *The Wings of a Dove*, il avait progressé d'extraordinaire façon. Le crime était remplacé par la plus atroce cruauté mentale ; Mme de Bellegarde par Kate Croy ; au lieu d'une héroïne mélodramatique : Mme de Cintré, cette étude subjective, profondément sentie qu'est Millie Theale.

Car, pour rendre à la corruption la plus haute justice, il faut conserver son innocence ; il faut avoir sans cesse intérieurement conscience qu'on trahit quelque chose de précieux.

Si Peter Quint est enraciné en vous, il faut que l'enfant corrompu par son fantôme le soit aussi ; si Osmund y est, Isabel Archer doit y être. Ces centres d'innocence, ces objets de traîtrise sont presque toujours des femmes ; la ravissante et intrépide Isabel Archer qui s'en va au-devant de la vie avec l'arrogance des riches et finit par s'abaisser jusqu'à Osmund ; Nanda, la jeune fille qui dès son « entrée dans le monde » se trouve prisonnière d'un groupe social dépravé ; Millie Theale atteinte d'une maladie incurable au moment où la vie a le plus à lui offrir et capitulant devant Merton Densher et Kate Croy (sans compter Quint et la gouvernante qui sont les plus traqués, les plus damnés de tous les personnages de James) ; Maggie Verver, la jeune Américaine, sage et candide, rencontrant la corruption qui lui est destinée chez le prince et Charlotte Stant ; la petite Maisie, ballottée au milieu de grandes personnes adultères. Telles sont les pointes de pureté dans le sombre tableau.

L'attitude d'esprit qui décidait de ces situations était permanente. Henry James possédait un talent merveilleux pour brouiller ses pistes (peut-on nous blâmer si nous présumons qu'il ne le faisait pas sans raison?) Dans ses magnifiques préfaces, il décrit la genèse de ses histoires, l'endroit où elles furent écrites, la méthode qu'il employa, les problèmes qui le confrontèrent ; il a l'air, comme le prestidigitateur, de remonter ses manches pour bien montrer qu'il n'y a rien caché. Mais il faut rechercher plus loin qu'une anecdote de fin de repas pour trouver l'origine de ces créations qui s'imposaient à lui. En cette recherche, ses préfaces et même ses autobiographies sont d'un très maigre secours. On y trouve toutefois le modèle dont il se servit pour peindre le bien : il met moins de soin à brouiller cette piste qui revient vers sa jeunesse, (si l'on peut parler de soin pour qualifier un dessein qui n'était probablement qu'à demi-conscient, en admettant qu'il fût le moins du monde conscient.) Ce modèle fut sa cousine, Mary Temple, modèle d'héroïsme pendant sa maladie mortelle, modèle surtout par son attachement avide à la vie : il en fit en particulier Millie Theale.

« Elle avait (écrit James au sujet de Mary Temple) plus qu'aucune autre créature aussi jeune, à ma connaissance, le

sens intuitif de la vérité du caractère et du jeu de la vie chez les autres ; elle savait distinguer s'ils se servaient pour agir de leur force ou de leur faiblesse, quelle que fût l'intensité de l'une ou de l'autre, et si cher qu'il dût lui en coûter à elle... la vie la revendiquait, se servait d'elle, l'assiégeait, la contraignait à gravir l'échelle d'un bout à l'autre en tâtonnant car elle ne possédait ni maturité, ni expérience... Elle ne craignait absolument rien de ce qu'elle pourrait rencontrer en vivant avec assez de sincérité et d'émerveillement ; et je crois que c'est parce qu'on devait la voir partir pour cette aventure dans des conditions aussi sombres, presque tragiquement défavorables, qu'on. était frappé de lui voir tant de titres au masque héroïque et pathétique. »

Mary Temple, donc, et quel que fût le masque qu'elle portât, était la pointe de pureté, mais nous devons chercher encore plus loin pour retrouver la source de la méfiance passionnée de James à l'endroit de la nature humaine, de son sens du mal. Mary Temple était son expérience, mais cet autre sens — on en a l'impression — il l'avait de naissance, c'était son héritage.

Il ne peut que paraître étrange que dans ses recueils de souvenirs : *A Small Boy and Others* et *Notes of a son and Brother*, Henry James s'attarde très peu sur le sujet de sa famille. Son style y atteint à son plus haut degré de complexité ; la beauté de ces livres rappelle beaucoup celle des derniers tableaux de Turner : ils ne sont qu'espace et lumière. Il faut plonger longuement le regard dans leur feu avant de discerner le trait le plus ténu de ce qu'ils représentent. Il est certain qu'au sujet des deux figures principales : Henry James père et William James, nous n'apprenons rien de ce qui dut avoir pour eux une douloureuse importance : leur sens de la possession démoniaque.

James était destiné à tracer le portrait de Peter Quint, avec sa petite moustache rousse au milieu de son visage blême de damné ; il allait nous montrer Densher et Kate convulsés d'angoisse par le succès infernal, sans espoir, qui les sépare ; le mal jouait un rôle d'une importance accablante dans son univers visible ; mais le sens qu'il en avait (jamais il ne nous le laisse entendre dans ses réminiscences) lui venait de famille.

Il le partageait avec son père, son frère et sa sœur. On retrouve l'obscure source de ses plus profondes fictions dans une vie de famille qui semble avoir été, pour ces garçons sensibles, presque idéalement libre de contrainte, passée dans la tolérance et la culture, entre Concord et Genève. Pendant près de deux années, son père fut, par intervalles, la proie de terreurs « absolument démentes et abjectes » (ses propres termes). Il croyait voir une créature damnée qui s'accroupissait à côté de lui, irradiant « des effluves fétides ». La sœur de Henry James, Alice, avait la manie du suicide et William James était atteint du même mal que son père à peu de chose près.

« J'entrai un soir au crépuscule dans une penderie pour y chercher un vêtement, quand tout d'un coup, à l'improviste, et comme issue des ténèbres, s'abattit sur moi une horrible peur de ma propre existence. Simultanément, monta dans mon esprit l'image d'un malade épileptique que j'avais vu à l'asile, un jeune homme aux cheveux noirs, à la peau verdâtre, complètement idiot, qui restait assis toute la journée sur une des banquettes ou plutôt des planches fixées contre le mur, les genoux remontés jusqu'au menton, serrés dans sa longue chemise grise en tissu grossier qui était son seul vêtement et l'enveloppait tout entier... Cette image et ma terreur formèrent une sorte de mélange. *Cette forme, c'est moi,* tel était mon sentiment latent. Rien de ce que je possède ne peut me prémunir contre ce sort, si l'heure doit sonner pour moi comme elle a sonné pour lui. Il m'inspirait une telle horreur et j'avais la notion si nette du caractère purement momentané de ce qui nous distinguait cet homme et moi, qu'il me sembla sentir s'écrouler dans ma poitrine une chose qui jusque-là avait été solide, et que je ne fus plus qu'un frissonnant amas de peur. A partir de ce jour, mon univers fut complètement transformé. Je m'éveillais chaque matin avec une affreuse terreur au creux de l'estomac, mêlé à un sentiment de l'insécurité de la vie que je n'avais jamais ressenti auparavant... Cela s'effaça graduellement, mais je demeurai pendant des mois incapable de sortir seul lorsqu'il faisait nuit.

Cet idiot épileptique, cette attirance de la mort, l'apparition damnée, tout cela compose pour les romans de Henry James un rideau de fond plus important que Grosvenor Square

et la société de la fin de l'ère victorienne. C'est vrai que l'anarchie morale de l'époque lui a fourni des matériaux, mais il n'en aurait pas fait un usage aussi intense s'ils n'avaient correspondu avec sa fiction personnelle. Ses personnages sont des matérialistes, mais l'on ne peut aller loin dans la lecture des romans de Henry James sans se rendre compte que leur créateur, lui, n'était pas un matérialiste. Si jamais homme eut l'imagination assombrie par l'idée de l'Enfer, c'est bien James. Quand il pose le doigt sur ce nerf : la crainte du mal spirituel, il traite son lecteur avec moins de franchise que de coutume. *Conte de fées pur et simple*, histoire faite pour le temps de Noël, est une définition de *The Turn of the Screw* qui manque de sincérité. On ne peut s'empêcher d'être convaincu qu'il a touché là à une inhibition importante qui l'a fait reculer.

C'est précisément parce que l'univers visible, qu'il avait si grand souci de traiter avec la plus haute justice, fut déterminé dans sa vie à un âge très tendre, que son milieu familial présente tant d'intérêt. Il y a deux autres lacunes étranges dans son autobiographie : ses deux frères, Wilkie et Bob y jouent un rôle infinitésimal. Nous devons à Miss Burr qui édita le journal d'Alice James presque tout ce que nous savons de ces deux membres, terre à terre, au cerveau médiocre, d'une famille intellectuelle à l'excès. Pour Wilkie, « lire était une action inhumaine et repoussante ». Il écrivait, de son régiment : « Dites à Henry que j'attends avec impatience son « prochain ». Je trouverai beaucoup d'acheteurs parmi les noirs pour une histoire bien mélo. » De son régiment, cela est important. Ce furent les deux ratés, Wilkie et Bob, qui à dix-huit et dix-sept ans, représentèrent la famille sur les champs de bataille de la guerre civile. William avait toujours eu une mauvaise vue et Henry fut dispensé à cause d'un accident dont la nature exacte est toujours demeurée un mystère. L'on se réjouit, naturellement, qu'il ait échappé aux risques évidents de la guerre : Wilkie en revint physiquement démoli, Bob nerveusement ; tous les deux, ainsi que tant de héros de guerre, vécurent à vau-l'eau, allant d'une ferme en Floride à une petite entreprise commerciale dans le Milwaukee ; il n'est pas impossible que la présence de ces deux héros déchus n'ait contribué à éloigner Henry James de l'Amérique.

Serait-il possible que par Wilkie et Bob nous puissions remonter jusqu'à la source de la création maîtresse de James, l'idée de trahison qui s'attache toujours à son sens du mal? Pour ce que nous en savons, James n'a pas été trahi par son meilleur ami comme Monteith, Gray, Millie, Theale Maggie Verver et Isabel Archer; et, certes, seule une trahison particulièrement perfide parviendrait à expliquer la force qui le poussa à écrire *The American* en 1876 et *The Golden Bowl* en 1905, élan qui participait de la notion familiale du mal surnaturel et qui fut à l'origine de sa grande galerie de damnés. Il faut avoir été trahi soi-même, d'une manière ou d'une autre, pour creuser jusqu'à ces profondeurs, et point n'est besoin d'aller, ainsi que l'ont fait certains critiques contemporains, jusqu'au « complexe de castration », pour trouver une explication.

Certains indices psychologiques semblent prouver que James échappa, sans excuse valable, au service militaire. Une guerre civile n'est pas une chamaillerie continentale; ses motifs sont habituellement plus profonds, le combattant ordinaire y est animé de convictions moins superficielles; or, à Concord, la famille James se trouvait à l'endroit même où les idées défendues par le Nord apparaissaient sous leur jour le plus noble. L'accident qui survint à Henry s'enveloppe d'un air de mystère (c'est pourquoi certains de ses critiques ont imaginé une castration au sens propre du terme), et l'on a besoin d'une explication pour justifier l'enthousiasme presque morbide qui lui fit prendre part à la Grande Guerre, aux côtés d'une civilisation sur laquelle il ne se faisait pas d'illusions, et dont la corruption était le sujet d'amusantes anecdotes qu'il échangeait avec Alice. On se rappellera que dans sa magnifique étude de la trahison, *A Round of Visits*, Montreith est comme tous les autres trahi par un ami très intime. « Vivre ainsi, près de ce visage inchangé, toujours présent, engageant et fourbe, avait été, selon le désir de notre voyageur, entretenir l'acuité de sa souffrance ». Ce visage toujours présent, l'acuité de la souffrance... on imagine sans peine que James ait été la proie d'un long malaise subconscient causé par un échec personnel.

Tel était donc son univers visible : visible en vérité si, chaque jour, il le voyait apparaître dans son miroir : trahison des amis,

mensonges sordides entre tous, « choses noires et impitoyables, qui se dissimulent derrière les grandes possessions » comme il l'écrivit. Mais nous pouvons peut-être mesurer sa grandeur, l'amplitude et la justesse de ses vues, au fait que les critiques de la dernière génération, Mr. Desmond Mac Carthy entre autres, aient considéré Henry James essentiellement comme un satellite bienveillant, voire même avide, de la « bonne » société. Le sens du mal ne l'obséda jamais de la façon dont Dostoïevsky en était obsédé ; il ne cessa jamais d'être avant tout un artiste, au contraire de ces génies possédés : Lawrence et Tolstoï. C'est ainsi qu'il restait toujours capable de gaspiller le surplus de son talent en petites œuvres faciles et exquises telles que *Daisy Miller* et la *Pension Beaurepas;* satire si aimable jusque dans sa causticité que sa substance est celle de la nostalgie, un regard en arrière vers un mode de vie simple et irréfléchie, où l'avidité elle-même revêt une sorte d'innocence. « Il est certain qu'elle était vulgaire, » écrit-il de Daisy Miller, mais quelle place cette épithète laisse encore pour son étrange petite grâce naturelle ! » C'est dans ces diversions, dans ces charmantes et brèves notes marginales que le critique marxiste tout autant que Mr. Mac Carthy, trouve ses matériaux. James n'était critique social que lorsqu'il n'était pas critiques religieux. Nul écrivain n'eut plus que lui conscience d'assister à la fin d'une époque, à la fin de la société qu'il connaissait. Ce qu'il prévoyait implicitement, c'était la révolution ; il parlait de « la classe, d'après ce que j'ai cru voir, qui a bénéficié de la carrière la plus longue et la plus heureuse de toute l'histoire... et pour qui l'avenir (à ce qu'on peut prévoir) ne s'annonce pas aussi débonnaire, aussi prodigue de bénédictions que le passé... Je ne puis dire avec quelle acuité je sentais que le drame qui se préparait pourrait devenir celui de la cessation d'une protection immémoriale, le drame du complet et final abandon de ceux qui avaient connu cette protection immémoriale. »

Mais le critique marxiste, comme celui de la dernière génération, s'attarde aux notes marginales. Sans doute l'argent est-il presque toujours lié aux trahisons que décrit James, mais la passion l'est également. Lorsqu'il « flotte sur sa mer la plus profonde », en « écoutant » comme il dit « aux portes

de l'âme », la corruption d'une société capitaliste serait une explication très imparfaite de ses thèmes d'inspiration. Ce n'est pas uniquement le désir de l'argent qui unit Densher et Kate, et l'auteur des *Spoils of Poynton* n'aurait pas plus condamné la passion que l'auteur des *Ambassadors* n'aurait condamné la fortune privée. Sa destinée et ses expériences le placèrent par hasard parmi de « grandes possessions », mais les « choses noires et impitoyables » ne sont pas plus parties intrinsèques d'un système capitaliste qu'elles ne le sont d'un système socialiste : elles appartiennent à la nature humaine. Elles se réduisent en réalité à ceci : un égotisme si complet qu'on pourrait croire qu'une puissance inhumaine, surnaturelle, se manifeste par le moyen des pauvres diables qu'elle a choisis.

Dans *The Jolly Corner*, Bridon, l'Américain cultivé expatrié, rentre dans sa maison de New-York et la trouve hantée. Il parvient à mettre en fuite et à acculer le fantôme qui a peur de lui (l'origine de ce renversement nous est connue. Dans *A Small Boy* James raconte le rêve d'enfant qui lui a inspiré cette histoire). Il poursuit le fantôme traqué, en vêtements de soirée, jusque dans le vestibule où, sous la verrière, il découvre dans le visage « pervers, odieux, d'une agressive vulgarité » le reflet de ses propres traits. C'est ainsi qu'il serait devenu s'il était resté pour faire fortune en s'associant avec les combinards de Wall Street. La critique sociale est ici élémentaire et facile à saisir, mais je n'ai pas encore rencontré socialiste ou conservateur qui ressentît la moindre pitié pour le fléau social qu'il expose, et la beauté définitive des histoires de James réside dans la pitié qu'elles contiennent. « La poésie est dans la pitié. » Ses égoïstes, les pauvres ! sont aussi pitoyables que Lucifer. La femme qu'aime Bridon a vu, elle aussi, le fantôme ; tout autant que Bridon elle l'a trouvé repoussant de vulgarité, avec ses yeux aveugles, sa main mutilée et ses millions de rentes, mais l'émotion qu'elle a ressentie était avant tout de la pitié :

« Il a été malheureux, il a été ravagé, dit-elle.

— Et n'ai-je pas été malheureux? Ne suis-je pas (vous n'avez qu'à me regarder) ravagé?

— Ah, je ne dis pas que je le *préfère*, convint-elle après un

instant de réflexion, mais il est sombre, il est épuisé et des choses lui sont arrivées. Il n'a pas recours à votre gracieux monocle pour faire semblant de voir. »

James n'était pas prophète ; il ne poursuivait pas de but didactique ; il ne visait qu'à rendre la plus haute justice et l'on ne peut rendre la plus haute justice le cœur plein de haine. C'était un réaliste, il devait montrer l'égoïsme triomphant ; c'était un réaliste, il devait montrer qu'une âme damnée porte ses chaînes. Millie Theale, Maggie Verver (ces êtres « bons ») ont leurs évasions ; elles sont fortunées en ce qu'elles aiment, en ce qu'elles peuvent se sacrifier comme Wilkie et Bob, elles ne sont jamais tout à fait seules sur le banc de la désolation. Mais pour les égoïstes, pas d'évasion : il n'y a pas de tendresse dans leur passion et la poursuite des richesses n'est souvent pour eux qu'un passe-temps, une marotte ; ils sont « eux-mêmes » sans y pouvoir échapper. Kate et Merton Densher entrent en possession de l'argent pour lequel ils ont intrigué, ils ne sont jamais l'un à l'autre ; Charlotte Stant et le prince assouvissent leur passion au prix d'une vie entière de séparation.

Cela n'est pas de la « justice poétique » ; ce n'est pas en moraliste, c'est en réaliste que James inventait la trame de ses histoires. Son milieu familial, son échec personnel déterminèrent sa conception de l'univers visible lorsqu'il commença à écrire, et la société de son temps ne put rien lui fournir qui le portât à réviser cette conception. Il fut toujours strictement fidèle à la vérité telle qu'il la voyait et tout l'apport de son expérience mûrissante fut de changer un meurtre en adultère, mais tandis que dans *The American* il n'a pas de pitié pour le meurtrier, dans *The Golden Bowl* on voit qu'il a appris à plaindre les amants adultères. Il n'est pas de victoire pour les êtres humains, telle est sa conclusion ; ils sont punis chacun à sa manière, qu'ils appartiennent au parti de Dieu ou au parti du Diable. James croyait au surnaturel, mais il considérait que le mal est aussi puissant que le bien. Les hommes servent de chair à canon dans une guerre où les antagonistes combattent à forces trop égales pour que le conflit puisse être réglé. Ayant lui-même commis le suprême péché d'égoïsme : celui qui consiste à sauver sa propre existence, il

laissa dans ses analyses pénétrantes et impitoyables, les éléments nécessaires pour rendre même à l'égoïsme la plus haute justice, pour donner au Diable son dû.

« Cela fit se dresser Spencer Bridon d'un seul bond :

— Vous « aimez » cette horreur...

— J'aurais *pu* l'aimer. Et à mes yeux, ajouta-t-elle, il n'était pas une horreur, je l'avais accepté. »

« Je l'avais accepté. » James qui ne s'était jamais beaucoup intéressé au Swenenborgianisme de son père, en avait glané assez pour renforcer sa propre hérésie, plus ancienne et plus traditionnelle. Car son père croyait, selon ses propres paroles, que... « l'élément mauvais ou infernal de notre nature, même lorsqu'elle échappe à l'ordre divin... non seulement n'est pas inférieur en puissance à cet ordre, mais fait preuve au contraire de beaucoup plus de force et d'astuce, et contribue à l'acquisition d'importants avantages matériels. » (L'on pourrait décrire en ces termes la façon dont Millie Theale se procure son argent.) La différence est naturellement plus grande que la ressemblance. Le fils n'est pas un optimiste, il ne partage pas l'espoir que met son père en cet élément infernal, il se contente d'accorder sa pitié à ceux qui s'y trouvent immergés ; et c'est par l'ultime justice de sa pitié, la minutieuse perfection d'une analyse qui le conduisait à plaindre le plus sordide, le plus corrompu de ses acteurs humains, qu'il se place parmi les plus grands des écrivains créateurs. Il est aussi solitaire dans l'histoire du roman que Shakespeare dans l'histoire de la poésie.

GRAHAM GREENE.

(Traduit par Marcelle Sibon.)

DE SAINT-BRIEUC

Mercredi 21.

Je suis donc allé entendre le Père R... (Père R..., comme la Place Pereire). Il parlait ce soir au Théâtre municipal. C'était une séance organisée par les Conférences de l'Ouest, c'est-à-dire, je crois bien, par la Faculté catholique d'Angers. Mais comme j'avais déjà entendu le Pereire voilà peut-être un an au Royal — c'est un cinéma que tu ne connais pas, car il est nouveau, relativement, ici — et qu'il avait parlé d'une manière qui m'avait beaucoup ému sur son expérience de la déportation, comme il annonçait d'autre part que son sujet serait : La victoire de l'Esprit, je n'ai pas voulu manquer une aussi belle occasion de m'instruire, et, vers les 5 heures ce soir, je me suis rendu au théâtre, accompagné de ma fille Yvonne. Tu dois savoir, d'expérience ce que sont ces conférences où le gros du public est formé par les élèves des écoles chrétiennes. Du temps que tu étais à Saint-Charles, on a dû parfois te mener au théâtre pour des occasions analogues. Les « laïques » avaient moins d'occasions que les autres d'y aller. Quand on nous emmenait en bande quelque part, c'était plutôt aux douches municipales. Mais comme tu sais que j'ai toujours eu, et que j'ai encore la passion du théâtre, et que j'ai vécu toute mon enfance et une partie de ma jeunesse dans une maison située sur la place du Théâtre, à deux pas du vénérable bâtiment, tu dois bien penser que c'est à chaque fois pour moi un coup, si je me trouve dans ces parages. Je te renvoie là-dessus au *Pain des Rêves*. Mais depuis que le *Pain des Rêves* a été écrit, la maison de mon enfance a été rasée. Il n'était pas bien nécessaire qu'on la rasât, puisque l'empla-

cement où elle s'élevait n'a servi à rien encore depuis trois ans, ce n'est pas autre chose qu'un terrain vague. Mais enfin, M. le chef des travaux, à la mairie, en avait décidé ainsi, il y avait, d'après lui, urgence. Ce n'était pas vrai. Il mentait. Il savait qu'il mentait et je le savais aussi. Cela n'a rien empêché. La vie est faite de toutes sortes de petites bêtises et de petites obscurités de ce genre. Il reste que j'en veux à cet homme d'avoir mis tant de hâte ou d'empressement sans raison à détruire cette vieille bâtisse qui aurait encore bien fait l'affaire de ma mère et de ma sœur pendant quelques années. Je le lui dirai un jour. Nous reviendrons tout à l'heure au Pereire et à sa conférence sur le triomphe de l'Esprit, mais avant cela, et pendant que je suis sur le chapitre de cette maison démolie, il faut que je te dise qu'un jour, dans le temps où justement on procédait à sa démolition, j'arrivai vers les 2 heures après-midi sur la place du Théâtre, par la rue du Chapitre. Du coin de la rue du Chapitre, je voyais opérer les hommes armées de pics, et j'étais arrêté là, assez mélancoliquement. Il me semble que c'était à bon droit. Je regardais la chose en train de se faire, et je ne bougeais pas, quand, brusquement, apparurent sous mon nez A... et S..., qui se trouvaient au pays en vacances et qui faisaient un petit tour en ville. A... m'aborda, et, voyant ce que je faisais là sans que j'eusse besoin de le lui dire, il me dit : « Hein, ça te fiche un coup ! » — d'un ton qui me fit assez sursauter. Il souriait très philosophiquement. Autrement dit, il souriait, je pense, comme doit le faire tout bon taoiste devant les spectacles de la misère humaine. Je ne sais ce que je lui répondis, mais il n'insista pas, et il passa, et S... avec lui, et je restai sur mon coin de trottoir comme devant. Je pense que c'est depuis ce moment-là que mes rapports avec lui se sont refroidis. Voilà ce que je voulais te conter. Et maintenant, nous pouvons revenir au Pereire. Et aux édifiantes conférences où l'on conduit les enfants des écoles chrétiennes.

Je dois ajouter, toutefois, que, ce soir, vu la personnalité du Pereire, et sa réputation, au public ordinaire venu des écoles, s'ajoutait un autre public, considérable, recruté parmi les couches bien-pensantes de la société briochine. Et pour te donner un exemple, je te citerai M. M... et toute sa famille.

J'ai aussi reconnu dans l'assistance M. R..., le maire (si tu ne te souviens plus qui est M. R..., je t'aiderai peut-être en te disant qu'il est l'associé de M. M..., quincaillerie, rue Charbonnerie, et qu'ils sont tous les deux les successeurs de Charles M..., ex-quincailler lui aussi, et que ses adversaires politiques avaient baptisé M...-casserole. (C'était l'homme au cor de chasse, dont je t'ai précédemment parlé, le mari de la belle émaillée, « qu'un prince aima ».) (Autre parenthèse, ou pierre d'attente : il faudra que je te conte la visite que je lui fis au Val André en 1938 ou 39. Le brouillard sur la mer, au petit matin.) — Le Dr C..., et pas mal de ses confrères, une certaine Mme V..., que tu ne connais pas, mais qui mériterait une belle page de portrait : c'est une dame d'œuvres, spécialisée dans les tribunaux pour enfants et dans la conversion des condamnés à mort. Je retrouverai demain matin, dans le journal, la liste complète des personnalités présentes. Et, s'il y a lieu, j'ajouterai un mot ou deux à ces pages. Le hasard a voulu que je fusse assis tout près de M. M... Comme naturellement, le conférencier était en retard, nous avons eu, M. M... et moi, tout le temps d'un long bavardage sur les livres. M. M... ne parle guère d'autre chose. C'est le dernier vrai bourgeois que je connaisse. Homme excellent au reste, assez malheureux, je crois. Il m'a répété encore une fois que seule la passion des livres ne l'avait pas encore déçu. En se rendant au théâtre, il était passé chez le libraire. Il avait vu là *le Testament espagnol*, de Kœstler, et il avait hésité à l'acheter, vu le prix considérable de l'ouvrage. D'ailleurs, il hésitait, entre *le Testament espagnol* et *Croisade sans croix*, et il me demandait mon avis. Je le lui ai donné, sans oser lui dire que ni l'un ni l'autre de ces ouvrages n'étaient faits pour lui — pas plus que n'était fait pour lui *le Zéro et l'Infini*, qu'il avait lu récemment avec tant de passion. Et je n'ai pas trouvé, non plus, l'allant qu'il m'aurait fallu pour chercher avec lui, et en lui-même, les raisons qui font que Kœstler a tant de succès parmi les gens de son milieu. Au fond, cela m'était égal de l'apprendre à ce moment-là. J'étais occupé par autre chose, me demandant ce qu'allait être la conférence du Pereire, me plaisant au spectacle de la salle en train de se faire et n'écoutant à vrai dire les propos de M. M... que d'une oreille

assez distraite. Je n'oublie jamais tout à fait, quand je suis dans ce théâtre, les temps mille fois bénis de mon adolescence. Parmi mes lieux sacrés, le théâtre en est un, exceptionnel. Et, soudain, t'écrivant, je m'aperçois que nous n'y sommes guère allés ensemble. M. M... était en train de me dire qu'après tout, il avait peut-être eu tort de me signaler l'existence du *Testament espagnol* chez le libraire de derrière la poste, vu que, désormais informé, j'allais sans doute courir chez ledit libraire en sortant de la conférence du Pereire, et lui souffler l'unique exemplaire en vente de ce rare ouvrage, que, d'autre part, le conseil qu'il m'avait demandé sur la question de savoir ce qu'il valait mieux lire du *Testament espagnol* ou de *Croisade sans croix* n'avait pas beaucoup de sens, vu que sa belle-fille venait d'acheter *Croisade sans croix*, et qu'elle le lui prêterait — mais que, comme il avait l'instinct de la propriété, et qu'il aimait lire les livres surtout dans des exemplaires qui lui appartenaient, etc... Il était donc en train de m'expliquer tout cela, avec ce sourire un peu ironique que les gens de bonne compagnie savent avoir quand ils parlent d'eux-mêmes et de leurs chers petits travers, quand son fils lui fit remarquer qu'en parlant il agitait le bras d'une telle façon qu'il gênait beaucoup Mme M..., sa voisine, ce qui fut pris par tout le monde comme une très bonne farce et fit rire M. et Mme M..., et le jeune M..., et Mlles M..., qui complétaient la rangée et qui devaient se dire, j'imagine : papa n'en fait jamais d'autres. Je suis sûr qu'on en aura reparlé à table. Pour moi, je profitais de la circonstance pour donner à ma conversation avec M. M... un autre cours, et quand les rires provoqués par le petit incident du coude se furent calmés, je priai M. M... de jeter un coup d'œil sur la salle, qui commençait à se remplir, et de me dire comment, à son avis, elle était composée. Comme il faut toujours flatter un peu les gens, quel que soit le cas, et ne serait-ce que par pure précaution (si on veut en tirer quelque chose) j'ajoutai qu'il était mieux que moi en état de se faire une opinion sur la composition de cette salle, vu qu'il connaissait tellement mieux que moi la ville et les gens de la ville. Et c'est d'ailleurs la vérité. Après avoir jeté sur la salle le bref regard des observateurs de grande race, il se retourna vers moi et me dit qu'il n'y avait point de doute, et que l'as-

semblée tout entière était composée, depuis le parterre jusqu'au Paradis, de cléricaux. C'est le terme même qu'il employa. J'étais bien sûr qu'il me dirait quelque chose comme cela. N'est-ce pas une chose remarquable, que les auditoires sont toujours faits d'avance par les partisans, et que, par conséquent, les communistes parlent toujours aux communistes, et les cléricaux aux cléricaux, etc... C'est là un des aspects de la sottise. J'en fis la remarque à M. M... Il se trouva de mon avis. Aussitôt, j'en fus beaucoup moins moi-même. Règle générale, que j'ai découverte depuis longtemps : il ne faut pas être trop facilement de l'avis d'un autre. Nos opinions, quand d'autres les acceptent de prime-saut, risquent de perdre de leur valeur. On les voit, on les sent s'avilir. On énoncera en principe stendhalien en disant que, si l'on se montre trop facilement de l'avis d'un autre, on risque de se voir perdu d'estime... Mais je m'égare. C'est ma pente la plus habituelle. Revenons au brouhaha. Il va de soi que le brouhaha qui précède l'apparition d'un Père sur une scène de théâtre, tout en restant bien un brouhaha, n'a pas cette qualité alerte, allègre, frivolente, qu'il aurait en toute autre occasion. Malgré tout, et bien qu'il n'y ait pas trente-six manières de faire claquer des portes, de remuer des chaises, de laisser partir un strapontin, dans une occasion comme celle-ci, tous les bruits, il faut bien le dire, revêtent un certain caractère solennel. Les gens eux-mêmes ne marchent pas de la même façon, ne s'asseyent pas de la même façon, le ton de leurs voix n'est pas le même, leurs toilettes surtout sont différentes, avec une tendance assez accentuée au bleu foncé ou au noir, bref, cela ne sent point la fête — ne sentait point, n'annonçait pas la féerie qu'on vient généralement chercher en ce lieu — et la fosse où tant de fois j'avais vu et entendu les musiciens, avant que le rideau se levât, préparer leurs instruments, les accorder, se dire un mot à l'oreille, placer et déplacer leur pupitre, la fosse était vide, mais d'un vide étrange et qui vous pénétrait de malaise, un vide d'absence, vide comme un jardin d'hiver quand l'heure du rendez-vous est passée depuis longtemps et que l'on comprend enfin qu'il ne viendra plus personne. Il y avait aussi cet affreux rideau, que le silence où M. M... s'était plongé depuis un instant me

permettait de contempler tout à mon aide. Dans mon enfance, le rideau qu'on voyait là était un rideau de velours rouge représentant une espèce de tenture, relevée sur les côtés par des embrasses dorées — et il y avait dedans un trou où parfois l'on apercevait un œil, ce qui était toujours bon signe, ce qui annonçait que le spectacle n'allait plus tarder à commencer. Mais depuis, on a fait des progrès, et devant ce beau rideau rouge, on en a tendu un autre, tout quadrillé de réclames. C'est affreux. Offensant. Mais la sensibilité aux offenses a aussi varié. Bref, c'était ce rideau-là, gris je crois, que je voyais au-dessus de la fosse mélancolique, et je commençais à me dire que Pereire tardait beaucoup, qu'il était annoncé pour 5 heures et qu'il était bien déjà au moins 5 heures et demie. Dans les coulisses, c'était un va-et-vient de plus en plus bruyant et pressé parmi des éclats de voix féminines de plus en plus élevés. La salle était pleine à craquer. M. M... se tourna encore une fois vers moi pour m'annoncer qu'on refusait du monde, et que nous allions voir un certain nombre de spectateurs installés sur la scène même, tout comme au grand siècle. A peine achevait-il de me faire part de cette nouvelle, et j'étais bien en peine de savoir d'où il pouvait la tenir, que le premier rideau, celui qui était tout barbouillé de réclames, se leva, avec la régularité et la lenteur propre aux rideaux de fer dont sont pourvus certains magasins, et apparut le beau rideau de velours rouge aux embrasses dorées, *mon* rideau, qui, à son tour, fut parcouru de certains frémissements annonciateurs. Un certain silence commença à se faire dans l'assemblée, ou, plutôt, on perçut une certaine volonté de silence. Les retardataires pressèrent le mouvement. Faisons comme eux. Venons-en tout de suite au fait. Tu as hâte, mon cher Jean, d'apprendre, enfin, que ce sacré rideau s'était levé. Eh bien ! oui, il s'était levé. Et, maintenant, le silence était complet.

C'est toujours un moment extraordinaire que celui où un rideau se lève, ne serait-ce que par le côté « coucou ! » de l'opération. Il nous faut à tous une bonne dose... mais je ne sais pas dire une dose de quoi? Pour ne pas éclater de rire. C'est là une petite recherche à faire. Quant à moi, il est probable que je suis autant qu'un autre pourvu de cette bonne dose

de je ne sais pas quoi, car, le rideau une fois, levé, et le spectacle par conséquent largement offert à mes regards, je demeurai très sérieux, aussi sérieux que n'importe lequel des assistants, et très intéressé par ce qui allait se passer. En avant de la scène, assis devant — ou derrière — une table rectangulaire, se trouvait un prêtre. D'abord, je ne reconnus pas en lui le Pereire. La dernière fois où j'avais vu le Pereire, il était en uniforme d'officier. En outre, je ne sais pourquoi, je m'étais figuré qu'il serait en blanc. Or, celui-ci portait une soutane noire, comme tout le monde. Derrière lui, au fond, et à droite, se tenait un groupe de personnages, parmi lesquels l'abbé C..., et quelques confrères. A gauche, un banc et, sur le banc, une petite fille de cinq ans, que sa mère vint rejoindre avant que le Pereire prît la parole. Le décor figurait une espèce de jardin. Grande toile de fond avec des arbres et des allées, tableau de bazar, et, à droite et à gauche, des portants figurant encore des arbres et, entre chaque portant, des gens, des spectateurs, surtout des femmes — ceux-là mêmes que M. M... m'avait annoncés, en faisant allusion aux traditions du grand siècle... L'ensemble était assez baroque...

Au ton que j'ai employé jusqu'ici, tu dois te dire que je suis assez déçu par la conférence du Pereire. Déçu n'est pas bien le mot, mon cher Jean. Perplexe irait mieux. Je t'assure que je n'ai pas du tout envie de plaisanter avec les choses sérieuses, et, ici, c'est bien des choses les plus sérieuses qu'il s'agissait. Je voudrais bien savoir ce que j'en pense. En grande partie, c'est pour cela que je t'écris, parce que j'espère qu'en écrivant je découvrirai mieux ma propre pensée, et que, de ton côté, tu me diras en me répondant quels sont, sur ces mêmes questions, tes points de vue. Le thème proposé était celui de la victoire de l'Esprit, comme je te l'ai dit. Et le Pereire a commencé par nous parler des forteresses volantes. Qui ne tomberait en admiration devant la complexité de ces étonnantes machines, qui représentent une série innombrable d'opérations de l'esprit, et, par conséquent, de victoires? La construction d'un moteur, l'invention de la lampe à télévision, tous les perfectionnements dont l'ensemble aboutit à faire s'élever en l'air une machine pesant plusieurs tonnes, voilà, on peut le dire, une victoire. Le malheur, c'est que cette

machine est faite pour lâcher des bombes — et même des bombes atomiques — sur le pauvre monde. D'où il suit qu'en même temps que la victoire de l'esprit, on obtient sa défaite. Et voilà le premier point de la dissertation. Tout cela était dit avec ce qu'on appelle beaucoup de simplicité, mais de cette simplicité étudiée, qui est celle de la bonne compagnie, et sur un ton qui, tout aussi bien, pouvait être celui du professeur grand ami de ses élèves, que celui de l'invité de marque chez le notaire, qui veut briller sans briller, au coin du feu, à l'heure du café. Mon Dieu que l'habit fait donc le moine ! Et, à l'abri du prestige que vous donne une certaine fonction, une certaine tête, une façon lente, élégante , de lâcher les mots les uns après les autres sans jamais se tromper, comme il est facile de donner de la tenue aux lieux communs. Car enfin ce n'était pas autre chose. Cette distinction « subtile » entre la victoire de l'esprit et son échec, simultanés (venant après, j'ai omis de le dire, un historique de l'aviation) servit en somme de grand thème à toute la conférence du Pereire. Il en donna pendant deux heures de très nombreuses illustrations qu'il puisa en grande partie dans son expérience de déporté à Mauthausen et à Buchenwald, montrant, d'un côté, l'avilissement de l'esprit chez les Allemands nazis (pour qui il déclara d'ailleurs éprouver la plus grande pitié, ces gens-là ayant été victimes de la dictature et de la propagande) et, de l'autre, mille actions touchantes, généreuses, héroïques, chez les victimes. A chaque fois, dit-il, qu'un rayon de charité éclaire, comme une toile de Rembrandt, quelque coin du sinistre tableau, là s'inscrit une victoire de l'Esprit. A chaque fois qu'un condamné meurt sans haine — et il nous cita le cas d'un fusillé qui pour bien montrer qu'il était sans haine, embrassa devant le poteau l'officier qui allait commander le feu — à chaque fois qu'une messe se célèbre dans le camp, que la communion est donnée, ou que la révolte triomphe, c'est une victoire de l'esprit. A chaque fois qu'un homme ayant le choix entre la mort, préfère la mort, c'est une victoire de l'esprit. Je ne songe point à contester cela, je me sens même en général d'accord avec ces vues. Mais il me semble que c'est malgré tout une façon assez unilatérale de voir les choses. La pensée du Pereire peut se résumer en ceci,

que l'Esprit s'identifie à Dieu, étant bien entendu qu'il s'agit du Dieu des chrétiens, plus précisément encore du Dieu des catholiques — ce qui nous ramène à conclure, et nous nous y attendions bien, que, hors de l'Église, il n'y a point de salut. Et voilà toute l'affaire. Autrement dit : le fin mot.

Dimanche 25.

Je ne crois pas au fin mot, ce qui est encore une manière d'y croire, une façon d'adhérer au syndicat des non syndiqués, etc... Si fin mot il y a, que ce soit un mot tout nu. Mais la nudité est bannie depuis longtemps de nos mœurs, nous en avons fait une chose choquante et un grand objet de scandale. A quoi bon le dire? C'est matière de bréviaire. La peur de la vérité, ne serait-ce pas là le fin mot? Un fin mot? Mais le vrai fin mot est peut-être un mot très grossier — qu'il ne faut pas prononcer, même vous vînt-il sur le bout de la langue. C'est peut-être un de ces mots « magiques » dont le simple murmure entre deux lèvres se transformerait aussitôt en un fracas universel, et nous assisterions au « désenchantement » de l'humanité tout entière. Qui sait ce qui suivrait de là? Si quelqu'un au monde possède ce fin mot, que n'a-t-il le courage de le jeter dans les airs. Tout vaudrait mieux. Voilà ce que je me dis souvent, sans trop savoir moi-même si je serais vraiment capable d'aller jusqu'au bout de ma hardiesse, si, mis au pied du mur, je ne reculerais pas épouvanté. Car on dit aussi qu'un tiens vaut mieux que deux tu l'auras, qu'il ne faut pas changer son cheval borgne pour un aveugle, et autres grandes vérités.

C'est dimanche, Yvonne et Renée viennent de partir pour une promenade, en auto, à Saint-Laurent, avec des amis. Je suis resté seul au coin du feu. C'est là aussi une manière de fin mot et presque de mot de la fin. Que faire? Que faire? Il y a longtemps que je sais qu'il n'y a rien à faire. « Rien à faire » est aussi le titre d'un roman américain, je crois, dont le héros ne réussit ni dans la cambriole ni dans l'évasion. — Rien à faire donc. — Hélas ! je le sais toujours, et partout où je vais, et quelle que soit la circonstance. Cette conscience-là m'est toujours présente — plus ou moins vivement toutefois. Il y

a des cas où je pourrais dire que je la perds presque de vue, ils sont très rares. Plus fréquents sont ceux où elle croît en intensité, et c'était le cas, l'autre jour, à la conférence du Pereire, dont je voudrais encore te parler un peu. De quoi sont faits la gêne, le malaise que j'éprouve au contact des curés? Au fond, peut-être, de ceci : que tout ce qu'ils enseignent ne leur appartient pas, du fait qu'ils ne l'ont pas trouvé tout seuls. Cela, et, en général, de leur extrême dureté à l'égard des choses humaines. Les curés sont une *race* — de même les artistes. Mais, au contraire du curé, l'artiste ne croit qu'à ce qu'il a trouvé par lui-même, et son expérience n'a de sens et de valeur qu'à partir de là. « Ce qui ne vient pas de nous n'est pas à nous, » dit Proust. Mais nous retombons toujours sur le même Dieu. Aucun curé ne réinvente la petite histoire, ils mettent leur petite machine en marche toujours sur les mêmes rails, et leur petit chemin de fer de ceinture accomplit toujours le même parcours. Je n'entends rien, sans doute, aux mystères de la foi, et c'est pourquoi il me paraît si étrange que certains hommes, dont le nombre est si grand, trouvent leur justification la plus haute, et leur plus grand bonheur, dans une vue du monde qui existait avant eux, qui leur a été tout entière donnée, mais qu'ils n'ont pas conquise. Ils s'inscrivent avec bonheur dans une tradition millénaire, et répètent, tout au long de leur vie, des choses qui ne leur appartiennent pas. C'est pour moi un mystère. Mais encore une fois, je n'y entends rien...

Notre vieil ami Frouin apprenait autrefois le tchèque, et il m'écrivait : « C'est intéressant parce que je fais des fautes. » Les curés ne font jamais de fautes. Pas de mot pris pour un autre, pas de lapsus — leur syntaxe est parfaitement en ordre dans leur tête et ils ont à leur disposition un langage qui rend compte absolument de tout. C'est bien pourquoi je me méfie. Je me méfie de toute pensée incapable de se faire à elle-même des surprises — sinon de se jouer des tours. L'homme qui sait toujours d'avance ce qu'il va faire, ou dire, ne m'intéresse que médiocrement, et souvent même pas du tout. La perfection du langage m'intéresse, mais souvent, bien davantage, la faute, et même l'erreur, et même le barbarisme. Il faut vouloir s'exposer. Vouloir : il faut savoir qu'il ne peut y avoir

rien de valable qu'à partir de l'acceptation de *l'accident* qui peut tout changer. Il faut parier pour l'aventure, et s'y engager à fond. Mais comment les curés parieraient-ils pour l'aventure? Tout en eux contredit à la notion. J'ai bien entendu parler d'un certain « risque » chrétien. J'avoue ne pas trop savoir ce qu'on peut bien entendre par là. Où est le risque, puisque, finalement, on ne cherchera jamais que ce qu'on a déjà trouvé, etc., puisqu'on aura toujours à sa disposition la grille, qui permettra de déchiffrer l'énigme? N'insistons pas. Du moins pas aujourd'hui. Et finissons-en avec le Pereire. Il parlait, je te l'ai dit, très bien. Chaque mot que j'entendais me faisait l'effet d'une boule brillante qui, pendant un court instant, accomplissait un trajet agréable sur une table de billard, puis, tombait dans un trou, comme cela se voit dans certains jeux, plus particulièrement à la foire. Ces jeux sont en général des jeux d'adresse ou de loterie. Quand on a gagné, c'est-à-dire quand la boule est tombée dans le bon trou, une sonnerie se déclenche, ou une petite lampe s'allume, et tout le monde fait : « Ah ! », tant il est vrai que les hommes se réjouissent volontiers au spectacle de la réussite et même de l'aubaine. Mais ici, il n'y avait point de déclenchement de sonnerie ni de petite lampe qui s'allumât. Ce n'est pas que le joueur ne fût le plus adroit des hommes, et je dirai même volontiers qu'il n'avait que trop d'adresse, mais une autre adresse, celle du pied, qui reconnaît toujours le terrain, même la nuit et les yeux bandés. — C'est un terrain qu'on a parcouru tant de fois ! — et pas du tout l'adresse de l'œil, qui fait la gloire du tireur. Cette adresse dont parle Nietzsche en pensant à nos petits moralistes qui mettent toujours dans le mille. Mettre dans le mille, c'est déclencher la sonnerie, c'est faire que la petite lampe s'allume — c'est décrocher la timbale. C'est en somme découvrir ce à quoi on ne s'attendait pas. De l'inconnu avant tout !... Avant tout, la chance de gagner le gros lot ! Mais sous la table de l'orateur, il n'y avait pas de gros lot. Il fallait se faire une raison. C'est bien trop souvent que le cas se propose où il faut se faire une raison. Et, une fois de plus... C'est même, dirai-je, la faculté que possède l'homme de se faire une raison par quoi on peut dire de lui qu'il est raisonnable. Car pour le reste, nous savons à quoi

nous en tenir. Comme la première fois où je l'avais vu et entendu au Royal, le Pereire se mit à parler de sa vie de déporté à Mauthausen, Dachau et Buchenwald. Personne, je crois, ne comprend de quoi il s'agit quand on parle de la déportation, et, je crois, guère plus les déportés que les autres. C'est en effet un très grand mystère, en face duquel nous n'en sommes encore qu'au stade descriptif. Il ne paraît guère possible, pour le moment, d'aller plus loin que la description, je ne me souviens pas avoir entendu de témoignage jusqu'à présent ni rien lu qui fasse autre chose, pas même *l'Univers Concentrationnaire*. Mais il se peut que mon information soit défaillante. J'observe toutefois qu'ici, comme en tant de cas, on se satisfait de condamner plutôt que d'expliquer. Je viens de dire qu'il n'y a peut-être pas d'explication actuellement possible de ce phénomène, et qu'il n'y en aura peut-être jamais (attendons toutefois une psychanalyse du nazisme). Mais ce qui me paraît ét'ange — quoique conséquent — c'est que rien n'indique, dans l'esprit d'un homme comme le Pereire par exemple, la moindre envie de rien expliquer. Ici, comme ailleurs, tout est vu sous les aspects du Bien et du Mal. Aucun indice d'un désir quelconque de répondre à la simple question : Qu'est-ce que c'est? Aucun indice, même, que cette question soit posée. Que si, d'ailleurs, elle est posée, la réponse est toute prête : c'est le Mal. Ce qui simplifie naturellement le point de vue, tout en recompliquant les choses. Ai-je besoin de te dire que j'ai pour la douleur d'autrui le plus profond respect? Que je ne veux la considérer qu'en elle-même, sans en rechercher les causes (cela veut dire que trop souvent je craindrais d'en *mépriser* les causes) et que je suis le premier à penser qu'il n'y a pas de plus grand crime concevable que celui qui consiste à ajouter à la douleur des hommes, et que, par conséquent, j'ai pour les nazis, qui n'ont jamais fait autre chose, la plus grande horreur. Cela ne m'empêchait pas de penser en écoutant le Pereire que ces abominations mêmes dont il nous donnait tant d'exemples stupéfiants, le servaient, servaient sa cause, lui étaient, en somme, nécessaires. Entends-moi bien : je ne veux rien dire, ni laisser entendre, d'offensant pour un déporté, je dis seulement que ces abominations le confirment et le justifient dans son choix. Sa définition même implique

l'existence du Mal. Plus le mal est grand, et mieux le Pereire, en tant que Père, est justifié. C'est tout. C'est de ce point de vue que l'on peut dire qu'aucune époque mieux que la nôtre, ne fait l'affaire des religieux...

J'en finirai avec la conférence du Pereire par la petite remarque suivante : comme j'étais accoudé sur le rebord de la baignoire, et très attentif à ce qui se disait, Yvonne, assise à ma gauche, se retourna vers moi en me priant de ne pas respirer si fort. Cela me fit remarquer, qu'en effet, ma respiration produisait un certain bruit capable de gêner quelque peu mes voisins les plus proches. Je m'aperçus que, depuis que j'étais si attentif aux paroles du Pereire, le régime de ma respiration s'était légèrement modifié dans le sens du ralentissement. C'est que j'étais au comble de l'attention... Ma mémoire devient de plus en plus médiocre, mais, par contre, ma capacité d'attention de plus en plus grande, et totale. Alors qu'il me serait assez difficile (j'y parviendrais cependant) de reconstituer point par point le discours du Pereire, je suis sûr de n'en avoir pas manqué un seul mot. Mais le jugement opère aussitôt. Pour moi, de plus en plus, une chose est vue aussitôt qu'entendue, et c'est pourquoi, sans doute, les choses étant généralement ce qu'elles sont, il m'en reste si peu la mémoire. En conclusion à cette note, je me demande si la variation dans le régime respiratoire, lors d'une attention portée à son maximum, ne provient pas, comme c'est le cas dans le moment qui précède le sommeil, d'une abolition progressive de la volonté, mais, ici, au bénéfice du jugement...

Pendant que je t'écris tout cela, il s'est mis à neiger. C'est la première neige de l'année...

Lundi 26.

Je ne voudrais pas te fatiguer avec mes histoires de curés, mais il est de fait que j'en vois plusieurs ici (depuis qu'une première fois j'ai fait la connaissance de l'abbé V..., il y a maintenant plus de dix ans) et que, à l'occasion, soit que nous nous rencontrions dans la rue, soit que l'un d'entre eux vienne me voir, nous bavardons longuement ensemble. Tantôt c'est le chanoine P..., ton ancien professeur d'histoire et de géo-

graphie, mon voisin, qui vient m'emprunter des livres, pour lui-même, ou pour sa nièce, ou m'apporter la dernière brochure qu'il a rédigée pour le bulletin de la Société d'Émulation : quelque étude sur la Chouannerie, ou sur le premier évêque constitutionnel du diocèse. Mais il a le tort de vous conter ses ouvrages en vous les offrant, ce qui fait qu'on est beaucoup moins pressé de les lire. Je les lis cependant, et j'y trouve toujours de quoi m'instruire. Mais je les oublie hélas ! bien vite. L'abbé est un puits de science. Il connaît admirablement l'histoire. Mais il manque de vues. C'est, je le crains, le défaut de beaucoup d'érudits. Il semble, quand on l'écoute, qu'on assiste au rassemblement de mille pièces d'artifice, mais elles ne partent jamais. Au reste, c'est un excellent homme, un peu bavard, mais ce n'est pas là un bien grand défaut, et on le lui pardonne volontiers. On le lui pardonnerait plus volontiers encore si, parfois, il savait écouter. Mais il ne vous écoute jamais. Comme en cela il ne diffère pas de la plupart des hommes, et plus particulièrement de ceux qui revendiquent comme un des plus grands plaisirs de l'esprit celui de la conversation, je ne vois pas qu'on ait grand grief à lui faire. Tous les petits travers ou défauts qu'il peut avoir se rachètent d'ailleurs à mes yeux par l'extrême bonhomie dont il fait à chaque instant la preuve, et par la vertu qu'il a, très rare chez un chanoine, de ne jamais vous parler de religion. Assurément, c'est un excellent prêtre, il dit la messe tous les jours, matin et soir je le vois passer sur le boulevard, le nez plongé dans son bréviaire, mais dès que vous l'abordez et que vous parlez avec lui, dès qu'il vient vous voir, c'est d'autre chose qu'il vous parle, de la guerre, comme il la faisait en 1917, en Italie, de la Résistance, et des ennuis que lui causa la dénonciation d'un de ses élèves autonomiste, et plus volontiers encore, de la mer, dont il est passionné, de son petit bateau, des régates qu'il a courues autrefois, sur un yacht appartenant à une Mme H... Il s'est même trouvé que, passant des vacances à bord de ce yacht, et Mme H... étant une personne du grand monde, l'abbé a couru avec Alphonse XIII et qu'il a été reçu à sa table. Comme il avait battu le yacht royal, et qu'il n'en était pas peu fier, et qu'il parlait de la course avec Sa Majesté elle-même, l'abbé, qui

est républicain dans l'âme, trouva le moyen de lancer une petite pointe phrygienne à l'Altesse, ce qui fut très bien pris d'ailleurs et fit rire la compagnie. Et voilà de la petite histoire vécue. Vécue, c'est le cas de le dire ; Alphonse est mort, et l'abbé vieillit. Il en est aux souvenirs, au diabète et à la piqûre quotidienne d'insuline. — Aux dernières vacances, il a encore fait un peu de bateau, mais à chaque fois qu'il retourne sur la mer, il pense que c'est la dernière. Voilà l'abbé. J'ai beaucoup d'amitié pour lui. Notre rapport n'est pas bien profond, mais il n'est pas nécessaire qu'il le soit davantage. J'ai toujours plaisir à le voir. Je ne sais pas très bien par quoi il me touche le plus, peut-être parce qu'il vieillit et que je ne puis m'empêcher de penser en le voyant qu'il va désormais aborder la dernière période de sa vie, et que c'est là un drame affreux, peut-être parce que, étant d'une génération relativement proche de celle de nos pères, il y a en lui des façons d'être que je ne pourrais désigner d'une manière bien précise, mais qui me rappellent, comme une odeur qu'on ne parvient pas à identifier, mais qu'on reconnaît pourtant bien, ceux qui, dans notre enfance, étaient des grands — une odeur d'époque. Bien différent du chanoine est l'abbé C..., quoiqu'ils soient à peu près du même âge. Et je te dirai, avant tout, qu'au contraire du chanoine P..., l'abbé C..., lui, est un homme qui vous parle de religion. C'est toute une autre histoire. La connaissance de l'abbé C... me vient de l'abbé V..., à qui il a succédé. C'est dire qu'il s'occupe d'œuvres sociales. Le pauvre abbé ! Lui qui était né pour la musique ! Il était organiste. Lambert t'a peut-être parlé d'un abbé, qu'il avait connu à Saint-Brieuc, et qui, sur les orgues de la cathédrale, lui jouait du Bach. C'était lui. Quand Lambert est mort, c'est l'abbé C... que je suis allé chercher, sur la demande de Mme Lambert, pour qu'il vînt à la messe d'enterrement jouer du Bach. Et il vint. C'est un très excellent homme, un cœur très pur, j'ai presque envie de dire : une âme d'enfant. Il est grand, solide, il a une belle tête ronde et une figure plate comme on n'en trouve qu'à Lamballe, dont il faut bien qu'il soit originaire, et il a aussi le parler un peu plat de cette région-là. Il porte des lunettes, et je me demande à quoi elles lui servent, car il n'en a pas moins le regard perpétuellement surpris du par-

fait distrait. Elles doivent lui servir à les chercher. On ne peut pas dire qu'il bégaye, et encore moins qu'il bafouille. Il crachouille un peu en parlant, c'est un fait, mais qui vient de l'abondance. Je parle de l'abondance du cœur. Elle est toujours sensible. Il est plein d'idées, et de petits papiers. Il a toujours mille choses à faire, pour son syndicat, et au fond de lui-même, il regrette d'avoir dû abandonner la musique. Voilà des années qu'il n'est pas remonté à l'orgue. Est-ce une vie? Mais c'est moi qui dis cela, pas lui, car il ne se plaint jamais. Il est toujours de bonne humeur. Quel brave homme de curé ! Mais encore une fois, il a le travers de vous parler de religion. C'est un grand sujet. Parfois même, un long sujet. Il ne fait pas toujours très chaud au coin des rues. Mais le moyen de ne pas écouter le père C..., quand il a entrepris de vous conter la petite histoire? Elle est bien toujours un peu la même, mais est-ce sa faute? Et il y met tant de cœur ! Ça commence comme un conte de fées. Il y avait Dieu, et Dieu fit le monde. Ayant fait le monde, il créa l'Homme, un nommé Adam. Ayant créé l'homme, il créa la femme. Ce fut Ève... Tout allait bien. Tout allait délicieusement. Et le cher abbé lève les yeux au ciel, il remet ses lunettes en place, crachouille, se penche vers vous en vous regardant dans les yeux, aspire l'air, écarte les bras et les laisse finalement retomber dans un grand geste d'accablement, puis il dit : « Et Adam fit la blague ! » Là-dessus, il secoue la tête, et il arrive même qu'il se mouche. Un grand silence s'établit. J'en profite pour faire un pas — car durant qu'il m'expliquait les origines du monde, nous nous étions naturellement arrêtés. Voyant que je fais un pas, il en fait un à son tour. Nous nous remettons à marcher l'un à côté de l'autre en silence. Je sens que je dois prendre l'air accablé. Lui, il l'est pour de bon. Il marche en méditant. On sent, à chaque fois, que cela a du mal à passer. Mais il faut bien que cela passe, et, au bout d'une dizaine, d'une quinzaine, d'une vingtaine de pas parfois, je l'entends me dire : « Donc, Adam ayant fait la blague... » Et la suite. — S'il ne m'a pas fait le coup cent fois depuis que je le connais, il ne me l'a pas fait une !... Au reste, je m'y prête, je le fais exprès, je le provoque, le cher abbé si je vois qu'il tarde trop à me parler de la fameuse blague,

et il s'y met. Tâche de ne pas trop me prendre pour un salaud en pensant que je me moque du pauvre monde. Ce n'est pas vrai. Je sais très bien *qui* est le Père C..., et qu'on doit l'aimer. Mais il faut bien aussi s'amuser un peu. Ah! je me trompe : c'est se détendre qu'il faut dire. En vérité, je ne suis coupable envers lui que d'un mauvais bon mot, ayant dit un jour, en parlant du Père C..., qu'il était très avancé pour son âge. Ça, je l'accorde, c'est une vacherie. Mais dès lors qu'il s'agit de bons mots, il me semble que l'on doit avoir toutes les permissions. Ou les prendre... Et fouette cocher! Autrement dit : Allons, vite! Te souviens-tu? C'était le cri des employés du métro, au moment de fermer les portières. Il était suivi d'un petit coup de trompette. J'avais pris ce cri à mon compte, tu me l'avais repris. — Est-ce qu'il t'arrive encore de t'écrier : Allons vite!... C'est une terrible chose que cette présence de la jeunesse. — Allons vite! Tu-lut! Mais revenons à nos moutons, autrement dit à nos curés. « Prince, j'en écrirais cent tomes! » Mais Dieu garde. Sais-tu qu'il existe un argot curé? Et que, dans cet argot, le bréviaire, c'est la femme (l'épouse). « Ah! ah! j'ai oublié ma femme! » s'écria le curé, en rentrant dans le salon du presbytère, pour y prendre son bréviaire. Il paraît aussi que, lorsqu'un vicaire est nommé dans une cure, cela s'appelle « se mettre en ménage ». Je n'en sais malheureusement pas plus long sur ce chapitre. C'est grand dommage. Mais nous avons affaire ici à un domaine bien défendu. C'est qu'il ne s'agit pas de plaisanter avec les choses sérieuses — sinon sacrées. On est ce qu'on est. Il faut ce qu'il faut, etc. Respectez au moins l'habit que je porte. Ce qui n'empêche pas du tout l'abbé P..., par exemple, qui fume la cigarette, de vous dire, quand il vous demande le cendrier : « Passez-moi donc le tronc pour les œuvres. » Le même abbé P... me disait, après le bombardement du 6 avril 43, où l'école Saint-Charles subit des dégâts assez sérieux, et où périrent une dizaine de personnes dans le quartier, que quelques poulets de la basse-cour de l'école avaient aussi été victimes du raid. « Mais, ajouta-t-il, en faisant le geste bien connu d'un homme qui s'en fourre plein la lampe, nous leur avons donné les honneurs de la sépulture ecclésiastique. » — Tous ces petits riens feraient une assez bonne intro-

duction au portrait que je pourrais te faire de l'abbé C..., uniquement à cause d'un trait bien fait pour ravir le romancier qui est en moi. L'abbé C... fait plutôt grand universitaire. Philosophie. Théologie, latin, grec, hébreux, copte, etc. Or, il m'a raconté lui-même qu'il lui était souvent arrivé, étant à la campagne, et se promenant sur une route, de se cacher derrière un arbre quand il voyait apparaître quelque confrère, et de se mettre à le « coaquer » — je ne suis pas très sûr de l'orthographe. Nous sommes ici de nouveau dans l'argot curé. Mais il est clair que « coaquer » signifie faire : « Coac ! Coac ! » imitant le cri du corbeau. Fureur bien naturelle — disons : compréhensible — du confrère, qui se retourne pour chercher des yeux son ennemi. Ce dernier se découvre. Et grande rigolade des curés. On voudrait les voir s'en aller bras dessus bras dessous en chantant. Mais ce serait exagéré. — Et de la mesure en tout !... Bien. Je ne pousserai pas plus avant le portrait de l'abbé C... Ce sera peut-être pour une autre fois. Qui sait? Le nommé M. G... requiert à présent toute notre attention. Mon Dieu, que de noms propres ! Si jamais on lit ma lettre à la poste, comme tu crains qu'on lise les tiennes, je n'ose imaginer ce qui suivra de là. Au reste si, je l'ose parfaitement. Après tout, je ne suis lié par rien. Prenons nos responsabilités, dirai-je encore. Et puis, je ne crois pas qu'on lise nos lettres, il me semble que cela ne va pas tout à fait dans le sens actuel des choses, ce qui veut dire surtout que nous sommes en train de devenir une grande ville (38 000 habitants, je crois, au dernier dénombrement. Dans notre jeunesse, nous n'excédions pas les 25 000). Et il me semble que sur certains points — et sur certains points seulement — les habitudes traditionnelles de la petite ville sont en train de se perdre. — Mais revenons. Naturellement, le nom de M... G... est un nom de plume. Son vrai nom est L... F... Mais comme il est poète, et qu'il écrit en breton, il s'est choisi un nom dans sa langue. M... est un très beau garçon de trente ans, gentil, sympathique, ouvert, souriant, doux, savant et rêveur, séduisant, il a de beaux traits pleins et réguliers, un regard honnête, bleu comme le ciel auquel il croit, et pur comme la source où il a pris son nom. Il est simple cordial, naturel, dans sa manière d'être, il aime les arts. Il

goûte la peinture, il est très capable de noter à main levée un air de musique. A l'occasion, il chante. Son répertoire de vieux airs bretons, gallois, irlandais, écossais, est immense. Il ne se fait jamais prier pour se mettre au piano et chanter. Il est Breton, de fait et de consentement. Pour te compléter le croquis, je te dirai qu'il est de bonne famille bourgeoise, que l'un de ses frères est docteur, et l'autre juge d'instruction. Les soutiens de la société ! — La première fois où il vint chez moi, il y était conduit par Roland. Ma foi, en bon Breton qu'il est, l'abbé se mit à me tutoyer. Je lui répondis de même. Et, depuis, nous avons continué. Comme je t'écris au courant de la plume, que je ne suis pas à une digression près, que le côté « pot pourri » de ces lettres peut aussi contribuer à les rendre intéressantes, je ne peux pas hésiter à te dire que c'est chez cet abbé L... F... alors vicaire à Guingamp, que R... se rendit un jour pendant l'occupation, en vue d'un projet très sérieux — R... croit aux esprits. Déjà, à plusieurs reprises, les esprits l'ont appelé. Or, R... n'a pas terminé le grand poème auquel il travaille depuis des années, et craignant que les esprits ne vinssent le chercher pour de bon, il s'était rendu à Guingamp afin d'y prier notre bon saint Yves, et obtenir de lui un sursis. Mais, pour qu'il priât convenablement saint Yves, la complicité de l'abbé lui était nécessaire, il fallait que R... pût demeurer seul quelques instants dans une chapelle, afin de *secouer* le saint. Et, en effet, me dit-il, il arrive que les saints s'endorment. Comment ne s'endormiraient-ils pas à force de rester debout et sans bouger sur leur socle, et à quoi cela rimerait-il, que de faire des prières à des engourdis, des endormis? D'où il résulte bien logiquement que si l'on veut être entendu et exaucé, la première précaution à prendre est de réveiller le saint, et, pour cela, il n'y a pas trente-six choses à faire, le bon sens est de le secouer. R... ajoutait que c'était là une vieille coutume bretonne. Je lui laisse l'entière responsabilité de son dire. Il l'appuyait d'ailleurs d'un exemple, que voici (continuation du pot pourri : mais sois tranquille, je ne perds pas de vue mes curés, je les tiens à l'œil). Il y avait donc, m'a dit R... une vieille bonne, chez le Dr B.... Appelons-la Fanchon. La vieille Fanchon ne savait pas un mot de français.

Mais, de plus, elle ne savait pas lire l'heure. Elle pouvait bien se passer de lire le journal, mais ne pas savoir l'heure, quand elle était à ses casseroles, voilà qui lui causait bien du désagrément. — Un beau jour, elle en eut assez, et s'en vint trouver saint Yves à l'église Saint-Michel. La vieille Fanchon s'en alla droit à la statue de saint Yves — une statuette en bois — elle la prit hardiment dans ses deux bonnes et honnêtes vieilles mains et la secoua comme une salade — tout en suppliant le saint qu'il lui accordât qu'enfin elle pût comprendre quelque chose au mystère des horloges. Pendant qu'elle était en train, survint le curé de la paroisse qui, voyant le scandale, leva les bras au ciel en poussant les hauts cris. Était-elle folle, ou quoi? La vieille Fanchon s'expliqua comme elle put, le curé comprit de son mieux. Tout rentra dans l'ordre. Devant la statuette du saint, remise en place, la vieille Fanchon renouvela sa requête. Puis elle sortit de l'église. Arrivée sur la place, elle se tourna vers l'horloge, en haut de la tour — pas celle où la vigie allemande monta si longtemps sa garde : l'autre — et... miracle ! Elle savait lire l'heure. Tu peux bien croire que le cœur lui battait drôlement ! Elle rentra chez son patron, transportée. « Je sais lire l'heure ! » ... Hélas ! Quand ses yeux tombèrent sur l'horloge placée dans l'antichambre du Dr Bougen, elle s'aperçut avec horreur qu'elle n'y comprenait rien du tout. A cette horloge-là, elle ne savait pas lire l'heure ! Elle parcourt la maison et entre partout, là où se trouve montre ou horloge, et c'est partout la même chose, partout comme avant ! Elle s'est trompée. Elle a cru savoir lire l'heure. Mais que s'est-il donc passé? Le saint n'a donc rien fait pour elle? Ah ! quel désespoir ! Et voilà la vieille Fanchon qui s'en retourne en courant jusque sur la place Saint-Michel, elle regarde l'horloge en haut de la tour : miracle ! Elle sait lire l'heure. Elle voit bien qu'il va être 10 heures. Elle arrête un passant, elle lui demande quelle heure dit l'horloge et le passant lui répond : 10 heures. Et voilà que sonnent les dix coups de 10 heures. Elle sait lire l'heure. Le miracle a donc eu lieu ! O bon saint ! Merci merci. Et la voilà qui rentre chez son patron. Hélas ! Hélas ! Tout recommence comme devant. Le bon saint a joué un tour à la pauvre Fanchon. Il lui a bien accordé de savoir lire l'heure,

mais à l'horloge de la tour Saint-Michel seulement. « On ne s'explique pas pourquoi, » dit R...

R... voudrait tout savoir. C'est sans doute qu'il ne croit pas assez, quoiqu'il en dise. Si j'étais inquisiteur, je brûlerais tout homme qui témoignerait de l'envie de savoir quoi que ce soit. Car enfin, c'est tout ou rien, il faut choisir. L'abbé M. G... échapperait sans doute aux flammes. C'est un homme de foi. Il accepte tout. Il n'y a point de difficulté d'ailleurs. Tout est clair. Tout vient de la révolte des anges. Quand on sait cela, on sait tout. Il parle beaucoup de l'enfer, du *non serviam,* de l'esprit luciférien. Il en parle d'ailleurs en souriant. Il parle de l'enfer avec la plus grande tranquillité.

Il en parlait encore l'autre soir. Et comme j'ai du mal à me faire à la pensée d'un éternel châtiment, voilà que je dis à l'abbé :

— Mais enfin, l'abbé, tu es sûr? Tu es bien sûr? Il y a donc un enfer?

— Oui, il y a un enfer.

— Et quand, après la résurrection de la chair, nous aurons retrouvé nos corps glorieux, il y aura encore un enfer? Du reste, j'ai mis tout cela dans mon roman...

La colère me porta à prendre, sur un rayon, le tome des *Karamazoff,* dans lequel se trouve le grand poème d'Ivan, et l'histoire de l'enfant dévoré par les chiens.

— Écoute, l'abbé, es-tu capable de supporter dix minutes de lecture?

Il me dit que oui.

— As-tu lu les *Karamazoff?* lui demandais-je.

Mais il se trouva que mon abbé n'avait point lu les *Karamdzofl* et qu'il connaissait très mal Dostoïewsky, sinon même pas du tout.

— Non, me dit-il.

— Eh bien, écoute...

Et je commençai ma lecture.

L'abbé, le dos appuyé à la fenêtre, m'écoutait avec attention, mais, très vite, je me rendis compte que la lecture de ce prodigieux morceau sur l'harmonie universelle qui ne vaut pas une larme d'enfant, car les larmes des enfants n'ont pas été rachetées, que cette lecture, donc, n'était sur lui d'aucun

effet. Pas un muscle de son visage ne tressaillait. Il gardait le masque attentif, mais un peu supérieur de celui qui laisse faire à un homme dont ce n'est pas le métier. Je persévérai néanmoins. Et, quand j'en vins au paragraphe où, sans nier Dieu, honnêtement, poliment, Ivan Karamazoff Lui rend son billet, car l'entrée coûte trop cher, je levai les yeux, espérant voir enfin sur le visage de mon abbé quelque signe d'émotion. Mais rien. De toute évidence, le coup n'avait pas porté. Et je refermai mon livre.

— Alors, l'abbé?

L'abbé fit la moue. D'après lui, Ivan Karamazoff regardait les choses d'un point de vue sentimental. Je ne jugeai pas utile de pousser plus loin l'expérience. Mais toutefois, je demandai :

— Au moins, dis-moi si cette lecture que je viens de te faire te donne envie de lire l'ouvrage?

— Non, me répondit-il.

Là-dessus, comme il était tard, et que l'abbé était pressé par son cours d'éducation religieuse, nous nous quittâmes.

Mon Dieu, pourquoi lui avais-je lu cette page ! me disais-je. Et le mot du vieux paysan espagnol me revenait à l'esprit : « Heureux les militaires et les curés qui n'approfondissent pas les choses ! »

Louis Guilloux.

LETTRE VIII

L'EXEMPLE DE MOUNIER

Mais non, monsieur, je ne hais point le scoutisme et vous vous êtes mépris sur le sens de ma lettre à Pierre Schaeffer. Que des générations d'enfants et d'adolescents aient tiré bénéfice des méthodes scoutes, j'en demeure comme vous persuadé. Mais il ne s'agit pas de ceux-là : l'histoire de Pierre Schaeffer attire notre attention sur les « Routiers » qui sont déjà sortis de l'adolescence. Notre drame à tous se noue dans le bref intervalle entre le printemps et l'été, où l'adolescent devient un homme. Que de fois, depuis que Barrès, en 1910, le citait dans son article sur mes premiers vers, me suis-je répété le mot de Sainte-Beuve : « Mûrir, mûrir, tout est là : on durcit à certaines places, on pourrit à d'autres, on ne mûrit pas. » Parole qui concerne surtout les garçons trop sensibles, marqués du signe des poètes, et, s'ils sont chrétiens, prédisposés à chercher dans la religion de pieuses délices toujours suspectes.

Que nous ayons été presque tous « l'enfant mal décidé à l'homme » comme Claudel appelle Rimbaud, il serait aisé de le montrer. La difficulté d'être, c'est, au vrai, la difficulté de devenir. Cet échec, Barrès le décelait en moi, dès mon aurore, lorsqu'il écrivait à propos des *Mains jointes :* « Il faut quitter d'un pas assuré notre jeunesse et trouver mieux. Ce n'est pas bien malin d'être une merveille à vingt ans ! Le difficile est de se prêter aux perfectionnements de la vie et de s'enrichir d'elle à mesure qu'elle nous arrache ses premiers dons. » Peut-on dire que les Routiers ne surmontaient pas la difficulté d'être, mais qu'ils la tournaient? Ce point de

vue me paraît encore trop étroit : ma lettre qui vous a scandalisé touchait à un sujet autrement grave.

Ce qui se trouve engagé dans le débat c'est la méthode dont usent les Églises à l'égard de la jeunesse masculine. Vous vous trompez beaucoup en me soupçonnant d'avoir cherché une mauvaise querelle au jésuite illustre que, dans son récit, Pierre Schaeffer appelle le Père Diamant. S'il est vrai, comme l'assurent quelques-uns de ses anciens disciples, que ce Père, ayant découvert à quarante ans *Les Nourritures terrestres*, crut que la ferveur enseignée par Gide à son Nathanaël pouvait être transposée, et en quelque sorte canalisée vers le ciel, nous aurions beau jeu à dénoncer son imprudence et à prouver qu'il fut la dupe d'un trop séduisant démon (et qui de nous ce démon n'a-t-il séduit? Mais nous n'étions pas Jésuites...) Ce serait là restreindre encore la portée de ma lettre. Tout le débat qu'elle soulève tient dans cette phrase que je m'excuse de rappeler : « Du point de vue de la foi, il existe au départ entre la Grâce et chaque âme choisie, des échanges dont l'âme demeure le seul témoin et l'unique objet. C'est le « moi et mon Créateur » de Newman. Ce qui vient du dehors : exercices collectifs, rites d'un groupe, prétend aider à ce qui se passe au dedans. Mais dans quelle mesure l'expérience intérieure est-elle servie, est-elle faussée par ces initiatives? »

Si je reviens sur cette question posée, c'est que je voudrais y apporter aujourd'hui une réponse qu'entre temps un mort m'a soufflée : cet Emmanuel Mounier qui vit plus près de nous qu'il ne fut jamais depuis qu'il n'est plus là, — du moins pour nous qui n'étions pas de ses amis et qui, n'ayant eu avec lui que des contacts spirituels, ne nous sommes pas encore aperçus de son absence ; et au contraire jamais il ne fut aussi présent que dans cette vision totale que la mort nous donne de lui.

Emmanuel Mounier, à ce qu'il me semble, n'a jamais essayé de convertir personne ; il n'avait aucune méthode directe pour attirer de jeunes esprits dans les filets de l'Église, ni pour les y retenir. J'ignore si dans les groupes d'*Esprit* les croyants et les « pratiquants » étaient en majorité. Peut-être Mounier lui-même n'a-t-il jamais cherché à la savoir. Simplement il vivait sa vie chrétienne au milieu des hommes ses

frères. Il ne s'agissait pour lui que de les aider à trouver une réponse aux questions posées dans tous les ordres, ici et maintenant. La lumière qu'il élevait au-dessus de sa génération et dont il éclairait chaque problème, était celle de l'Évangile. Il avançait dans cette lumière mais comme si elle n'avait valu que pour lui. L'idée lui aurait paru folle de traiter ses camarades comme une espèce de gibier spirituel et de tenir, à l'exemple de tel convertisseur que j'ai connu, une sorte de carnet de chasse, avec la nomenclature des pièces abattues. Il travaillait au milieu d'eux et pour eux sans chercher à agir sur leur conscience, autrement que par l'exemple de sa vie : le même apostolat, en somme, mais transposé dans l'ordre intellectuel, que celui du prêtre-ouvrier à l'usine ; et ce n'est pas un hasard si ce fut l'un d'eux qui pria sur sa dépouille. Emmanuel Mounier travaillait en équipe. Il montrait par son comportement aux hommes de cette équipe ce que sont les fruits d'une vie chrétienne authentique. Le reste, c'était l'affaire de la Grâce. Il n'avait pas la prétention de la provoquer ni de se substituer à elle.

Le mot si souvent répété de Léon Bloy que « l'unique malheur est de n'être pas un saint » prend ici un sens particulier : s'il n'existe pas en effet de pire malheur, c'est que, sur le plan spirituel, nulle autre force que la sainteté n'agit par sa seule présence. Les conquêtes de la sainteté ne sont pas du même ordre que celles dues à une technique qu'auraient étudiée et mise au point de pieux spécialistes. Les écrivains catholiques des générations qui ont précédé celle de Mounier, (du moins beaucoup d'entre eux...) n'ont pas compris, ou ont compris trop tard, que se réclamer du Christ c'est d'abord se conformer au Christ et non le célébrer en prose ou en vers. Le Christ vivant dans un homme convertit les hommes : il faut Le voir pour croire en Lui.

Ce n'est point que je condamne ou même que je blâme les techniques de rassemblement qui servent à former le gros de la troupe. Mais la création d'une élite exige d'autres soins. Le christianisme ne saurait être un embellissement, une orchestration de la vie, une féerie. L'enfant de cœur au bois dormant, Pierre Schaeffer se réveille d'un long sommeil : il est habillé en petit garçon ; il regarde ses culottes courtes ;

dans son rêve il jouait au sauvage, mais il a quarante ans. Pendant qu'il dormait, des millions d'hommes en ont torturé et massacré des millions d'autres. La moitié de la planète est aux mains des mortels ennemis du Christ et de l'Église ; et l'autre moitié aux mains de ses ennemis camouflés : ce monde y règne pour lequel le Christ n'a pas voulu prier, celui de la puissance et de la jouissance, et de l'écrasement du pauvre sous l'argent. Pendant que Pierre Schaeffer dormait, l'anéantissement de la personne humaine par la « génétique » soviétique et l'anéantissement de la planète par l'arme atomique sont devenus des sujets d'actualité qui traînent dans tous les journaux de l'univers.

Fini de jouer : il faut que nous autres chrétiens, nous apportions une réponse, mais non sur le mode lyrique ni en versets d'inégale longueur. C'est notre vie même qui doit être notre réponse, notre vie au plus épais de ce peuple travaillé de tant de ferments redoutables. Pour les hommes de mon âge, la partie est jouée et leur copie déjà remise. Mais vous, jeunes gens, vous devez de choisir, et nul ne le fera à votre place : un abbé Depierre à Vincennes, Emmanuel Mounier à *Esprit* ont épousé, chacun selon sa vocation, la peine des hommes. Mais ils ont d'abord tout quitté pour consommer ces épousailles. Un de mes livres s'appelle *Dieu* ET *Mammon;* il ne s'appelle pas *Dieu* OU *Mammon.* Ici, la conjonction est le mot significatif, celui qui marque la victoire de Dieu ou sa défaite dans une destinée.

Je crains, monsieur, que ma réponse ne vous déçoive. Et comment ne vous décevrait-elle pas? A travers vous, c'est à moi-même que je réponds ; à travers les Routiers, c'est moi-même que je vise, qui me suis diverti de jeux moins innocents que les feux de camp et autres pieuses bucoliques dont vous n'êtes pas revenu encore. La vieillesse est un temps où l'on ne parle plus qu'à soi-même, tout en feignant de s'adresser aux autres.

FRANÇOIS MAURIAC.

LETTRES DE GOBINEAU
A LA COMTESSE DE LA TOUR (1)

VII

Berlin (juin 1875).

Hier donc, quand j'ai eu mis la lettre à la poste, j'ai vu arriver à 3 heures l'excellent Munchmeyer qui m'a enlevé et m'a fait monter dans une charmante voiture où j'ai trouvé sa belle-fille à laquelle il m'a présenté et son gendre. C'est une gentille petite femme dans un état si intéressant, si intéressant qu'il est impossible de l'être davantage sans cesser de l'être et c'est la première fois que cela lui arrive. Le jeune mari est charmant. Nous sommes allés à la campagne dîner dans un cabaret de distinction, sous les arbres, avec une vue magnifique sur le cours de l'Elbe. Nous avons passé là une charmante soirée et on m'a ramené en ville juste pour partir pour Berlin par le train de 11 h. 50, disons minuit. J'étais avec de fort braves gens, mais fort communs, mais fort aimables ; je n'en étais pas moins assez fatigué en arrivant ici ce matin à 6 heures. J'ai dormi jusqu'à 8 et j'ai envoyé savoir si le comte Philippe Eulenburg était là. Il est accouru à midi. Il m'a mené dans la ville et quitté pour conduire sa mère au chemin de fer. Il va revenir me prendre tout à l'heure pour dîner. Tout en causant, il m'avait laissé devant la porte de la baronne de Schleinitz qui n'était pas partie à ma grande joie. Nous nous sommes retrouvés comme autrefois, nous avons parlé de tout et de tous pendant deux grandes heures, elle m'a montré force tableaux très intéressants, demain elle me mène dans l'atelier d'un des meilleurs peintres d'ici, dans une galerie de tableaux modernes, ce que je désire surtout voir pour être bien au courant de l'état actuel de l'art allemand. Son portrait par un peintre de Munich est fort beau, mais pas solide comme le vôtre et le mien, car c'est à cela que je rapporte tout, certain, d'ailleurs, que je saurai parfaitement voir les choses juste et sans partialité, n'en doutez pas. Je dîne aussi chez elle, avec le baron, en tête à tête à trois et en redingote, demain. Quand je l'ai quittée, il était 3 heures. J'ai cru pouvoir partir pour Potsdam à la recherche de mes uhlans et je l'ai fait ; mais en arri-

(1) Voir *La Table Ronde* nº 28.

vant à la gare dudit Potsdam, inspiré par la sagesse du serpent, j'ai demandé quand repartaient les trains ; on m'a dit : le premier dans un quart d'heure et le second à 6 heures. — Et mon dîner avec Eulenburg ! Je suis reparti immédiatement et me voilà. Maintenant j'attends mon amphitryon et nous irons dîner. Je vous dirai, par-dessus le marché que, (inash-allah !) je ne me suis si bien porté de longtemps, pourvu que cela dure. Autre chose. Mme de Schleinitz va au commencement d'août à Bayreuth pour assister aux grandes répétitions du théâtre de Wagner. Bayreuth est à trois ou quatre heures de Karlsbad et elle me presse fort d'aller entendre cela. Il est très probable que je le ferai. A demain. C'est un vrai journal que je vous écris et une nomenclature de faits. J'ai le temps de les voir passer mais non celui de les développer. Je me borne donc à les enregistrer. Ah ! le bon petit Juif de romans qui était hier dans le train ! Une figure à la Rembrandt tirée, écarquillée, émaciée et douce avec rapacité ! Une longue barbe en guenilles, des cheveux gris *idem*, un chapeau de haute graisse et une houppelande, mais quelle houppelande ! étoffe légère d'un gris verdâtre, lamé de taches jaunes comme des fleurs. Cependant les paquets étaient mieux : deux valises en ruines et un sac de nuit effiloché. Ce Juif valait deux volumes ! Adieu. A demain. Je vous dis combien je pense à vous. Vous le savez pourtant. A quoi donc est-il bon de le dire? C'est pour me faire plaisir à moi. — Je reçois ce matin votre lettre adressée à Berlin et combien je vous en remercie, il n'est pas besoin de le dire. J'écrirai de suite à Hambourg pour que ces imbéciles me renvoient celle qu'ils ont [envoyée] à Paris. Est-ce que je voudrais la perdre? Plus souvent.

Chère et bien-aimée amie, la première partie de votre lettre m'a jeté extrêmement dans le noir ; mais vous en convenez vous-même ensuite : il y avait beaucoup de disposition du moment dans ce gros chagrin. Pour Bébé, rappelez-vous combien vous êtes revenue sur des craintes que vous aviez à son sujet. Il faut patienter. Elle a des défauts d'enfant. En les combattant pourquoi s'en exaspérer? De bonne foi, la paresse, est-ce que ce n'est pas dans la nature au plus haut degré? Je vous assure qu'il ne faut pas voir les choses en noir de ce côté et je vous tire son horoscope comme je l'ai déjà fait : une gentille femme, très La Tour, élégante, peu sa mère... Que voulez-vous y faire? Et pourquoi se peiner de cela? Quant aux questions d'argent et de carrière, certainement quand on fait tout ce qu'on peut, on fait tout ce qu'on doit et c'est de la folie que de pousser le chagrin à l'extrême là-dessus. Si V. a un changement de poste, vous voilà rassurée financièrement et encore ! En tous cas, partie et je ne vous verrai pas jusqu'à quand? Si, au contraire, il n'en a pas, qui vous dit que ce sera pour le pis? Bref, je vous laisse à la dernière disposition, à celle de la *Fleur d'or*. C'est la bonne, soyez-en sûre. Combien je l'ai embrassée cette belle [pétale?] (1) !

(1) Gobineau a-t-il d'abord voulu écrire *fleur*, et oublié de corriger l'adjectif féminin? Il est impossible de lire autre chose que *pétale*, et je crois qu'il s'agit d'une partie de la *Renaissance*.

Merci, merci mille fois ! Maintenant je reprends le récit de mes aventures. Philippe Eulenburg est venu me prendre et nous sommes allés dîner au Jardin Zoologique ; c'est vraiment superbe. Il était sous le poids d'un vrai et cuisant chagrin personnel et très abattu. Peu à peu, il s'en est un peu distrait et nous sommes allés voir les bêtes après dîner. Les ours sont charmants, mais il y a surtout cinq girafes qui ont fait mes délices, c'est bizarre, pédant, doux et prétentieux, mais si drôle ! Ensuite nous sommes revenus le long du *Linden*. Il est très lié avec le propriétaire de la Revue *Gartenlaube* à Leipzig, lequel est en même temps un éditeur considérable. Il va lui écrire pour la *Fleur d'or* et pense qu'il y a des probabilités de ce côté-là. A Berlin, je ne vois pas d'éditeur possible jusqu'à présent. Tout, ici, vient de Leipzig. Philippe Eulenburg vient déjeuner ce matin avec moi et je l'attends et ensuite à 2 heures j'irai chez Mme de Schleinitz, mais je ne suis pas sûr de vous raconter d'ici notre promenade de peinture et le dîner et la soirée parce que, si je n'ai pas quelque raison sérieuse, je partirai certainement demain matin. J'ai hâte d'avoir passé Paris et d'être revenu à Stuttgart et le reste. Ne désespérez donc pas ainsi pour votre santé. Je n'ai jamais été inquiet que de la durée de cet état anémique mais je suis certain que c'est, en tous cas, transitoire. Les eaux vous ont fait grand bien l'année dernière ; n'en doutez pas, il en sera ainsi cette année. Cros est un habile homme ; mais j'ai la conviction qu'il se trompe absolument avec V. et que, pour moi, une partie seulement de son traitement a été bien. Patience, madame la comtesse ! Patience ! Il faut vouloir ce qu'on veut et continuer jusqu'au bout ce qu'on fait et soyez sûre que tout ira bien pour la consommation des siècles des siècles, *amen!* Je baise vos mains bien tendrement.

F.

VIII

S. d. [Paris, 28 juin, au crayon]

Il ne faut pas vous étonner si je ne dis pas par le menu tout ce que vos lettres me font penser. La vérité est que je suis comme étourdi de tant d'agitations succédant à une si longue et si profonde nullité d'événements extérieurs, bref à la vie de Stockholm. Je ressens les choses et je les dis mal ou peu parce qu'il y en a trop qui se glissent constamment et à la fois devant mes yeux. Ainsi je ne vous ai pas montré la centième partie de ce que la *Fleur d'or* m'a fait réfléchir, combien elle m'occupe constamment. (Avez-vous l'idée d'avoir une pareille plume et si ce n'est de quoi devenir enragé !) Carpeaux est mourant. Je vais y aller aujourd'hui, si je peux. J'ai manqué Mocquart le notaire hier. C'est Paris. J'ai manqué le duc Decazes. J'y retourne tout à l'heure. Ici tout va de travers à perpétuité. Les aborigènes en ont l'habitude et trouvent même cela spirituel. Je le trouve odieux. J'ai dîné hier chez

Mme de Brosse. Elle m'en a raconté à l'infini sur tout ce qui se dit, se fait et se prépare. Je dis *se prépare* et non qu'*on prépare*, car on ne prépare rien. Tout va au hasard et comme ça peut. Mais on n'en est que de plus en plus le premier peuple du monde. J'ai tout ça en horreur. Merci du talisman que vous m'envoyez sur la librairie. Merci mille et mille fois. Mais je crois que je ne réussirai pas à grand chose ici, ni sur ce point ni sur rien. Je ferai ce qu'il faut, tout ce qu'il faut, mais sans illusions. Ailleurs, je ne dis pas et c'est là que se portent mes espérances. J'ai vu Guermann, très vieux, très timide, très affectueux et ayant de Mme de G. une peur atroce. J'ai vu aussi Adolphe d'Avril et sa femme qui ont voulu me commencer le thème ordinaire : que, sans doute, elle avait un caractère... mais qu'au fond etc. Je me suis moqué d'eux et les ai assurés que ce qui était fait l'était et défait l'était aussi. Je les ai priés de veiller sur Christine, voilà tout. Vous pourriez n'avoir pas tort dans vos prévisions sur les révolutions futures ; mais quoiqu'il arrive ce sera toujours le même tempérament et sinon les mêmes masques, certainement toujours les mêmes esprits. Il ne faut pas se flatter d'autre chose. Vous comprenez que je n'entre pas ici dans les détails. Je vous les raconterai de vive voix. Soyez tranquille. Je ferai tout ce qu'il faut ici et ailleurs et comme vous me le dites si bien. Je n'ai pas le temps de lire l'article de la Revue. Ici on est d'accord que l'Exposition a été peu de chose. Je vois que les bains vous font du bien mais que la situation est ennuyeuse à périr et relevée d'une pointe de famine qui rappelle l'histoire des naufrages. Cela m'ennuie. Il faut toujours, toujours, se soumettre. Avez-vous vu la fin édifiante de Rémusat? Quel peuple étonnant ! Adieu. Je vous embrasse mille fois les mains et pense à vous comme il faut, je vous l'assure.

F.

IX

S. d. [29 juin 1875, au crayon].

Il me semble qu'il y a un siècle que je suis ici et il n'y a que quatre jours. Je cours du matin au soir. Je trouve des cartes, des billets quand je rentre. Il faut voir celui-ci, celui-là. C'est à en devenir imbécile. Je serai charmé d'être parti. J'ai passé ces deux derniers jours presque entiers au ministère. Il n'y a pas de mouvement et on n'en fera pas tant que le grand mouvement qui renverra l'Assemblée pour les deux Chambres ne sera pas fait ; mais alors, il arrivera des gens nouveaux avec des appétits enragés et quand on pense que ceux d'aujourd'hui n'ont pas encore mangé à leur faim ! Quelle cuisine que la France ! Je ne peux et ne veux vous raconter les détails ; mais il y en a long. Ce sera pour mon retour. Les libraires, c'est une autre affaire. Ils sont encore plus inaccessibles que le duc Decazes. Néanmoins, il faut aller jusqu'au bout. Je décolère peu. Je suis pourtant d'une bonté, d'une douceur,

d'une mansuétude, d'une patience archangélique, je vous le jure. Je verrai certainement Nigra cette semaine et j'ai quelqu'idée d'aller lundi chez les Galliera. Le maréchal est dans le Midi pour les inondations qui sont effroyables. Il revient cette semaine. J'ai vu Philipe D. au ministère et j'y dîne ce soir avec quelque vingt ou vingt-cinq personnes. Les Renan partent demain pour Houlgate. Renan est très malade, la duchesse de La Rochefoucauld est au lit et je ne l'ai pas vue. Je vais ce matin chez Gervais. J'ai manqué Cros qui est venu et j'y suis allé. C'est une course ahurie, vous savez ce que cela représente. Clermont-Tonnerre (Gaspard) me cherche et je le cherche. Mme de Rémusat m'épouvante. Elle m'a embrassé en me disant : je suis écrasée et, en effet, elle ne se ressemble plus, elle n'est plus ni vive, ni excitée. Elle a cent ans. J'ai déjeuné avec elle et j'y retourne dans la journée. Je lui représente bien des morceaux du passé. Je n'ai pu encore aller chez Carpeaux ; bref, il est 9 heures et je vais commencer mes courses désespérées pour ne finir que ce soir. Je dîne demain chez Mme de Brosse avec Marmier qui veut parler Suède et Académie. Quant à la dernière, si je me soucie de quelque chose dans ce monde c'est assurément cela (1). Mme de Forbin est très malade. Les gens bien pensants, les purs et vrais royalistes se plaignent amèrement que le maréchal ne leur donne pas assez. Je vous assure qu'on en est à la candeur de la mendicité la plus absolue. Adieu. J'ai bien besoin d'une lettre ; quant à ce qu'il y ait au monde quelque chose qui vous ressemble, il y faut renoncer, je vous le dis franchement et cela me fait quelque plaisir. Mille respects. J'embrasse Bébé et vos mains.

F.

X

Mercredi 21 *(juillet.)*

Je ne sais pas, mais cela m'amuse de vous écrire de Solesmes. J'ai un petit quart d'heure et je le fais. Je ne resterai qu'aujourd'hui. J'ai vu ma sœur et Mme l'abbesse de Sainte-Cécile et la mère prieure. Vous ne pouvez vous imaginer rien de plus sage, de plus ferme, de plus mâle que l'intelligence de ces trois personnes-là et quant à la beauté de la mère prieure, je pensais à vous tout le temps avec un désir extrême que vous puissiez faire son portrait. Naturellement, il ne s'agit pas d'une beauté mondaine ; c'est une physionomie gaie et toute illuminée de l'intérieur, mais pâle et suffisamment ascétique, des yeux splendides, une bouche laide, un teint transparent, et le tout enveloppé dans le blanc et le noir de l'habit bénédictin. Croyez-moi, il faut faire le portrait de la mère de Ruffo. Nous avons eu une conversation des plus intéressantes et, de la part des trois, des plus fortes. C'était en plein XIIe siècle, et,

(1) Gobineau avait failli être candidat à l'Académie française en 1871.

avec cela, une belle abbaye, des voûtes, des couloirs, le solennel autour de soi... Ma foi ! ma vocation me reprend. Le père abbé m'a invité à dîner par un des moines qu'il a envoyé me chercher. Il y avait le cardinal Pitra. Je suis arrivé au réfectoire, plein de moines et de prêtres invités comme moi. Le père abbé m'a donné lui-même à laver ; c'est l'étiquette. On m'a demandé de servir la soupe aux hôtes. Je me suis acquitté fort bien de cet honneur, je vous prie de le croire et pendant le repas, du haut de la chaire du réfectoire, un des pères a lu l'histoire de la Ligue. Mais je suis plus ligueur que cela. Le cardinal me plaît énormément. C'est un homme de tête, de cœur et d'esprit. Le père abbé est un excellent et digne homme que je serai charmé de revoir et d'apprécier ; mais j'ai moins causé avec lui. Enfin je suis charmé de ma visite à Solesmes. Le malheur est que, décidément, je tombe de fatigue n'ayant pas dormi du tout cette nuit dans le chemin de fer. Je repars à 5 heures et serai à 11 heures et demie sûrement (?) à Paris. Il est un peu temps que toutes ces *Strapazen* (1) finissent et je bénis le ciel de partir samedi. Mais il me faut mon groupe moulé. Je ne le laisserai certainement pas à la traîne. Vous ne vous imaginez pas comme ce pays est joli et les gens sont excellents. Comme au fond, ce pays-ci se perd avec des atouts plein la main ! Mais rien n'égale la bassesse d'âme et d'intelligence des classes dirigeantes. Adieu. J'embrasse Miss Jeanne. Je suis ravi des bonnes nouvelles de Mlle Sabine. Permettez-moi de vous baiser les mains avec le respect que vous savez.

F.

XI

Dimanche [25 juillet 1875, au crayon].

Merci mille et mille fois merci. Je ne suis pas aussi bête que j'en ai l'air et ravi de voir que si vous avez pris le change, le public le prendra aussi bien. Voici les feuillets que vous m'aviez envoyés. Je n'ai jamais douté que Vittoria ne fût morte avant Michel-Ange (2). Aussi n'ai-je pas dit le contraire, ce qui eût été impardonnable. *Mais je l'ai laissé croire* et vous l'avez cru, parce qu'esthétiquement cela fait mieux que Michel-Ange meure avant. La vérité historique n'a pas arrangé les choses ainsi. Mais sans l'altérer, je l'ai mise dans l'ombre. J'ai reçu les deux lettres de Fingal. Mille et mille remerciements, comme vous pouvez bien penser. Malgré le charme de Paris, comme vous dites, et l'attrait qu'il a pour moi, je pars demain sans rémission, demain : pour Stuttgart et j'en suis bien aise parce que je n'en peux plus de fatigue. —

(1) Ennuis, tracasseries.

(2) Mme de la Tour avait fait remarquer à Gobineau que la grande scène entre Donna Vittoria et Michel-Ange, à la fin de *la Renaissance* était un anachronisme. (Voir notre éd. de *La Renaissance*, préface, p. XXIII.)

J'avais très bien compris pour la plume et j'ai fait ce que vous m'aviez dit, rien de plus. Ne craignez pas de voir arriver une plume en corail rose avec des bouts en écaille, rehaussée d'or avec de l'émail et imitant à s'y méprendre une branche de laurier. J'en suis incapable mais vous n'en êtes pas convaincue. Oliva dont je vous raconterai l'odyssée en Espagne se met à vos pieds. Il vous vénère et vous trouve incomparable, ce qui est bien mon opinion. Il vous enverra la main en marbre avec le buste de Mme Mazel. En somme, vous êtes un peu moins fatiguée qu'à Ronneby mais pas très bien. Il est clair que ce Ronneby n'a pas trop réussi. Nous verrons cela. Quant à Cros, je vous avoue que l'idée d'y aller quatre fois pour ne pas le trouver une m'a beaucoup paralysé. Je n'avais pas le temps de faire ce métier-là. — Emporter la *Fleur d'or* à Carlsbad, la renvoyer par la poste au risque de la perdre comme les *Pléïades* l'ont été pendant deux mois et n'avoir rien fini à ce sujet, vous aurez peine à me persuader que cela eût été pratique. Le contraire a été très fatigant, mais, maintenant le manuscrit est dans les mains de Maillet et il n'y a plus qu'à imprimer. Malheureusement je n'ai pu rien terminer pour la deuxième édition des *Races*. J'ai laissé l'affaire entre les mains du rédacteur en chef de la *Revue Britannique*, M. Pichot. En somme j'ai fait ce que j'ai pu et je crois n'avoir pas trop mal réussi. Voulez-vous présenter mes respects à Mme Rappe car je pense que vous lui écrivez? Je l'aime beaucoup et suis sûr qu'elle doit vous comprendre. Adieu. Je vais tâcher de voir encore Gervais avant mon départ. Ces deux derniers jours vont être épuisants. Adieu. Quand je pense que je ne sais pas si cela vous arrivera. A tout hasard je ne l'envoie pas à Visby dont vous devez être partie, mais à Marielund d'où certainement on vous le renverra. J'embrasse Bébé. Mille et mille respects dévoués et tendrement attachés.

F.

XII

29 juillet.

Je vous écris pourtant un peu à l'avance afin que vous trouviez quelque chose de moi en arrivant. Ce qui me frappe devantage ce n'est pas moi c'est vous. J'imagine tous vos ennuis, toute votre fatigue morale qui devient une fatigue physique. Je vous vois d'ici avec des moments où vous cherchez quoi dire, où vous ne le trouvez plus et où vous êtes moitié exaspérée, moitié anéantie. Que voulez-vous que cette belle peinture m'inspire de réflexions? Vous m'avez dit que vous n'aimiez pas que je vous raconte des faits mais des idées. Les idées ne viennent et ne se montrent de façon à ce qu'on puisse les dire que lorsqu'il y a un fait dessous. C'est le sentiment qu'on les accueille et qu'on est disposé à entrer dans leur sphère et il m'est bien difficile en ce moment de deviner comment vous les recevriez puisque je vous vois comme je vous

vois comme en dehors de toute existence de ce genre. Il faut donc que je vous dise des faits. Je tâche pour mon salut de travailler le plus que je peux et par bonheur, je suis assez bien et y ai réussi jusqu'à présent. J'ai fini hier le buste d'Argant. Il est dans l'enthousiasme, pas le buste mais le modèle, et je crois que la chose est réussie. J'aurai le plâtre demain. J'ai fini la maquette en cire du *Byron*. Elle est de trente centimètres de hauteur à peu près. J'ai commencé la terre, (deux pieds anglais : 60 centimètres). Demain matin j'aurai fini l'ébauche ; à midi, il me vient un modèle, un garçon de café stupide, hideux. Mais systématiquement je n'en suis pas fâché. Les membres sont à leur place. Il est roide comme un bâton et ne peut prendre la pose que comme la prendrait un squelette. Cela me donne l'avantage de n'avoir pas besoin de faire la fameuse prière : « Mon Dieu ! Délivrez-moi et sauvez-moi du modèle ! » Je ne perdrai pas de vue le sentiment de la maquette et j'aurai, avec moins de peine à le défendre, mon mouvement. C'est pur antique. Quand les membres seront à leur place, j'habillerai le tout. J'avance assez le dépouillement des notes et j'écris en même temps (1). Me voilà en pleine Fronde en 1650. Si je marche ainsi, j'aurai fini vite et je n'en serai pas fâché. Recommencer les *Voiles noirs* me fera plaisir. Seulement j'ai peur que cela ne me fatigue trop. C'est bien assez du *Byron* qui m'a abîmé aujourd'hui. J'ai une idée de finir le piédestal du groupe Melzi comme cela. Rien sur les faces que les trois têtes de chérubins et une face libre pour la gravure de l'inscription. Le piédestal est si bas que tout ce que j'y ajoute l'alourdit et c'est le contraire de ce que je voudrais. Dites-moi ce que vous en pensez. Je parle, je parle et ne dis que la surface de ce que je pense moi-même. Mais à quoi bon dire le reste. Adieu. J'embrasse tendrement Bébé. Écrivez-moi quand vous pourrez. A vous je vous baise les mains si respectueusement qu'il n'y a rien de plus.

F.

XIII

Stockholm, 2 août 1876.

Je n'ai pas une minute à moi, j'ai le diable au corps avec mon *Byron*. Mais je ne veux pas, pourtant, que vous restiez dans cette disposition d'esprit pour *Amadis* et je ferai ce que je n'aime pas trop faire, je vous expliquerai. Il est très naturel et très juste qu'en fait de jouissances intellectuelles venant des arts on aime l'image de ce qui se passe autour de vous tous les jours. De là les romans à personnages contemporains ; il est encore naturel que l'on aime cette image à sa taille ; de là, pour les uns le roman contemporain, à la façon de Stendhal qui n'a qu'un petit nombre de lecteurs

(1) Il s'agit, hélas, de l'absurde *Ottar Jarl*, pour lequel Gobineau a abandonné les *Voiles noirs*.

et celui à la manière de Gaboriau qui en a un immense. Il est encore naturel qu'à certaines époques on cherche un idéal pris dans le goût du moment et qu'on s'imagine atteindre au plus haut, en divinisant en quelque sorte des nuances spéciales de sensibilité que l'on regarde comme exquises et qui semblent ridicules quelques années plus tard : l'*Astrée*, Byron, Lamartine. C'était encore du réalisme et il est à remarquer que, plus cela tenait au cœur des générations qui ont aimé ces façons de peindre, plus cela leur était personnel, plus cela leur semblait vrai et plus aussi cela a passé vite et a été démodé. Je crois que tout réalisme a une vie très réelle, des séductions très compréhensibles et très fondées en raison ; mais tout cela très court pour faire place à autre chose qui passera de même. Il est pourtant à remarquer que la plupart des époques, et surtout celles qui produisent des choses fortes, se sont très peu occupées de se regarder ou de s'écouter elles-mêmes avec tant de vigilance. Au XVIe siècle, en Italie, comme au XVIIe en France, comme au temps de Gœthe en Allemagne, et si on remonte à celui des Croisades en France, au siècle d'Auguste et de Périclès en Grèce, au temps d'Homère pour l'univers entier, qu'est-ce qu'on trouve beau, qu'est-ce qu'on interroge, qu'est-ce qu'on cherche? L'Absolu. On cherche ce qui est beau en soi dans l'essence des choses : sentiments, situations, désirs, vocations, actions, on a soif de l'idéal et de l'élevé. Cette différence entre les époques provient sans doute de ceci : dans les unes on est aiguillonné par la vanité permanente de se croire quelque chose et beaucoup ; dans l'autre on est sûr de l'être et l'orgueil qu'on en a porte l'âme humaine à une comparaison assez noble avec ce que l'on peut concevoir au-dessus de soi et non au-dessous, ce que fait l'âme contemporaine. Je trouve donc tout naturel qu'on aime et recherche les héros, que le succès paraissant trop lent, on le hâte avec l'intervention des dieux et des fées, que les paysages paraissant trop vulgaires, on en imagine de surhumains, et c'est ainsi que les Espagnols ont découvert l'Amérique, poussés par la fièvre des romans de chevalerie et que les chevaliers anglais de la Cour d'Élisabeth ne pouvaient se rassasier de l'*Arcadie* de Philippe Sydney, de l'*Euphues*, de *Feary Queen* et de tout ce qui tend à être plus beau que le plus beau de tous les jours. Voilà pourquoi j'ai écrit l'*Amadis* et en suis charmé parce que j'espère que cela vivra aussi comme l'Arioste à qui, sincèrement, je ne me compare pas, vous le savez bien. Cette partie morale et intellectuelle des causes créatrices de mon livre mise à part, il était compréhensible que j'y joigne le désir de produire mon idée dans la forme qui m'agréait davantage et me paraissait satisfaire aux exigences techniques de l'art, de trouver que l'on se trompe quand on suppose avec l'école actuelle que toute poésie est réalisée quand les rimes sont très riches et surtout bizarres et que l'emploi des mots à formes irrégulières donne le dernier mot de la science de facture. Je crois que ce dernier mot résulte, un peu, très peu, mais un peu de ce que je viens d'énumérer, mais surtout de la façon à traiter la phrase de sorte qu'on la sache élonger, concentrer, traiter enfin comme un morceau de métal rendu docile par la chaleur et le marteau. C'est ce que

j'ai voulu faire dans l'*Amadis* et je vous renvoie aux chansons du premier chant de Gandalin et de Galaor, au mouvement de transition :

Elle a peur! Elle se mutine
Et résiste au bras enflammé
Du Dieu qui dominant la terre et l'Empyrée. p. 41.

Le bruit des cloches qui introduit dans le couvent :

Monastère, monastère. p. 69.

l'arrivée d'Urgande. Je ne vous en dis pas plus long ; il me faudrait analyser chaque page attendu que je n'ai pas été négligent pour ma composition. Mais vous penserez de vous-même à la Chanson d'Urgande :

L'oiseau cherchait pâture p. 104.

et à tout ce qui la précède et la suit et surtout à la peinture du chevalier Florizel enchanté dans la source.

Dans ce long gazouillis le héros put entendre p. 132.

Maintenant j'espère qu'il résulte de cette union d'idéal dans le désir de la pensée, quant aux caractères, quant aux conditions d'existence surhumaine où ces caractères sont placés, quant au brillant des scènes qui les entourent, à cette confusion des temps et des espaces comme à la page 208, enfin à ce que je crois nouveau et saisissant dans la langue, je crois qu'il en résulte quelque chose qui peut durer. Ce ne sera certainement pas un objet d'engoûment comme si j'avais peint dans le langage actuel des choses actuelles, je le sais parfaitement, mais je trouverai çà et là un certain nombre d'imaginations à qui mon livre donnera ce que leur cœur désire et en faisant boule de neige j'arriverai à ce que le tout sera déclaré excellent par la masse des gens que ça n'amusera pas et surtout par ceux qui ne l'auront pas lu. C'est le pinacle de la gloire humaine que je nous souhaite, *amen.* Il n'en est pas moins vrai que je reçois tout à l'heure un télégramme. Je l'ouvre et je trouve ceci de la baronne Gustave de Rothschild : « Je suis très reconnaissante de votre souvenir portrait livre et héros charmants. » Vous voyez qu'on traite bien *Amadis* et vous l'abandonnez? Voici la lettre que je vous annonçais de mon monsieur qui me cherche querelle parce que je n'ai pas été le voir il y a un an. Maintenant est-il possible d'écrire huit pages quand on a tant à faire ! Je me compare modestement avec mon *Byron* à une dame qui va donner au monde un nouveau citoyen. Je suis si content, si ému, si troublé, rien ne m'a jamais tant impressionné. A moins d'un malheur, de quelque bêtise subite que je peux faire, j'aurai fini la figure nue aujourd'hui. J'embrasse Bébé et je présente mes respects à madame la maîtresse du logis et je suis à vos pieds.

F.

XIV

Stockholm, 10 août 1876.

Je ne partirai donc d'ici que vers le 18 ou 19 puisque c'est le moment où l'Empereur (1) me dit qu'il arrivera à Copenhague. Je suis dans une certaine inquiétude de n'avoir pas fini mon piédestal. C'est plus long à faire que je ne croyais, 70 à 80 centimètres de hauteur. Je fourre des briques dedans pour épargner la terre et aller plus vite mais c'est long comme tout à faire et ennuyeux à miracle. Bref, aujourd'hui, je suis agacé. Si vous lisez les histoires de *La Table Ronde*, je vous avertis qu'il y faut distinguer. D'abord, il y a deux éditeurs dont l'un, Paulin Paris, est un imbécile pompeux et l'autre, La Villemarqué, un imbécile prétentieux. Ensuite, les plus anciens récits viennent des moines qui ont accommodé d'une manière pieuse et à leur point de vue, édifiante, les récits de Joseph d'Arimathie et les prophéties de Merlin. C'est ennuyeux à périr. Mais, je crois, venu de source celtique. Ce qui est vraiment admirable, c'est ce qui n'est plus celtique du tout, mais purement chevaleresque, les histoires héroïques de Gauvain, de Lancelot du Lac, de Genièvre etc. Alors, tout cela est charmant. Par où commencez-vous? Par Merlin. Cela vous ennuiera sûrement. Tâchez d'arriver vite à la partie chevaleresque, germanique, vraiment neuve et vivante. Édifiante, beaucoup moins. Voilà M. de Banville qui a été charmé, à ce qu'il paraît, de mon petit remerciement et qui m'envoie ceci. Du reste, je n'ai pas d'autres nouvelles d'*Amadis* sinon que Jouaust m'écrit que Paul de Saint-Victor, (c'est assurément le plus habile critique actuel) lui demande un exemplaire et veut en parler. Je suis assez content de cela. Je vous écris en courant pour retourner vite à l'atelier. J'ai vu la baronne B... hier. Elle me charge de toutes ses tendresses pour vous. Je vais ce soir avec elle au *Tour du Monde*. Que de dissipation ! A la vérité, je me couche tous les soirs à 10 heures ce qui rétablit la balance. Je suis bien fâché de ce que vous me dites de l'état de santé de votre mère. Faites qu'elle se soigne le plus qu'elle pourra. Je vois aussi que vous reprenez les eaux de Ronneby. C'est fort sage et je n'en attendais pas moins d'une tête aussi bien organisée et pratique que la vôtre. Honoré me dit du *Byron :* comme ça serait beau en bronze ! Il ne sait pas à quoi c'est destiné ni même que c'est Byron. Ne trouvez-vous pas que c'est d'un merveilleux augure? J'en ai eu le cœur remué. Comme ce serait bon et à propos ! Adieu. Je suis à vos pieds comme toujours.

F.

Je vous écris en blouse. J'ai déjeuné à la hâte et retourne dans le plâtre et dans la terre.

(1) Don Pedro, que Gobineau allait accompagner dans son voyage.

XV

Berlin, 17 novembre [corr. au crayon en décembre] 1876.

Quelque chose de plus idiot, de plus plat et de plus révoltant (1) ne se laisse pas concevoir. Quoique vous en disiez, j'ai peur que vous n'ayez pas traité le confident et toute la bande assez de haut en bas. Cette crainte m'inquiète. Vous deviez le mettre sous les pieds et il devait y être de telle sorte qu'il en convînt. Ce n'est pas seulement bête, c'est lâche au possible parce que ce n'était pas même de bonne foi, du moment qu'il cherchait seulement un moyen de vous blesser, et de vous blesser, pourquoi? Je ne peux vous dire à quel point je suis révolté de cette histoire. Ainsi d'un côté de sales coquins et de l'autre côté ça qui n'est pas plus propre. J'en donne le choix pour une épingle. Ceux-ci, je dois pourtant en convenir, me procurent cette satisfaction de penser qu'ils sont perdus et que rien ne peut sauver de pareils imbéciles. Je voudrais pouvoir en dire autant des autres. Enfin n'en parlons plus. Je ne trouve pas Zaluski assez transporté. Mais, pour moi, je n'en reviendrai jamais. Vous avez raison ; la lettre de Marthe est très fine. Elle voudrait en savoir trop long. Je crois pourtant qu'elle a été contente. C'est vrai qu'elle a de vous ; mais pas autant que je le lui ai dit et surtout pas l'essentiel. Surtout, elle est visiblement trop peu ouverte. Voilà une grande différence. Avec tout cela, vous ne me grondez pas d'avoir oublié Albert. J'en suis pourtant désolé, précisément parce que j'aurais voulu qu'il ne pût pas même soupçonner un manque d'attention de votre part. Je serais capable de repasser par Turin, rien que pour lui. Imaginez que je suis allé encore hier au soir à l'Opéra avec Mme de Schleinitz. C'était pour les *Meistersinger*. Laissez dire tout ce qu'on voudra. C'est une merveille. Beaucoup plus étoffé que *Lohengrin*, mais d'un développement très conséquent à cet opéra et d'une richesse et d'une couleur et d'une plénitude miraculeuses. Je suis dans une profonde admiration et de plus en plus. Comme il sera certainement impossible de monter la *Valkyrie* pour l'Empereur, nous sommes à peu près d'accord de l'engager à demander les *Meistersinger*. Et c'est chanté à miracle. Je vous assure que j'ai passé une grande soirée. J'avais vu dans la journée l'atelier du sculpteur Bégas.

(1) Une note de la comtesse de la Tour explique cette curieuse lettre : *Il est question d'un épisode que j'avais raconté :*

Une audience du pape Pie IX. — Sans doute il avait appris que mon mari était au service du roi et il a voulu me faire sentir son mauvais vouloir. — Il s'en est pris à la pauvre petite tout en blanc et comme tous les enfants de son âge avec une robe courte.

Le pape s'avance vers moi et me dit : « Pourquoi mettre à cet enfant des robes si courtes, il faut lui mettre des robes longues — come me, » ajoute-t-il en soulevant un peu sa soutane...

Gobineau en fut indigné sans motifs suffisants. Le pauvre pape était bien vieux.

C'est correct, assez fin, entre Monteverde et un autre que nous avons trouvés bien étudiés. Mais, ce n'est pas très chaud ni très vivant. Richter fait un tableau de ses enfants, tout à fait mythologique ; ce sont de petits génies nus avec force fleurs ; un fond de nuit, clair de lune. C'est d'une charmante couleur. Mais, franchement, trop superficiel pour moi. J'attends mes audiences pour m'en aller tout courant à Paris. Je passe la soirée chez M. de Gontaut (1). Adieu à demain. J'embrasse la pauvre Bébé avec ses robes trop courtes. Dieu ! que c'est bête ! Je vous baise les mains avec le dévouement le plus respectueux et le plus tendre.

F.

XVI

8 août (1877).

Je comprends que vous laissiez là le fer et les bains pour quelque temps, mon amie, et vous n'avez pas tort. Je ne suis pas tellement convaincu que toute cette quincaillerie dans l'estomac soit une fameuse chose. Mais pour le Marsala vous avez tort. Continuez-le au contraire et d'autant plus que vous laissez là le fer. Je suis convaincu que ça n'a rien à faire avec les lourdeurs de tête. L'*Ange* fait son chemin dans le monde ; mais avant-hier en vous quittant, comme, moi, je ne marchais guère, j'ai trouvé qu'il fallait se reposer et je suis parti pour Bergame, une heure d'ici, où j'ai été voir Mlle Cima, chez son amie la comtesse Piazzoni. La vérité est que j'y ai dîné dans un charmant palais, beau, grand, noble, couvert de fresques médiocres, mais, enfin, de fresques et avec quelques beaux tableaux d'artistes bergamasques. Mais ma principale affaire a été de monter à la ville haute qui est d'un intérêt merveilleux. Dans la chapelle de Bartolomeo Colleoni qui est ravissante mais stupidement restaurée, qu'est-ce que je trouve? Une sainte famille d'Angelica Kauffmann, vraiment jolie ; aux Bénédictines de Santa Grata, une magnifique fresque d'un Bergamasque, le Talpino, vraiment très belle, la tête de la sainte est ravissante. Mais ce qui m'a surtout ébouriffé c'est, à la cathédrale, deux tableaux en mosaïque *de bois* (vous savez les mosaïques de bois dont on couvre les buvards à Naples et à Nice) deux merveilles de couleur, d'énergie, de chaleur, c'est ahurissant. Un des deux surtout, le *Passage de la mer Rouge*, est comme un Claude Lorrain. C'est miraculeux. Je ne vous entre pas dans les détails du Baptistère, des palais du XIII[e] siècle, des merveilles. Mais ce qui est incomparable c'est la vue qu'on a de là-haut, d'un côté sur les montagnes qui mènent aux vallées de l'Engadine, de l'autre sur cette infinie mer de verdure qui va dans le Milanais et à l'est, vers Venise, les montagnes de plus en plus mamelonnées, basses, douces, effacées dans la vapeur. C'est

(1) L'ambassadeur de France.

presque grec par la finesse des lignes. Bref j'ai été charmé de ma journée. Je suis rentré le soir après avoir beaucoup remercié et j'ai bien fait car je me suis quasiment reposé. J'espère finir aujourd'hui toute la draperie et commencer les bras. Oldofredi qui devait être parti pour quatre ou cinq jours ne reviendra, au plus tôt, que le 15. Il ne m'écrit pas une ligne mais m'a fait dire que Melzi ne lui avait donné aucun ordre pour les marbres comme ledit Melzi me l'annonçait. Je pressens quelque nouveau tripotage. Mais je suis certain qu'il faudra en finir et bien. Je continue donc mon travail ou, pour mieux dire, je ne m'occupe que de cela. Quant à nos arrangements de voyage, mon amie, tout ce que nous pourrions dire en ce moment là-dessus, ne servirait à rien. Attendons que je sois à la moitié de la Dame et l'Ange tout à fait fini. Comme ce Dante est admirable ! Il a tout connu même les zanzari et les mosche (1) d'Antignano ! Je vais faire faire aujourd'hui la photographie. Merci du souhait pour les moneglie (2). C'est bien utile ! Je dépense bien des moneglie avec les armatures, la terre et le reste. Adieu et à vos pieds comme c'est mon strict devoir et rempli avec jubilation. J'embrasse Bébé.

XVII

(La première page manque.)

[*Juillet* 1878.]

... Elle (3) parle mieux mal d'estomac qu'aucune personne que je connaisse. Le reste ce sont des considérations sur Jeanne d'Arc et la femme, assurant qu'elle ne peut rien faire qui me serve de ce côté-là, toute vice-présidente qu'elle est. Son temps se passe à réunir 1 million de timbres-poste et à les classer pour s'en faire 3 000 francs, non de rente comme en élevant des lapins, mais de capital qu'on remet aux missionnaires qui, d'ailleurs, achètent ce million de timbres. Tout ce trafic doit mener à racheter des petits Chinois. Mais un bruit sinistre se répand : on dit (j'aime à croire que c'est la malveillance) qu'on a la plus grande peine du monde à se faire payer les 3 000 francs. Convenez que si tout cela me cause des délices ineffables qui font sur moi l'effet du Jardin d'Armide sur Renaud, c'est que je suis bien richement doué ! Vous devriez m'encourager, au lieu de me blâmer, et vous faire honneur de moi en me montrant par curiosité. Mais je ne me donne pas les gants de ce que je ne fais pas. Je suis allé à Paris vingt-quatre

(1) Les moustiques et les mouches.

(2) Sans doute un mot vaguement italien forgé par Gobineau et signifiant *argent*. La lecture reste incertaine.

(3) Son amie Mme de Brosses. Elle s'occupait, avec la duchesse de Chevreuse, de l'érection d'un monument à Jeanne d'Arc, et Gobineau avait espéré un instant obtenir la commande.

heures et j'ai vu Mme de B., ses timbres et son estomac pendant vingt minutes et me suis sauvé. Vous voyez donc que je n'ai pas grande ressource pour me dissiper. Je pars lundi. Écrivez-moi ici, Honoré me renverra les lettres. J'irai après deux ou trois jours au plus de séjour à Paris pour voir Didier et Plon s'il est revenu et Guillaume, j'irai à Solesmes. Irai-je même à Bordeaux? J'hésite. Si je n'y vais pas, je serai plus vite au delà des Alpes, à Gênes ou ailleurs. J'ai revu et corrigé ma fameuse lettre à Jules. Mais le fond et l'essentiel y restent. Je vais la faire partir aujourd'hui ou demain. Ce fameux monsieur qui devait venir voir Trye s'est fait annoncer pour hier et n'est pas venu davantage. J'arrange tout pour tâcher de n'y retourner jamais même pour la vente. Honoré prendra encore patience mais ce n'est pas sans peine et je le conçois. Mme de G. (1) a dit ici qu'elle seule m'avait soutenu au service mais qu'une fois établi qu'elle ne reviendrait plus à Stockholm, on avait été obligé de m'ôter mon emploi vu mon incapacité et ma mauvaise conduite. Vous direz ce que vous voudrez mais j'en suis arrivé à comprendre qu'avec de certaines créatures on se serve de la cravache et du talon. Adieu. Écrivez-moi donc ici, je vous en prie. J'embrasse vos mains et Jeanne.

F.

XVIII

Bayreuth, 11 mai 1882.

Je suis arrivé hier au soir, mon amie chérie, et je suis si fatigué que je ne puis ce matin vous écrire que ces mots en courant. J'espère que je serai mieux demain. Je ne sais pourquoi les chemins de fer m'épuisent tellement. J'ai trouvé le *Maître*, Mme Wagner très bons pour moi et ce que je vois clairement c'est que Mme de Wittgenstein a fait tous les cancans et toutes les attaques possibles, mais sans nul pouvoir. Soyez bien tranquille. Dites-moi ici ce que vous faites. Je vous en prie, écrivez à San Vitale que si je n'ai rien fait pour sa pension de la légion d'honneur auprès de M. de Noailles, ce n'était pas ma faute mais parce qu'il n'est venu à Rome qu'à la fin. J'ai dit ce qu'il fallait dire à son chargé d'affaires, pas avec certitude qu'il ait rien fait du tout, ce chargé d'affaires n'étant qu'un premier secrétaire; il sera bon que San Vitale refasse l'affaire quand le successeur de Noailles à Rome sera venu.

N'oubliez pas non plus, je vous en prie, de vous assurer que j'ai bien le coupe-papier de la comtesse Stroganoff que j'ai laissé sur ma table, 9 via Solferino. J'y tiens beaucoup. Adieu, mon amie chérie. J'embrasse bien tendrement Bébé. Je suis un peu fatigué aujourd'hui et j'écris en conséquence. Adieu, à demain.

F.

(1) Sa femme.

XIX

Bayreuth, 14 mai 1882.

Mon amie chérie, votre lettre m'arrive et est charmante. Je vous en remercie de toute âme. Je réponds point par point à tout.

J'aurai la lettre envoyée à Holland. Je vais lui écrire, il me l'enverra.

Je suis aux anges de l'achat d'*Ad leones* (1) et de l'envoi à la Grosvenor Gallery. C'est clair que les choses continuent à bien aller. Je suis convaincu que le tableau ira là et c'est un grand point.

Ce qui est malheureux c'est que vous ayez eu de la fièvre et de la douleur de rhumatisme. Mais avec de la patience tout s'arrangera. Ayez-en et ne vous laissez pas trop toucher par cela.

Ne vous montez pas à croire que il faut que vous fassiez à la minute tout ce que vous avez à faire. Mettez-y le temps, tout marchera. Mais mettez-y le temps.

J'ai la lettre de la mère Bénédicte et celle d'Honoré. Nous verrons.

Pour la princesse Wittgenstein, le diable l'emporte. Pour une raison ou pour une autre *n'y allez pas*. En voilà assez. Écrivez-lui des choses charmantes, mais c'est assez. Je n'irai jamais.

Je suis bien aise que vous ayez écrit à San Vitale pour l'ambassade.

Je ne crois pas que Guidi fasse rien mais nous réussirons autrement. Je ne perds de vue quoi que ce soit.

Le monument est enregistré. C'est bon. Je suis ravi que Baracco pose mais je voudrais que cela fût fini et qu'on sache ce que cela deviendra.

L'histoire des clefs est très simple. Mme Giovanelli ne m'a rien donné, elle l'a oublié. J'y ai pensé en passant près du Ponte Molle mais ça ne me servait plus à rien. En arrivant à Genève, j'ai fait venir un serrurier. Il m'a ouvert ma malle et fait des clefs.

J'ai été à Genève, au grand *Hôtel des Bergues*. De Genève à Bienne, resté deux jours. De Bienne à Zurich, de Zurich à Constance ; de Constance à Ulm ; d'Ulm à Nuremberg ; de Nuremberg à Bayreuth. Il me reste 522 francs et des quarts et des fractions de *marks* et j'ai couché partout et dîné et déjeuné. Il me semble que ce n'est pas trop mal fait, qu'en pensez-vous? Vous m'enverrez ici 500 francs un de ces jours. Je les mettrai en or français.

Adieu. J'ai les yeux bien mal arrangés et tout assez mal. Il fait un froid de loup et un ciel gris. Le *Parsifal* est d'une beauté extrême et hier au soir le Maître a joué un fragment de la 9e *Symphonie* de Beethoven. C'était inouï. Je vous embrasse de toute âme et Bébé avec.

F.

(1) Tableau de Mme de La Tour.

XX

S. d.

J'écris encore plus difficilement qu'avant-hier, mon amie chérie. Je vous ai écrit que j'approuvais tout à fait votre manière de voir ; écrivez, si vous ne l'avez pas fait encore, à notre pauvre ami de signer ce que voudra son interlocuteur et que ce soit fini comme il le conçoit. Il est encore trop tôt pour aller aux eaux. Je partirai aussitôt que possible. J'approuve des deux mains. Au fond j'irai mieux. Adieu ; tout ira bien. Je vous serre les mains. J'embrasse Bébé.

Si vous voulez voir *Parsifal*, je pourrai vous avoir un appartement ici pour vous et pour

(d'une autre main) et pour Jeanne (c'est Eva qui vient écrire cela pour moi) seulement avertissez-moi le plus tôt que vous pourrez parce qu'il y aura assez de monde et naturellement je ne partirai que quand vous m'aurez prévenu.

F.

(Post-scriptum de la main de Gobineau.)

Je voudrais demain pouvoir écrire mais on fait ce qu'on peut.

XXI

Bayreuth, 7 juin 1882.

Je reçois votre lettre ce matin, mon amie chérie. Je ne vais pas beaucoup mieux mais je vais pourtant mieux et je veux vous l'écrire de suite. Merci de votre si gentille lettre. J'obéirai de fond en comble. J'irai à Gastein. J'emmènerai le sage barbier (1). Il n'y a donc rien à me reprocher. J'ai écrit de suite hier à Florimond et recommandé la lettre. Je vous l'ai écrit. J'ai envoyé les deux papiers signés, *approuvé l'écriture*. Tout est en règle. Merci du cadeau de Blandine. Je l'attends. J'embrasse Bébé et vos mains de tout mon cœur. Ne vous fatiguez pas trop.

F.

J'embrasse bien ce bon Vaucanson. Je viens de voir Mme Wagner et l'ai remercié de votre part. Elle avait une lettre de vous, elle va vous écrire. J'irai donc à Gastein. Je vais certainement mieux mais je n'écris pas très fort. Ce qui me paraît certain c'est que le

(1) Ce barbier était honoré de la confiance de Richard Wagner, qui voulait lui faire accompagner Gobineau jusqu'à Gastein.

Dr Landgraf a raison de me dire ici 1° que j'ai, en général, beaucoup de force et 2° que l'anémie et la faiblesse se transportent et se réfugient sur des points isolés comme par exemple, pour écrire, sur les doigts de la main droite et Gastein peut, en effet, être bon pour cela et, de plus, que je vais mieux.

Chère comtesse, soyez sûre que je vous préviendrai par télégramme si le mal augmentait. Mais le comte *va beaucoup mieux*, et j'espère avoir obtenu de lui Gastein et le barbier. Mon mari insiste pour qu'il reste chez nous, et malade ou non, il ne nous gêne JAMAIS ; au contraire la pensée de le savoir souffrant loin d'ici, sans soins, m'agiterait bien davantage que de le soigner. Pour l'heure soyez rassurée chère comtesse, et croyez à tout mon dévouement.

COSIMA.

XXII

Comte de Gobineau.

Je voudrais vous écrire que j'ai reçu votre lettre pour l'affaire de Basterot ce matin, mon amie chérie. Je viens d'écrire là mon nom pour montrer mon écriture au médecin. C'est une partie de mes nerfs qui sont affaiblis, mais j'ai de la force. Cela guérira. Il insiste de plus en plus pour Gastein. Le maître ne me laisse pas partir. Il paraît qu'il fait encore trop froid. Il faudra m'y résigner. J'ai signé et approuvé l'écriture des deux lettres pour Florimond. Je lui ai écrit pour approuver l'affaire de l'argent. Je lui ai adressé quelques lignes pour le remercier et j'ai recommandé la lettre à la poste. Ainsi c'est en règle. Tout est parti aujourd'hui J'avais reçu votre lettre ce matin. Ainsi c'est bien en règle. Je suis ravi que cela soit fini et vous ait fait plaisir. Vous avez bien raison : les tableaux avant tout. J'espère que Porphyrogénète n'aura plus d'ennuis ni d'embarras. Tout va bien et c'est charmant. Je n'ai pas perdu une minute pour Florimond. J'ai fait partir tout par votre enveloppe. J'ai écrit à Florimond aussi la note que vous m'avez envoyée, j'ai copié. — J'ai *cacheté* l'enveloppe avec les trois corbeaux.

Je suis ravi que le livre paraisse en novembre. Merci de m'avoir répondu si bien pour cela. Adieu, j'écris trop difficilement mais cela se guérira. J'embrasse bien Bébé et vos mains.

F.

Ne vous fatiguez pas je vous en prie.

XXIII

Gastein, 25 juin 1882.

Je suis si heureux de votre lettre de ce matin, mon amie chérie, que je vous réponds tout de suite. Je ne vais pas très bien, surtout à cause de cette faiblesse ou plutôt de cet épuisement qui est le pire de mon mal. Je fais ce qu'il faut et je le ferai encore pendant trois semaines. J'ai bien hâte d'être revenu à Chaméane. Achetez la métairie basse. Faites tout ce qu'il faut faire. Mais soignez vos yeux. Ne les laissez pas devenir malades. J'ai quelque idée pourtant que les miens vont mieux. Inspirez-vous de cela et ne laissez pas vos yeux empirer. Je n'aurai, j'espère bien, aucun besoin de vous demander les 1 500 francs des *Races*. J'en ai encore 1 000 à toucher de Marchand. Je vais les demander. Adieu. J'embrasse bien Bébé et vos mains. J'ai bien hâte d'être reparti d'ici et en route pour Chaméane. Cela viendra.

F.

XXIV

Grand Hôtel de la Ligurie
Turin.

Le 12 octobre.

Sono partito da Lione, ieri a sera, e sono arrivato a Torino questa mattina; il Conte di Basterot è partito da quattro giorni e si portó con se il suo domestico. Partiró questa sera per Pisa ove spero di trovare San Vitale; arriveró quattro a. m. (1)

Au verso du feuillet, de l'écriture de Gobineau :

J'embrasse Jeanne.

(1) Cette lettre a été dictée par Gobineau au portier de l'hôtel de Ligurie En voici la traduction :

« Je suis parti de Lyon hier au soir et suis arrivé à Turin ce matin ; le comte de Basterot est parti depuis quatre jours et il a emmené avec lui son domestique. Je partirai ce soir pour Pise où j'espère trouver San Vitale ; j'arriverai à 4 heures du matin. »

MOÏRA

(Suite) (1)

VI

Le premier mouvement de Joseph fut d'aller consulter David, mais il réprima ce désir et se rendit à la bibliothèque où il passa une heure au fond d'une des alvéoles, la tête dans les poings et le regard collé à la page d'un livre dont il eût été incapable de dire le titre. « Simon est mort, » se répétait-il comme pour se forcer à croire à cette phrase. Il avait beau faire, cependant, il n'arrivait pas à s'émouvoir. Volontiers il se fût attendri, mais ses yeux restaient secs et, la première surprise passée, son cœur s'était remis à battre comme à l'ordinaire. Il fit un effort pour se figurer Simon étendu dans son cercueil et n'y réussit pas. On eût dit que la nouvelle de cette mort tournait autour de lui, cherchant en vain une ouverture par où pénétrer jusqu'à son cerveau. La religion même ne lui fournissait aucun secours, car, selon lui, prier pour Simon était désormais inutile : Simon était jugé.

Il se leva, rendit le livre à la bibliothécaire et sortit. Des gouttes de pluie le frappèrent au visage et il sentit la bonne odeur qui montait de la terre humide, une odeur légère, un peu grisante, qu'il respira non sans plaisir, les narines ouvertes, puis relevant le col de son veston, il descendit les marches de la bibliothèque et s'engagea dans l'allée qui menait à la grande avenue. Au-dessus de lui, le vent passait en rafales à travers les arbres, dispersant les feuilles dans l'air noir avec un grand cri sourd qui s'arrêtait brusquement pour reprendre aussitôt. La fraîcheur de la nuit parut délicieuse à Joseph et il en éprouva un tel bien-être que, malgré lui, il se prit à en sourire comme d'un bonheur secret ; sa poitrine se gonfla ;

(1) Voir *La Table Ronde*, nos 27 et 28.

sans en avoir conscience, il marchait de plus en plus vite, les mains au fond des poches, et l'envie de courir le saisit tout d'un coup, mais il la domina, par habitude de se vaincre ; cependant, il ne maîtrisa pas au fond de son cœur et comme dans tout son être une extraordinaire joie de vivre qu'il ne parvint pas à s'expliquer.

De retour dans sa chambre, il ôta son veston qu'il jeta sur une chaise et déplaça quelques volumes sur sa table comme s'il allait travailler ; il ouvrit en effet sa grammaire grecque : son regard glissa le long d'une page de déclinaisons et il fronça le sourcil en posant le livre. Un profond silence régnait dans la maison. Dehors, le vent s'apaisait et la pluie faisait dans les arbres un long bruit doux et monotone qui ressemblait à un chuchotement. S'approchant de la fenêtre, Joseph regarda le trottoir de brique rose qui brillait comme de l'émail au pied d'un réverbère, et tout autour de cette tache lumineuse, il y avait la nuit pleine de ce grand murmure des gouttes d'eau sur les feuilles. Alors, une fois de plus, l'incompréhensible bonheur s'empara de lui : il lui sembla qu'une force inconnue circulait dans tout son corps, et par un geste subit, il porta les doigts à son épaule, puis à son bras, tâtant sa chair et surpris lui-même de ce qu'il faisait, mais presque aussitôt il en ressentit une sorte de gêne et laissa tomber le long de sa cuisse une main inerte.

« Simon est mort, » pensa-t-il rêveusement, « Simon n'entend pas la pluie. » Pendant deux ou trois secondes, il revit le petit homme avec son album à dessin et cette expression à la fois inquiète et implorante au fond de ses prunelles de chien battu. « Dis-moi ce que tu penses de mes croquis... » Ses façons timides, ce quelque chose de blessé dans le regard... On ne pouvait pas lui dire non et il en abusait aussitôt, il s'insinuait. Il y avait eu cette ridicule histoire de fleur de magnolia et cette indigne crise de larmes...

Brusquement, la main de Joseph s'étendit comme pour écarter le souvenir de ces choses. Penser aux morts ne servait à rien. Il alla s'asseoir sur son lit et consulta sa montre. Onze heures allaient sonner, mais à cause de la pluie on n'entendrait pas ; elle tombait plus dru depuis un moment et l'oreille distinguait le son grave et plein de l'eau qui ruisselait au cœur des arbres et le tambourinement précis des gouttes sur le toit de la véranda. Parfois, cela ressemblait à un chant, mais il fallait écouter avec attention pour percevoir au milieu de tout ce vacarme la voix pure et lointaine qui s'élevait dans la nuit et semblait venir d'un autre monde, et l'on ne savait si ce qu'elle voulait dire était triste ou joyeux.

Au bout d'un moment, Joseph se leva et éteignit la lumière.

Sans doute ses voisins se trouvaient-ils encore en ville, car pas un bruit n'arrivait de toute la maison et il éprouva une satisfaction profonde à l'idée qu'il était seul. Dans la pénombre il s'étira et la fatigue le fit bâiller, puis il ôta sa chemise et débouclant sa ceinture, fit glisser son pantalon sur ses longues jambes. Depuis son enfance, il se déshabillait dans le noir et il évitait toujours de jeter les yeux sur son corps, mais cette nuit il ne put se garder de voir la blancheur de ses membres. Même sans lumière, il reconnaissait la forme de ses bras, de ses genoux. Autrefois, son père lui disait que le corps menait en enfer et l'âme au ciel. C'était vrai : le corps était l'ennemi du chrétien.

Il passa sa chemise de nuit et s'agenouilla pour dire ses prières, mais il les récitait hâtivement et avec la secrète envie d'en finir. Au milieu de l'oraison dominicale, la pensée singulière lui était venue de changer son lit de place, et il eut beau faire, elle le domina au point qu'il ne savait plus bien ce qu'il disait. Alors, par acquit de conscience, il recommença, mais s'embrouilla de nouveau, et un instant plus tard il était debout, tirant le lit vers le centre de la pièce jusqu'à ce qu'il l'eût placé de biais, à égale distance de la cheminée et de la porte. Ses mains tremblaient un peu sur la barre de cuivre et il arracha la couverture avec une violence qui le surprit lui-même, mais depuis le matin, il n'agissait plus comme à l'ordinaire. Ayant fait le tour du lit, il passa doucement le bout des doigts sur l'oreiller et sur le drap par un geste à la fois timide et caressant. Tout à coup, il se jeta sur cette couche étroite dont les ressorts grincèrent sous le poids de son corps et s'étendit de tout son long.

VII

Vers une heure du matin, il fut tiré de son sommeil par la voix de Mac Allister qui regagnait sa chambre en discutant avec un de ses voisins. Tous deux avaient bu et Joseph comprit qu'ils parlaient d'une femme, aussi, par une précaution habituelle, se mit-il les mains à plat sur les oreilles et il demeura quelques secondes dans cette attitude, quand soudain ses jambes se détendirent et d'un bond il se leva :

— Tu es pire que ces hommes ! s'écria-t-il.

Debout et les deux poings contre sa poitrine, il répéta cette phrase d'une voix enrouée par l'émotion, haletant comme s'il avait couru. Enfin, par une résolution subite, il ôta sa chemise

de nuit et se rhabilla en toute hâte, sans même prendre le temps de nouer sa cravate ; et les pieds nus dans ses souliers, il quitta sa chambre, puis gagna la rue.

La pluie avait cessé. Marchant d'abord à grandes enjambées, il se mit bientôt à courir et ne s'arrêta que lorsqu'il eut atteint la maison où logeait David. Son premier mouvement fut de sonner à la porte d'entrée, mais il se ravisa en voyant que pas une lumière ne brillait aux fenêtres. Il poussa la grille du jardin, traversa la pelouse, puis contourna la vieille maison.

Là où il était maintenant, les arbres jetaient une ombre si noire qu'il fut obligé de palper les lattes de bois pour se guider jusqu'à la fenêtre de David. Elle était ouverte, comme il s'y attendait, mais le fin treillis de métal empêchait qu'on n'entrât dans la chambre et résista aux efforts de Joseph qui tenta de le soulever. A mi-voix, le jeune homme appela David et n'obtenant pas de réponse, frappa du plat de la main contre le treillis, puis appela plus fort.

Le silence qui suivit lui parut si profond qu'il n'osa pas le troubler, et il demeura immobile et indécis pendant plusieurs minutes. La nuit était pleine de l'odeur un peu âcre qui montait des feuilles mortes et l'on n'entendait que le murmure d'une brise intermittente qui passait dans le faîte des arbres. Enfin, il s'enhardit de nouveau et appela.

— C'est toi? fit la voix de David.

— Approche, dit alors Joseph.

Dans l'obscurité, il vit la tache blanche que faisait le visage de David derrière le treillis.

— Écoute, chuchota-t-il. J'ai réfléchi. Si la chambre est encore libre, je la prends.

— Tu fais bien, répondit David de ce ton grave qui portait légèrement sur les nerfs de Joseph. Dès demain matin, je préviendrai Mrs. Ferguson.

— Cela ne t'étonne pas que je vienne te parler à cette heure? demanda Joseph qui ne put maîtriser une certaine impatience.

La réponse ne vint pas tout de suite ; enfin ces mots prononcés tout bas traversèrent le treillis :

— Je pose le moins de questions possible.

« Autrement dit, je suis parfait, » pensa Joseph.

Il s'écarta de la fenêtre comme s'il voulait partir, puis tout à coup se rapprocha.

— J'ai encore quelque chose à te dire, fit-il avec effort.

David libéra un crochet, puis souleva le treillis.

— Entre, dit-il. Je vais allumer.

— Non, fit Joseph, n'allume pas.

Se juchant jusqu'au rebord de la fenêtre, il sauta à l'intérieur de la pièce.

— Assieds-toi, fit David en lui prenant la main pour le guider vers un siège.

Mais Joseph se dégagea.

— Non. J'aime mieux rester debout. Écoute-moi.

Il laissa passer un instant, puis murmura :

— Je suis perdu, David.

Ces paroles tombèrent dans un profond silence.

— Tu as entendu ce que je viens de dire? demanda Joseph.

— Oui, fit la voix calme de David dans l'obscurité. Je suppose que tu parles du salut de ton âme.

— Naturellement.

— Alors il n'y a que Dieu qui sache si tu es perdu.

— Je sais ce que je dis. Je suis perdu. Cette nuit, tout à l'heure, j'en ai eu la certitude. Tu ne te doutes pas de tout ce qu'il y a en moi de mauvais, d'impur. Je ne le savais pas moi-même. Il y a quinze jours, je ne le savais pas. Cela m'est venu tout d'un coup. Ç'a été comme une révélation, et j'ai eu peur. Oui, je me croyais juste et droit devant Dieu, comme... comme toi, mais ce n'est pas vrai. Si tu pouvais connaître les pensées qui me traversent l'esprit quelquefois, tu ne me parlerais plus. Je t'ai menti...

— Tais-toi, fit David. Depuis une minute, tu parles comme un fou.

— Laisse-moi finir. Si j'étais sauvé, je vivrais autrement, alors que mes actes me prouvent que je suis perdu. Cette nuit, j'ai agi comme un réprouvé.

— Je ne veux pas savoir ce que tu as fait, interrompit David.

— Tu m'entendras malgré tout. Je m'étais juré de ne pas coucher dans mon lit à cause d'une certaine pensée qui m'était venue en le regardant. C'était sur le plancher que je voulais dormir. Vois-tu, j'avais le pressentiment de ce qui se passerait. J'ai cédé. J'ai...

Une gifle vint lui fermer la bouche. Il recula, stupéfait.

— David! s'écria-t-il.

— Il fallait que je te fasse taire, fit David.

Au même instant, il alluma la lampe qui se trouvait sur la table. Tous deux fermèrent les yeux, éblouis, puis les rouvrirent. Vêtu d'un pyjama blanc à rayures bleues, David faisait songer à un enfant plutôt qu'à un homme, et ce fut avec un geste d'enfant qu'il écarta de son front de longues mèches brunes.

— Frappe-moi si tu veux, dit-il.

Joseph secoua la tête.

— As-tu encore envie de me parler? reprit David avec douceur.

Une fois de plus, Joseph fit signe que non. Ce qu'il pouvait dire dans l'obscurité, il ne pouvait le dire dans cette dure et curieuse lumière qui lui fouillait le visage, et sa joue brûlait encore du soufflet qu'il avait reçu. Il se sentit devenir rouge de honte. Frapper David n'était pas possible. David, c'était David.

Sans ajouter un mot, il enfonça les mains dans ses poches et quitta la pièce.

VIII

Moins de vingt-quatre heures plus tard, il rangeait ses vêtements et ses livres dans sa nouvelle chambre sous l'œil approbateur de David. Une fois encore, Joseph avait fini par se rendre aux raisons de celui qu'il appelait intérieurement le pasteur et son amour-propre en souffrait, mais il essayait de n'en rien laisser voir. Et puis, il avait agi librement. Il était venu trouver David au milieu de la nuit pour lui dire qu'il prenait la chambre, mais c'était malgré tout le pasteur qui gagnait : cela finissait toujours ainsi.

— Veux-tu que je t'aide? demanda tout à coup David.

— Non, j'ai fini.

Il posa une chemise au fond d'un tiroir avec un peu plus de soin qu'il n'en aurait mis seul et murmura :

— Je te remercie malgré tout.

David se frotta les mains et sourit de toutes ses dents.

— Regarde, fit-il d'un ton jovial, le soleil te souhaite la bienvenue.

En effet, un rayon jaune, traversant le feuillage d'un magnolia qui obscurcissait un peu la fenêtre faisait une tache grande comme la main sur le tapis aux laines fanées. Joseph lança un regard vers l'endroit que lui montrait David, puis releva la tête et promena autour de lui ses grands yeux noirs. Spacieuse et basse, la pièce était meublée à l'ancienne mode et gardait cet air de pruderie aimable qu'on voit encore aux vieilles demeures de la région. Un grand lit recouvert d'une étoffe bigarrée dressait vers le plafond quatre colonnes de bois noir dont l'utilité n'était pas apparente, car elles ne supportaient rien. Près de la fenêtre, une simple chaise à bascule au dossier incurvé semblait une personne attentive à ce qui se passait dans la rue, au delà du jardin ; on voyait

dans un coin une table de chêne poussée contre la paroi et surmontée d'une gravure qui représentait une grande bataille de la guerre de Sécession, avec des nuages de fumée blanche au ras des collines et des officiers barbus au premier plan.

Quand il fut seul, Joseph tendit l'oreille un moment, puis un sourire éclaira son visage : pas un bruit ne venait troubler le silence de cette pièce ; on se serait cru au fond de la campagne, malgré la petite rue qu'on apercevait entre les arbres, et comme pour parfaire cette illusion, il flottait entre ces murs une très légère odeur de bois et de fruits. Ici, à coup sûr, il serait bien pour travailler et se recueillir, et s'il le devait un peu à David, il le devait surtout à celui qui veillait sur lui d'une façon toute particulière et le retirait de la compagnie des pécheurs. Depuis quelques minutes, en effet, il avait le pressentiment que Dieu allait lui rendre son amitié, que la réconciliation était proche, et dans un élan de reconnaissance, il promit de passer la nuit entière debout, assis ou étendu sur le plancher, en expiation de sa faute charnelle. A présent, son séjour chez Mrs. Dare lui apparaissait dans un éclairage de cauchemar : les conversations obscènes des étudiants, et comme un aboutissement inévitable, cette chute qui lui fermait le ciel. Quant à la trouble et confuse histoire de Simon, il ne voulait pas y songer, mais tout cela était fini : il avait pris congé de Mrs. Dare et maintenant commençait une vie nouvelle dont cette chambre était comme une image, comme un signe.

— Un signe... murmura-t-il.

Pour un peu, il eût chanté, il eût couru chez David afin de le serrer dans ses bras, de lui pardonner cette gifle de la veille comme il se sentait pardonné lui-même. Il était sûr maintenant que Dieu l'aimait de nouveau.

Vers six heures et demie, David vint frapper à sa porte et le conduisit à la salle à manger où les attendait Mrs. Ferguson. Courte et maigre, elle se tenait très droite comme pour ajouter à sa petite taille, et son corps fragile disparaissait dans une robe de coton bleu marine aux plis fort amples. Des cheveux restés noirs au delà de la soixantaine encadraient le haut d'un visage dont la peau trop blanche avait des reflets de cire et s'appliquait si étroitement à l'ossature que l'idée d'une tête de mort se présentait aussitôt à l'esprit, image d'autant plus précise que le nez était court et fin et que les pommettes projetaient sur les joues deux petites ombres qui les trouaient ; mais au fond des orbites creuses brillaient des yeux d'un éclat à la fois vif et doux, parlant et souriant dans cette face qu'on eût dite frappée d'une immobilité absolue.

Elle tendit à Joseph une main dont l'extrême légèreté le surprit, et d'une voix un peu plus basse qu'on eût attendu de la part d'une femme, mais ferme et nette, elle prononça quelques mots que, dans son trouble, il ne comprit pas. Cependant il s'inclina et prit la place qu'elle lui indiquait d'un geste, puis elle récita une courte prière et ils s'assirent.

La salle était petite, carrée, et la table si longue que pour la contourner aux deux bouts, on frôlait tant soit peu les murs. Une glace ovale surmontée d'un aigle de cuivre se penchait au-dessus d'une cheminée peinte en noir et l'on remarquait, entre les deux fenêtres sans rideaux, le portrait d'un homme qui croisait les bras sur la poitrine dans une attitude de défi, laissant voir de grandes manchettes empesées, d'une blancheur de neige ; rose et d'un modelé classique, son visage eût été agréable sans le regard des yeux bleus qui foudroyaient les dîneurs, et si maladroite que fût cette peinture, elle était pourtant si consciencieuse et si vraie que le redoutable personnage semblait vivre et respirer dans son cadre, tout prêt à agiter ses manchettes et à prononcer quelque parole consternante.

Comme chez Mrs. Dare, il y avait sur la table deux flambeaux d'argent, mais ici, les cuillers, bien que de forme plus simple, étaient d'argent et non d'étain. Joseph nota ces détails dont il ne conclut rien, sinon que, chez Mrs. Ferguson, l'austérité s'alliait à une certaine aisance très légèrement ostentatoire. Il n'osait ouvrir la bouche que pour manger et, du reste, étant bien résolu à régler sa conduite sur celle de David qui gardait le silence. Entre ces deux garçons dans tout l'éclat de leur jeunesse, Mrs. Ferguson semblait une figure allégorique tant sa face exsangue et ses épaules étroites contrastaient avec les joues vermeilles de David et la carrure de Joseph, mais aucune de ces personnes ne se doutait de l'effet qu'elles eussent produit à elles trois sur un observateur. Toutefois, la servante qui répondit après le potage au coup de sonnette de Mrs. Ferguson tourna immédiatement les yeux vers le nouveau venu et parut incapable de les en détacher. C'était une jeune négresse dont le visage luisant avait des tons d'acajou, et ses prunelles agrandies par l'étonnement glissaient de droite à gauche à mesure qu'elle se déplaçait autour de la table. D'un ton rapide, Mrs. Ferguson lui ordonna de poser son plat et de quitter la pièce, puis elle engagea une conversation prudente avec ses pensionnaires.

Joseph répondit de bonne grâce aux questions qui lui étaient posées ; il se sentait heureux d'être là, dans cette demeure tranquille et bienveillante où il semblait qu'un air

de dignité indéfinissable fût répandu sur tout, et il n'y avait pas jusqu'au moulin à poivre vers lequel le jeune homme allongea un doigt qui ne prît à ses yeux naïfs un aspect rare et précieux. Il ne fit aucune difficulté pour informer la maîtresse de maison qu'il venait d'une fort petite ville et que son père avait exercé jadis le métier de cultivateur, ce qui provoqua chez David une gêne dont Joseph ne s'aperçut pas tout d'abord.

— Tu veux dire que ton père était le propriétaire d'une ferme, fit David.

Le sang monta au front de Joseph qui baissa les yeux, et tout à coup il eut conscience de ses origines plus modestes que celles de ces deux personnes aux manières si réservées. Dans une sorte de brume, il vit le moulin à poivre qui lui parut d'une distinction intimidante et pendant quelques secondes il hésita, puis d'une voix un peu sourde, il prononça ces mots :

— Je veux dire que mon père travaillait aux champs.

Dans un profond silence, il ajouta :

— A présent qu'il est aveugle, il ne travaille plus.

— Aveugle ! répéta Mrs. Ferguson sur un ton de sollicitude bien élevée.

Elle versa de l'eau dans son verre, attendit un instant, puis demanda à Joseph quels cours il suivait et il satisfit également sa curiosité sur ce point.

— Ce sont presque les mêmes cours que ceux de David, fit-elle avec un sourire approbateur.

Le dîner s'acheva assez vite. Au moment où ils se levaient de table, Mrs. Ferguson demanda à Joseph s'il fumait.

— J'ai tellement peur du feu, expliqua-t-elle.

Le jeune homme l'assura qu'il n'avait jamais fumé de sa vie et elle parut soulagée d'un grand poids. Son regard un peu caressant se posa sur le visage de Joseph. Elle murmura :

— David m'a beaucoup parlé de vous. Je sais que vous n'êtes pas comme les autres garçons d'ici. Vous ne buvez pas...

Il secoua la tête. Mrs. Ferguson sourit encore une fois et se retira.

Resté seul avec Joseph, David fit un geste de la main pour désigner le portrait entre les deux fenêtres.

— C'est le mari de Mrs. Ferguson, dit-il à mi-voix. Il a fait des fouilles en Mésopotamie en 1890 et je crois qu'il est l'auteur d'un livre sur la Genèse, mais il était médecin de son état, et très pieux.

— Pourquoi a-t-il l'air si mécontent? demanda Joseph.

— Tu trouves qu'il a l'air mécontent? Il a une belle expres-

sion, sérieuse sans doute. La chambre que tu occupes était la sienne. Il y est mort un peu avant la guerre. Depuis, Mrs. Ferguson tient à avoir un ou deux étudiants chez elle. Ce n'est pas qu'elle ait besoin d'argent : elle est d'une très bonne famille et assez riche, mais elle craint d'être seule, tu comprends.

— Je comprends.

Pendant un instant, ils considérèrent le portrait sans échanger un mot, puis David s'éclaircit la voix.

— Tu sais, dit-il, je te dois des excuses pour hier soir. Je t'ai frappé bien malgré moi, je voulais t'empêcher de me faire une confidence que tu regretterais ensuite et dont tu me tiendrais rigueur peut-être.

Joseph demeura immobile, le regard attaché au visage du Dr Ferguson.

— Comprends-tu? fit David.

— Non.

— Eh bien ! il y a des choses qu'il vaut mieux garder pour soi, expliqua David de sa voix la plus patiente. Tu dois en parler à Dieu seul et lui en demander pardon, si tu te sens coupable. Que personne ne se tienne entre le Seigneur et toi.

— Oui.

Cette parole fut suivie d'un silence.

— M'as-tu pardonné? chuchota enfin David.

Les yeux brillants, Joseph se retourna vers lui.

— Il y a longtemps ! s'écria-t-il.

Des paroles d'affection lui vinrent aux lèvres qu'il réprima. Tous deux se turent, un peu gênés.

— Je ne savais pas que ton père était aveugle, reprit David. Peut-être cela t'ennuie-t-il de m'en parler.

— Non. Je n'ai pas songé à te le dire, parce que...

— Je ne veux pas être indiscret.

— Tu n'es pas du tout indiscret. Nous nous connaissons assez pour que je t'en parle. Mon père est très... irascible, maintenant encore. Quand il était jeune, il se mettait dans des colères effrayantes. Il ne savait plus du tout ce qu'il faisait alors. Un jour, il s'est pris de querelle avec un voisin, à propos... à propos de ma mère. Mon père s'est jeté sur lui et il l'aurait tué, mais l'autre était beaucoup plus fort. Il a porté à mon père des coups violents dans les yeux, avec ses poings, dans les deux yeux...

Le sang lui monta tout à coup au visage et il cessa de parler.

— Ce souvenir est pénible, murmura David. Je regrette de t'avoir interrogé.

— Mais non, dit Joseph. Au contraire, cela me soulage de te confier mes secrets. J'aime mieux que tu saches.

David sourit et ils se mirent à parler d'autre chose. Comme ils quittaient la salle à manger et qu'ils allaient se souhaiter bonne nuit, David parut se souvenir d'une excellente nouvelle qu'il avait failli oublier d'annoncer à Joseph :

— A propos, fit-il, j'ai appris tout à l'heure que la *cafeteria* s'ouvrait dans huit jours.

IX

Joseph gagna aussitôt sa chambre où il étudia jusqu'à onze heures. A ce moment, il fit ses prières et se déshabilla, comme toujours, dans l'obscurité, puis ôtant de son lit une couverture, il s'en enveloppa et s'étendit sur le plancher avec une bizarre satisfaction, car à le voir se retourner et s'étirer sur les lattes de bois, on eût dit qu'il se roulait sur un matelas de plume, mais au bout d'un moment, il se tint tranquille et attendit la plongée subite dans le sommeil. Cependant, de longues minutes passèrent sans qu'il parvînt à s'endormir.

« Mon corps est mal, pensa-t-il, mais mon âme est en paix. » Cette gêne qu'il ressentait dans ses membres, avec quelle joie il l'offrait au Seigneur ! Il s'imagina confessant la foi dans les supplices et en éprouva un grand contentement. Malgré tout, il regretta d'avoir glissé un dictionnaire sous sa tête en guise d'oreiller, le volume trop épais lui coupant la nuque, mais cela aussi était utile à offrir en expiation, et il se demanda ce que David eût pensé de cette souffrance qu'il s'infligeait. David, lui, dormirait cette nuit dans son lit étroit, mais confortable et par là même céderait si peu que ce fût à la sensualité. Cependant David n'avait pas de faute à réparer, David ne péchait jamais. C'était sans doute ce qu'on appelait un juste.

Il se retourna, moulu, sur le côté gauche. La conversation qu'il avait eue à table avec Mrs. Ferguson lui revint à la mémoire. Peut-être n'aurait-il pas dû apprendre à la vieille dame que son père avait jadis travaillé aux champs. Cela n'avait pas eu l'air de plaire à David, mais Joseph ne pouvait se retenir de dire la vérité, même quand elle était un peu gênante. Et puis, David l'avait légèrement agacé en lui parlant de la *cafeteria*, surtout après les confidences qu'il lui avait faites à propos de son père. Il semblait à Joseph que le moment n'était pas bien choisi. Mais il pardonnait à David, il lui pardonnait tout, la gifle et le reste. Il le revit à genoux,

le soir qu'ils avaient prié ensemble, et il ne put se garder d'un sentiment d'admiration, presque d'envie.

Une douleur à l'épaule le contraignit à changer de position. On ne pouvait douter que David fût sauvé. La lettre qui distingue les élus était presque visible sur son front. Pendant un quart d'heure, il rumina ces choses, écoutant les bruits de la vieille demeure, un pas léger au-dessus de sa tête, une porte qu'on fermait avec soin. La chambre de Mrs. Ferguson se trouvait du même côté que celle de David et faisait face au jardin qui s'étendait derrière la maison, alors que sa chambre, à lui, regardait la rue. Tout à coup, le plancher grinça non loin de sa tête comme sous le pied d'un être invisible. Joseph rouvrit les yeux et aperçut dans l'obscurité le rideau de la fenêtre qui remuait doucement sous la poussée de la brise ; bientôt il sentit sur sa joue la fraîcheur de l'air qui parvenait jusqu'à lui et soulevait les cheveux sur son front. Il était mal sur le côté gauche, mais cela le rassurait de voir la fenêtre et ce carré de tulle blanc qui semblait vivre et palpiter.

Un grand désir le prit soudain de se retrouver chez lui, dans la maison de ses parents. Il se rappela une botte de maïs qui pendait au mur, près de son lit, puis la couverture multicolore que sa mère lui avait faite avec de vieux morceaux d'étoffe ; et l'odeur de sa chambre lui revint à la mémoire. Son cœur se serra. Il se promit d'écrire dès demain à sa mère pour lui dire, comme d'habitude, qu'il allait bien et qu'il lisait sa Bible tous les jours. Par le souvenir, sa maison lui parut toute petite, vue comme au bout d'un télescope. Devant, il y avait le pré communal entouré d'une barrière faite de planches dont quelques-unes étaient si vieilles que la pluie y avait creusé des sillons. On voyait du grenier la petite église de bois peinte en gris, avec son clocher rectangulaire, puis un peu plus loin, des bois qui devenaient tout rouges dès les premières nuits froides, et ces bois sentaient si bon qu'on avait envie de s'étendre sur la couche épaisse des feuilles mortes et de rester là jusqu'au soir, à respirer ce parfum âcre et doux qui montait du sol.

A force de réfléchir à tout cela, il finit par en éprouver une tristesse voisine du désespoir, et fermant les yeux il fit un nouvel effort pour dormir, mais une douleur dans l'épaule le tenait éveillé et, pour une raison qu'il ne s'avouait pas, il hésitait à changer de position. Du moins pouvait-il essayer de penser à autre chose. Le visage blafard de Mrs. Ferguson se présenta à son esprit et par une manière de réflexe il se demanda si elle était sauvée. Il n'osa se dire que cela lui était égal. Et d'abord, à quoi reconnaissait-on qu'une âme était

sauvée ou non? Le cas de David était particulier. Pour l'immense majorité des êtres, on ne savait pas. Soudain il revit Mrs. Dare avec sa bouche peinte et sa cigarette, et il ouvrit les yeux tout grands comme s'il avait reçu un coup. Était-elle sauvée, celle-là? La voix dure et plate, mince comme une lame, résonna dans la mémoire de Joseph : « Vous partez, M. Day? Justement, Moïra arrive demain. Elle reprendra sa chambre. » Demain, c'est-à-dire aujourd'hui. Alors qu'il était étendu sur le plancher, Moïra dormait dans son lit, dans le lit où, pendant trois semaines, il avait couché lui-même. Elle retrouvait un creux qui prenait le corps à la hauteur des reins et l'obligeait à se plier un peu, à épouser la forme de cette espèce de dépression. C'était la jeune femme qui avait creusé le matelas à cet endroit, c'était sa chair, le poids de sa chair.

Son cœur se mit à battre avec violence. Tout recommençait. Les images se reformaient d'elles-mêmes dans son cerveau par un mécanisme que rien ne pouvait fausser. Jamais encore il n'avait pensé à une femme, ou si fugitivement que cela ne comptait pas, que cela ne souillait pas, mais cette nuit comme la précédente, quelque chose lui brûlait le sang. « Elle est jolie, Mlle Moïra... » Ces paroles banales de la vieille servante lui revinrent à l'esprit, parées d'une grâce extraordinaire. Malgré lui, il essaya de se représenter Moïra : sa peau surtout devait être belle, tout ambrée, et ses yeux clairs, et sa gorge, ce qu'on pouvait voir de sa gorge, de cette partie du corps que l'on cache...

Brusquement, il rejeta la couverture et se leva. Le plancher gémit sous ses pas et il eut l'impression que toute l'ombre était habitée. Depuis une demi-heure, l'idée qu'il ne se trouvait pas seul entre ces murs le troublait sans qu'il voulût en convenir. Il ne s'agissait pas de revenants — ces histoires ne l'intéressaient guère — mais de bien autre chose qu'il n'aurait su décrire, ni même désigner d'un nom. Cela ressemblait à une présence éparse dans la nuit et elle était autour de lui à la façon de l'air. Il ramassa sa couverture qu'il jeta sur ses épaules et fut s'asseoir près de la fenêtre, sur la chaise à bascule qui s'inclina en arrière sous le poids de son corps. La rue était nettement visible, tout au bout du jardin, entre les arbres qui se détachaient en noir sur le fond un peu plus clair du ciel ; il distinguait même le coin d'une maison peinte en blanc et cela le rassurait un peu. Machinalement il récita : « L'Éternel est mon berger... » mais ces paroles lui semblèrent frappées de mort sur ses lèvres parce qu'il sentait en lui quelque chose qui les contredisait. L'Éternel n'était pas son berger.

Il frissonna. La brise plus fraîche lui coulait sur le visage et la poitrine comme de l'eau et il remonta la couverture jusqu'à ses oreilles. Ses yeux tournés vers le jardin se fermaient à moitié, mais maintenant il luttait pour ne pas dormir. A sa gauche, en effet, il y avait cette grande masse d'ombre qui, d'une manière indéfinissable, le guettait, et il regretta de n'avoir pas eu plus tôt l'idée de se diriger vers la porte et de tourner le commutateur, au lieu d'aller s'asseoir près de la fenêtre, car à présent il ne pouvait plus traverser la chambre. Il avait peur. Lui-même ne s'en aperçut pas tout de suite, mais il jetait de temps à autre un coup d'œil furtif vers le fond de la pièce, et par un mouvement instinctif, il se poussa dans son siège un peu plus vers la droite. Au bout de quelques minutes, il cessa tout à fait de regarder le jardin et tourna son visage du côté de la porte, là où l'ombre était plus épaisse. « J'ai froid, » pensa-t-il, tout tremblant, et il voulut serrer la couverture un peu plus étroitement autour de son corps, mais ses mains crispées sur l'étoffe rugueuse semblaient changées en marbre. En vain il essaya de distinguer les colonnes du lit, le grand rectangle de la cheminée : sa vue se heurtait à une sorte de mur noir ; tout au plus reconnaissait-il un coin du plafond à sa blancheur incertaine et ce fut sur cette tache brumeuse qu'il s'efforça de fixer toute son attention comme sur une île au cœur de l'obscurité maléfique. A présent, l'imagination impure qui le fascinait un moment plus tôt s'évanouissait, laissant la place tout entière à l'effroi, et dans la confusion des idées qui se heurtaient en lui, une pensée plus précise se fit jour, modestement d'abord, comme quelqu'un qui se fraie avec patience un chemin dans la foule, puis victorieuse enfin, triomphante : « Tu t'étais trompé. Dieu ne pardonne pas aussi vite. Car il est écrit qu'aucun impudique n'a d'héritage dans le royaume de Dieu. Tu es perdu. »

Il ne bougea pas. Quelque chose de trop profond était atteint en lui, et par une sorte de prudence il retint son souffle, comme s'il espérait encore cacher sa présence à l'ennemi, mais son corps tout entier était devenu trop lourd pour qu'il lui fût possible de lever un doigt. Au-dessus de ses oreilles et sur sa nuque, la peau se tendit, et dans sa poitrine son cœur battait avec le bruit d'un poing frappant un mur épais. Brusquement il cessa de voir la longue tache blanchâtre du plafond, et comme un homme qui tombe dans le vide, il eut l'impression que tout son sang refluait vers son cou et que ses entrailles se soulevaient.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, il vit la porte dans une lueur grise qui frôlait sournoisement les murs ; les deux panneaux

blancs s'encadraient d'un trait noir qui semblait conduire la vue de bas en haut et de gauche à droite, indéfiniment. Non sans effort, il tourna un peu la tête et aperçut le lit dont les colonnes luisaient, puis la commode aux poignées de cuivre. Quelque chose le saisit à la gorge et il crut qu'il allait pleurer, mais il se contint. Alors une joie désordonnée l'envahit. Sous les arbres, un oiseau jetait quelques notes timides, s'arrêtant comme pris d'inquiétude. Joseph reconnut le chant de la grive et poussa un soupir de bonheur. « J'ai dormi, pensa-t-il. J'ai rêvé. »

X

Quelques minutes avant le petit déjeuner, David vint frapper à sa porte. Une odeur de savon et de pâte dentifrice flottait autour de sa personne, et sous les longs sourcils noirs et luisants, les yeux d'un bleu d'outremer brillaient plus encore que de coutume, comme par un surcroît d'optimisme.

— Comment as-tu dormi? demanda-t-il.

Joseph éprouva une légère satisfaction à lui apprendre qu'il avait passé une nuit médiocre. Après tout, c'était à cause de David qu'il occupait cette chambre.

Le visage du « pasteur » se rembrunit tout à coup.

— Tu ne te plais pas ici?

— Je n'ai pas dit cela.

David promena les yeux autour de lui.

— Cette chambre me paraît bien. Tu as peut-être du mal à t'habituer au lit. La première nuit...

Joseph prit un air à la fois mystérieux et patient et ne répondit rien. David le regarda avec attention.

— Je suis sûr qu'il y a quelque chose qui ne va pas, fit-il.

— Eh bien! s'écria Joseph, si tu veux savoir, il y a en effet quelque chose... C'est idiot. Mon chandail... Je voulais le mettre ce matin parce que j'avais froid. Je l'ai cherché dans la commode. Il n'y est pas.

Et détournant un peu la tête, il ajouta :

— J'ai dû l'oublier chez Mrs. Dare.

— Tu as mal cherché. Ce n'est pas possible.

— Pourquoi n'est-ce pas possible? demanda Joseph avec une irritation subite. On peut très bien oublier un chandail au fond d'un placard. Il est resté là-bas, dans mon ancienne chambre. Cela n'a rien d'extraordinaire!

— En effet. Il n'y a pas là de quoi s'émouvoir non plus. Tu iras le chercher entre l'heure de grec et l'heure d'anglais.

— J'irai quand ça me plaira.

— Naturellement, fit David avec un sourire. En attendant, viens déjeuner.

Dès que l'heure de grec eut pris fin, Joseph courut chez Mrs. Dare et s'arrêta essoufflé devant la maison. Il eut l'impression curieuse de l'avoir quittée depuis des mois et elle lui parut en même temps nouvelle et familière, un peu plus laide qu'il n'avait cru, un peu plus délabrée, et dans son cœur il la détesta.

Comme à l'ordinaire, la porte était entr'ouverte et il la poussa sans sonner. Dans l'antichambre, l'odeur de cuisine et de poussière l'assaillit qu'il connaissait bien, et tant de souvenirs lui revinrent à l'esprit qu'il en éprouva pendant quelques secondes une sorte d'étourdissement. Les élèves étant à leurs cours, il régnait dans la maison un silence à peine troublé par un bruit de vaisselle qui montait de l'office. Rien n'avait changé, et comme il s'engageait dans l'escalier Joseph se fit à lui-même l'effet d'un revenant, mais il eut beau poser les pieds le plus doucement possible, les marches, l'une après l'autre firent entendre un bruit comparable au claquement impérieux d'un fouet. Pris d'inquiétude, il s'arrêta et se demanda s'il n'allait pas se sauver, quand la porte de son ancienne chambre s'ouvrit tout à coup.

— C'est toi, Célina? demanda une voix de femme.

Joseph demeura parfaitement immobile. On ne pouvait pas le voir puisqu'il ne voyait pas encore la porte, et les épaules collées au mur, il attendit.

— Qui est là? reprit la voix.

Au lieu de monter, il redescendit une marche et fut sur le point de dire son nom, mais n'osa pas. Il y eut alors un grand bruit de talons sur le palier, puis la femme se pencha par-dessus la rampe et dit :

— Enfin, qui est là? Voulez-vous répondre?

Il la vit. Elle était vêtue de rouge, d'un rouge à la fois sourd et violent qui le choqua. Petite et mince, elle remuait de chétives épaules en parlant et des bracelets de métal sonnaient à ses mains impatientes. Sa chevelure noire, tirée en arrière et brossée avec soin, luisait comme du jais, lui faisant une sorte de casque et dégageant des oreilles minuscules d'une finesse extraordinaire. A contre-jour, il ne put distinguer les traits de son visage, et d'ailleurs il lui semblait depuis un instant que sa vue se brouillait.

— Qui voulez-vous voir? demanda-t-elle.

— Personne.

Sa voix s'étranglait. Il réussit à dire :

— J'ai oublié quelque chose dans ma chambre.

— Quelle chambre? Vous n'avez pas de chambre ici, que je sache.

— Mon ancienne chambre.

— Montez, fit-elle.

Il obéit. Lorsqu'il fut devant elle, il la regarda, puis malgré lui baissa les yeux. Elle ne ressemblait pas du tout à la femme qu'il avait imaginée et lui parut à la fois plus attirante et moins belle. Son visage aux pommettes hautes, aux joues plates, était d'une blancheur qui tirait sur le mauve et faisait ressortir l'éclat des grands yeux couleur d'eau de mer ; et sur cette peau dont la finesse ne pouvait faire songer qu'à une fleur, la bouche trop rouge se dessinait avec une énergie presque brutale. Il eut l'impression de voir un masque plutôt qu'un visage humain.

— Quelle était votre chambre? demanda-t-elle.

D'un geste, il indiqua la porte.

— Mais c'est ma chambre ! s'écria la jeune femme.

Tout à coup, elle éclata de rire :

— C'est vous, l'étudiant roux !

Il la regarda, interdit, et baissa de nouveau les yeux, profondément troublé cette fois.

— On m'avait bien écrit que ma chambre était occupée par un étudiant roux, fit-elle, mais je ne pensais pourtant pas que vous étiez roux à ce point. Regardez-moi donc en face ! Je vous fais peur?

— Non, dit-il en relevant les paupières.

— Des yeux noirs, fit-elle comme à part soi. Je ne m'étais pas figuré que vous aviez des yeux de cette couleur. D'ordinaire, les roux...

Elle n'acheva pas et rentra dans sa chambre en martelant le plancher de ses talons.

— Allons, entrez, commanda-t-elle. On ne vous mangera pas.

Timidement, il la suivit dans cette pièce où il eut peine à reconnaître les meubles, surchargés qu'ils étaient de robes, de chapeaux et de cartons. Une blouse de soie blanche ouvrait les bras avec une sorte d'impudeur sur le fauteuil à bascule, et au milieu du lit encore défait, des bas couleur chair et une chemise de nuit rose pêche avaient été jetés en tas. Il détourna la vue, horrifié. Son regard hésitant se porta ensuite vers la cheminée où des flacons de parfum et des boîtes de cosmétiques s'alignaient au hasard. Sur sa table de travail, un poudrier d'argent était ouvert, laissant voir une houppe ronde et blanche, pareille à un petit nuage. Il flottait entre ces murs une odeur affreusement douce et grisante qu'il s'efforça de ne pas respirer, une odeur de lilas.

Une fois de plus, elle se mit à rire :

— C'est mon désordre qui vous fait faire cette tête-là? Mais une femme, ça vit dans le désordre, voyons !

Le poing sur la hanche, elle le regarda :

— Vous n'avez donc jamais vu une chambre de femme?

Il allait dire : « La chambre de ma mère, » mais s'arrêta juste à temps. Voyant qu'il ne répondait pas, elle demanda d'une voix qui chantait un peu :

— Qu'est-ce que vous avez oublié chez moi?

— Mon chandail.

Sans mot dire, elle ouvrit la porte du placard et, plongeant le bras dans les profondeurs, elle en sortit un chandail de laine bleue qu'elle jeta sur le plancher.

— Ça? fit-elle en poussant du pied le vêtement dans la direction du jeune homme. J'ai cru que c'était un chiffon pour nettoyer mes souliers.

Il ne bougea pas.

— Eh bien, reprit-elle, qu'attendez-vous? Ramassez-le et allez-vous-en.

Brusquement, il se courba en deux, la rage au cœur devant cette femme, et son poing se crispa dans la laine. Comme il se dirigeait vers la porte, elle l'arrêta :

— Un instant, dit-elle. Regardez-moi, s'il vous plaît, à moins que je ne vous fasse peur.

Malgré lui, il se retourna et fixa sur elle des yeux agrandis par la colère. Une moue dédaigneuse gonfla les lèvres de la jeune femme.

— Vous en avez...

Elle laissa cette phrase en suspens deux ou trois secondes, puis avec un demi-sourire acheva :

— ... une drôle de figure !

Joseph sentit les oreilles et les joues lui brûler et après une courte hésitation il sortit. Dans l'escalier, il entendit la jeune femme dont la voix semblait le suivre de marche en marche :

— Vous ne m'avez pas dit votre nom...

Sans répondre, il continua de descendre. Alors elle avança vers la rampe de l'escalier avec une nonchalance de souveraine.

— Au revoir, bébé ! dit-elle.

Ces mots prononcés d'une voix câline lui parvinrent alors qu'il franchissait le seuil de la maison et il eut envie de faire claquer la porte ; toutefois il parvint à se dominer et la referma, au contraire, le plus doucement qu'il lui fut possible, mais sa grande main blanche serra le bouton de cuivre avec tant de force que, longtemps après, il eut l'impression de le tenir encore dans sa paume.

XI

Une demi-heure plus tard, il entrait dans la grande salle nue où les élèves gagnaient sans empressement leurs places respectives. Ils étaient une soixantaine, marchaient en traînant les pieds et portaient sur le visage cet air de morne indifférence qu'ils opposaient à la physionomie toute luisante d'optimisme de leur professeur. Celui-ci, un petit vieillard sec et droit, vêtu de gris clair avec un soupçon de recherche, se tenait debout sur l'estrade, les mains sur son pupitre, attendant que le silence se fît, et le soleil qui frappait les verres de son lorgnon à monture d'or mettait un regard de feu dans cette figure blanche et tavelée de bistre.

C'était la seconde fois que Joseph pénétrait dans cette salle depuis qu'il avait changé de cours et il ne retrouvait pas sa place. Un peu au hasard, il s'assit à côté d'un étudiant que, dans son trouble, il ne reconnut pas, mais qui se leva aussitôt pour gagner le fond de la classe. Il y eut une minute de brouhaha, puis la place libre à côté de Joseph fut prise par un garçon trapu et rieur qui poussa son voisin du coude.

— Tu as ma place, fit-il. Ça n'a aucune importance, mais, à présent, moi j'ai la place de Praileau.

A ce nom, Joseph tourna la tête et regarda fixement le garçon qui répondit en louchant d'une manière effroyable ; il avait un visage d'une rondeur enfantine, avec un nez camus, semé de taches de rousseur.

— Pourquoi me fais-tu cette grimace? demanda Joseph.

— Je louche de naissance. Nous louchons tous dans la famille. Et puis, nous sommes un peu bossus.

Il remonta une épaule par-dessus son oreille et roula tout à coup des yeux blancs. Joseph détourna la tête. Un coup de coude le fit tressaillir.

— Comment t'appelles-tu? demanda son voisin.

— Joseph Day.

— Ah? Moi, Terence Mac Fadden, comme le bonhomme de la chanson, qui voulait apprendre à danser. Mais je réponds aussi au nom de Terry.

Cette conversation fut interrompue par la voix claire et nasale du professeur qui reprenait son cours sur Chaucer et lisait, en faisant sonner les voyelles, le prologue des *Contes de Canterbury*, mais Joseph avait beau froncer les sourcils, il n'arrivait pas à suivre ce récit naïf et goguenard qui gar-

...a saveur du français, et une fois de plus il se ... d'inquiétude à l'idée qu'il ne comprenait pas, ...me les mots de sa propre langue lui échappaient. ...ut-être aussi était-il encore trop ému pour saisir le fil du vieux poème. Malgré lui, en effet, sa mémoire lui retraçait toutes les circonstances de son entrevue avec Moïra. Cette petite femme orgueilleuse, insolente, c'était donc elle... Il l'avait imaginée tout autre et la vraie Moïra lui avait paru sinon laide, du moins trop singulière, trop étrangère d'aspect pour qu'il pût l'admirer. Étrangère, c'était bien cela. Une femme d'un pays lointain. Vêtue de rouge comme la prostituée de l'Apocalypse, les lèvres peintes. Il se revit, courbant l'échine devant elle pour ramasser son chandail. Avec quelle joie il lui eût frotté la bouche de cette laine rugueuse, avec quelle affreuse joie il l'eût frappée, punie, oui, punie de son arrogance ! Le sang lui en montait à la tête.

Il fit effort pour se calmer, pour écouter ces vers dont le martellement égal évoquait l'allure tranquille d'un cheval de labour, et peu à peu sa colère s'apaisa. Au fond, il éprouvait une sorte de soulagement à l'idée que Moïra n'était pas telle qu'il l'avait vue dans des rêves impurs. Cela valait mieux. Dieu n'avait pas permis... Un lambeau de psaume lui revint à l'esprit : « Dieu, le rocher de mon salut... » et son cœur se gonfla tout à coup, tandis que des phrases de la Bible se mirent à battre des ailes autour de lui, comme de grands oiseaux brassant l'air de leurs pennes géantes. A côté de telles paroles, quel sens pouvaient avoir ces vers futiles? S'il tendait l'oreille, c'était par acquit de conscience et parce qu'il fallait apprendre. Croisant les bras, il écouta.

Comment n'avait-il pas remarqué Praileau dans la salle, le premier jour? La question se posa avec insistance à son esprit. Mais tant d'élèves suivaient ce cours réputé facile qu'on y pouvait fort bien passer inaperçu. Et d'abord, que lui importait que Praileau fût là ou non? Malgré tout, il éprouvait une gêne et furtivement tourna la tête par-dessus l'épaule à plusieurs reprises. La prochaine fois, il irait s'asseoir aussi loin que possible, à l'autre bout de la classe, car il avait l'impression qu'on le regardait, que tout le monde le regardait, à cause de ses cheveux roux. Par un geste de coquetterie profondément inconsciente, il passa la main sur sa tête et croisant de nouveau les bras dans une attitude virile, bomba la poitrine comme un guerrier.

Soudain, des vers d'une simplicité extrême vinrent frapper son oreille. Il s'agissait d'un jeune écuyer qui se rendait à cheval à Canterbury, et le poète, avec des mots qui semblaient empruntés au langage de l'enfance, le faisait voir

dans un vêtement « brodé de tant de fleurs q
un pré », la tête frisée, plein d'élégance et de v
frais, ajoutait le vieil auteur, comme est le mois de m

Courte, sa robe, longues et larges, ses manches.
Il se tenait fièrement en selle et chevauchait avec grâce,
Chantant des chansons qu'il avait composées lui-même;
Bon jouteur, bon danseur, habile à portraire et à écrire,
Et si chaud en amour que la nuit durant
Il ne dormait pas plus que le rossignol.

De surprise, Joseph ouvrit la bouche. Il ne s'attendait pas à ces deux derniers vers qui le firent rougir sans qu'il sût au juste pourquoi. « C'est de la poésie, pensa-t-il vaguement. Dans les poésies, les gens ne ferment jamais l'œil quand ils sont amoureux. » Mais ce mot d'amour le heurtait et plus encore le qualificatif qui le précédait : chaud en amour. On ne devait pas dire de pareilles choses, moins encore les écrire. Allait-il avoir les mêmes difficultés avec Chaucer qu'avec Shakespeare? Il jeta un coup d'œil autour de lui : ses camarades écoutaient avec attention et il remarqua sur le visage de son voisin un sourire qui creusait des fossettes dans ses joues rondes. Comment pouvaient-ils s'intéresser à de telles fadaises? Mais ils n'avaient que l'impureté en tête et dès qu'on leur parlait d'amour, ils devenaient pareils à des animaux? Se doutaient-ils seulement que le feu les attendait comme sa proie?

Dans un élan de charité, il se pencha vers Terence Mac Fadden et lui chuchota au creux de l'oreille :

— N'écoute pas !

— Si, j'écoute, fit sur le même ton Mac Fadden qui n'avait pas compris. Tu vas voir, un peu plus loin il y a la Femme de Bath. C'est tordant. J'ai lu ça hier.

Et le menton dans ses deux poings, il attacha son regard au visage blafard d'où sortaient les paroles capiteuses. Joseph le considéra en silence et son cœur se serra de pitié. Cédant à une impulsion soudaine, il traça ces mots sur un bout de papier qu'il glissa à Mac Fadden : « Es-tu chrétien? »

Tout d'abord, celui à qui s'adressait ce message n'y fit pas attention et il fallut que Joseph lui touchât le coude et montrât du doigt le papier. Terence Mac Fadden fronça le sourcil, puis releva ses yeux clairs qu'il planta dans ceux de Joseph.

— Naturellement ! souffla-t-il.

Et il ajouta :

— Tu n'es pas malade, par hasard?

Avec un haussement d'épaules, il reprit son air appliqué,

mais son profil camus trahissait une certaine mauvaise humeur et l'on eût dit que son nez se retroussait de colère. Joseph réfléchit un instant, puis sur un autre morceau de papier, il écrivit cette question : « Presbytérien, méthodiste ou baptiste? »

Cette fois, il plia le papier en quatre et le posa devant son voisin, exactement entre ses deux coudes. Mac Fadden feignit d'abord de n'avoir rien vu, puis, la curiosité l'emportant, il ouvrit le papier. Deux grosses rides parallèles barrèrent son petit front bas. D'une main qui tremblait d'exaspération il écrivit sur le même papier : « Catholique romain. » Puis il se remit à considérer le professeur avec une attention rageuse.

Joseph recula imperceptiblement. Là d'où il venait, on ne voyait pas de catholiques et jamais il ne pensait à eux, sauf quand il lisait les passages des prophéties où l'église de Rome était clairement désignée sous la figure de la femme vêtue d'écarlate et de la grande prostituée de Babylone, mais aujourd'hui Dieu avait permis, avait voulu qu'il fût assis à côté d'un de ces fils de l'abîme, car aussi sûr que le soleil brillait à travers les hautes fenêtres et jetait de grandes flaques d'or sur le plancher de cette salle, Terence Mac Fadden était perdu, le royaume des cieux demeurant à jamais fermé aux idolâtres.

La pensée qu'il respirait le même air qu'un réprouvé lui vint tout à coup à l'esprit et il en ressentit une sorte d'horreur mêlée à un intérêt passionné. De temps à autre, il jetait un coup d'œil à son voisin, et de le voir si tranquille et si peu soucieux du destin qui pesait sur lui émut Joseph d'une obscure et violente compassion. Cependant, l'idolâtre souriait comme un enfant aux plaisanteries surannées du poète et laissait voir entre des lèvres charnues une rangée de dents irrégulières, plantées comme les dents d'un ogre.

XII

Les quelques semaines qui suivirent ne furent marquées d'aucun incident et Joseph connut une tranquillité intérieure qui lui rappela les temps plus heureux où les tentations charnelles lui étaient encore inconnues. Tout semblait avoir commencé depuis qu'il se trouvait ici et qu'il entendait les garçons parler de leurs histoires de femmes; et puis, il y avait Moïra... Mais maintenant cela allait mieux. D'abord

il se sentait en quelque sorte à l'abri chez Mrs. Ferguson où on le laissait en paix, et il s'habituait à sa chambre ; et puis cela lui plaisait que David fût là, près de lui, parce que David était une personne raisonnable. Et si Joseph pensait quelquefois à Moïra, c'était pour se dire qu'après tout elle ne ressemblait en aucune façon à la femme qu'il s'était figurée. Cela le rassurait. D'une certaine manière, on pouvait même dire que Moïra lui répugnait : il se rappela qu'elle portait une robe si étroitement ajustée que certaines parties de son corps se laissaient voir avec précision, et que la robe fût rouge aggravait cette impudeur.

Quelque chose le retint de parler avec David de son entrevue avec la jeune femme et il se borna à dire qu'il avait retrouvé son chandail. En revanche, et par un besoin qu'il éprouvait sans cesse de se confier à quelqu'un, il le mit un jour au courant des billets échangés avec Terence Mac Fadden en classe d'anglais.

— Je trouve que tu as eu tort, fit David. On ne pose pas à un inconnu une question aussi personnelle.

— Mais peut-être n'aurais-je jamais su autrement qu'il était catholique.

— Et à quoi cela t'avance-t-il de savoir qu'il est catholique? D'abord, avec un nom comme le sien, on ne peut être que catholique, ajouta-t-il avec un sourire.

Des paroles montèrent aux lèvres de Joseph qu'il réprima aussitôt : trop de pensées s'agitaient en lui pour qu'il pût les exprimer d'une manière intelligible.

— Viens avec moi, reprit David. Nous allons faire un tour au jardin. Je crois que nous n'y sommes jamais allés ensemble. Et puis, j'ai quelque chose à te dire.

Ils quittèrent la maison par la porte de derrière et s'engagèrent dans une petite allée bordée de troènes qui se perdait un peu plus loin entre des ormes et des sycomores. Sous leurs pas, l'épaisse couche de feuilles mortes se séparait avec un bruit de cascade, couvrant presque leurs voix, et ils allèrent ainsi jusqu'à une cabane de planches noires, adossée à un petit mur bas dont les briques roses tournaient par endroits au violet.

— C'est ici qu'on range les instruments de jardinage, expliqua David en poussant la porte. Il y a quelques années, on a trouvé un crotale derrière le tuyau d'arrosage, et c'est même pour cela que Mrs. Ferguson a fait construire ce petit mur qu'on franchirait d'une enjambée, mais qui empêche les serpents de pénétrer dans le jardin.

Joseph avança la tête et vit à l'intérieur de la cabane des râteaux et des pelles ainsi que le tuyau dont parlait David.

Par delà le petit mur, un long terrain vague aux broussailles couleur de rouille s'étendait jusqu'au talus du chemin de fer qui barrait d'un trait monotone le ciel bleu pâle, un bleu dur et transparent qui annonçait l'hiver.

— Je vais te faire une confidence, dit tout à coup David avec une sorte d'élan un peu théâtral. Tu es mon ami. Tu dois savoir : je suis fiancé.

Joseph le regarda.

— Fiancé ! répéta-t-il, stupéfait.

— Oui. Avec une jeune fille de chez nous. Voilà six mois que nous nous sommes parlé. Veux-tu que je te fasse voir son portrait?

Et sans attendre la réponse à cette question, il tira de son portefeuille la photographie d'une petite personne au visage plein et gracieux, aux bras potelés, souriant d'un air docile.

— Tu ne la trouves pas jolie? interrogea David.

Il ajouta aussitôt :

— Je dois dire que la photographie ne la flatte pas. Son teint est admirable. C'est un ange, un ange que m'envoie Dieu. Nous nous marierons quand je serai pasteur.

Il eut un grand sourire et dit d'un ton léger, presque badin :

— Je parie que tu es envieux !

A ces mots, Joseph lui saisit les deux bras comme pour l'immobiliser et le regardant en face il lui dit avec lenteur :

— Sois bien persuadé que non, David. Le mariage est une tentation dangereuse.

— Que veux-tu dire?

— Tu sais très bien ce que je veux dire, reprit Joseph, les yeux brillants. La chair, le plaisir de la chair et toutes les impuretés que cela suppose...

— Tais-toi ! s'écria David en se dégageant.

— Quand tu tiendras cette femme contre toi, penseras-tu à Dieu?

David ne répondit pas, mais détournant un visage que l'irritation empourprait, il s'éloigna de quelques pas. Alors Joseph croisa les bras dans une attitude de vainqueur et cita d'une voix claire et tranquille :

— « Aucun impudique n'a d'héritage dans le royaume de Dieu. »

Il y eut un silence. David laissa passer une ou deux minutes, puis revint vers son camarade.

— Joseph, dit-il avec un sourire, nous ne parlerons plus de mes projets d'avenir. Tu m'as offensé, mais je crois que c'était sans le vouloir.

— Je t'ai averti. Dieu a maudit les fornicateurs.

— Mettons que tu m'aies averti: Il ne faut pas que le

soleil se couche sur notre colère. Donne-moi ta main. Je n'ai jamais commis ce péché dont tu parles. Et tu oublies que saint Paul a dit qu'il valait mieux se marier que de brûler. Donne-moi ta main, Joseph.

Après une hésitation, Joseph lui tendit une main défiante. Une fois de plus, David avait le beau rôle ; cela se terminait presque toujours ainsi. Ils se serrèrent donc la main et regagnèrent la maison sans ouvrir la bouche, dans un grand fracas de feuilles mortes. Comme ils montaient les marches du perron, David s'arrêta tout à coup et murmura :

— Ces mots de... fornicateur et de fornication que tu emploies volontiers ont quelque chose de rude et de déplaisant. Je sais bien qu'ils se trouvent dans la Bible. Malgré tout, nous ne devons les employer qu'avec discernement, comprends-tu?

Joseph ne répondit pas.

— Me permets-tu de te dire quelque chose... pour ton bien, oui, pour ton bien? reprit David. J'avoue que j'hésite à le faire, et je ne le ferai pas si tu me le défends.

Il attendit plusieurs secondes, puis serrant le bras de Joseph avec force, il balbutia d'une voix honteuse :

— Pardonne-moi ce que je vais dire, Joseph, mais tu penses trop... à la fornication, à ce que tu appelles la fornication. Tu la fuis, je le sais, mais tu y penses.

— J'y pense comme on pense à quelque chose qu'on déteste, fit Joseph d'une voix rauque.

David leva vers lui des yeux pleins d'inquiétude.

— Joseph, dit-il enfin, il ne faut jamais y songer d'aucune manière.

Cette phrase fut dite sur un ton de gravité si pressante que Joseph sentit sa gorge se serrer.

— Je ne peux pas m'en empêcher, souffla-t-il.

XIII

Il regagna sa chambre où il s'enferma. Son entretien avec David l'avait profondément ému et il dut s'étendre sur son lit pour se remettre, mais le souvenir des dernières paroles sorties de sa propre bouche le troublait beaucoup plus que les admonestations de son camarade. Était-il vrai qu'il ne pouvait se retenir de penser à la fornication? Pourquoi avait-il dit cela? Pendant plusieurs minutes, il agita ces questions dans sa tête, puis se retournant tout à coup sur le ventre,

il cacha son visage dans son avant-bras, et dans le silence de cette pièce qui semblait attentive, s'éleva une voix rendue plus douce par l'angoisse :

— Seigneur Dieu, donne-moi un cœur pur !

Mais qui donc sur terre avait un cœur pur? Est-ce que David lui-même ne songeait pas à l'œuvre de chair? La pensée que l'humanité était perdue presque tout entière l'effleura soudain : dès l'éveil des sens, le démon reprenait ses droits, et seuls les enfants et quelques saints voyaient Dieu en paradis ; tout le reste brûlait sans fin, brûlait à jamais.

Quittant son lit, il se dirigea vers la fenêtre et par un geste inconscient, porta la main à sa poitrine. « Les saints, » pensa-t-il. Il y en avait eu dans la Bible, il y en avait peut-être encore, et certes il avait cru que David en était un, mais ce projet de mariage cadrait mal avec l'idée que Joseph se formait de l'élu, du prédestiné à la gloire. Il se rappela les paroles du Seigneur à l'ange de l'église infidèle : « Tu as abandonné ton premier amour... J'ôterai ta lumière de sa place... » Peut-être la grâce accordée jadis à David serait-elle donnée à un autre. Son cœur battit. Comme tout semblait mystérieux, tout à coup, dans cette chambre... On eût dit que la cloison qui séparait le monde visible de l'invisible devenait plus mince. Rien n'était changé, et pourtant rien n'avait son aspect familier ; la lumière elle-même semblait venir d'ailleurs que du ciel où le crépuscule jetait des couleurs d'incendie.

Pendant un long moment, il demeura immobile, comme s'il eût craint qu'en remuant il ne dérangeât un ordre secret, et il ressentit une joie profonde dont la cause lui échappait. Plusieurs fois, des mots lui revinrent à l'esprit avec une curieuse obstination : « ... étranger sur la terre..., » mais ces paroles résonnaient en lui sans qu'il en éprouvât de tristesse ; bien au contraire, elles l'exaltaient peu à peu, avec une douceur ineffable.

La nuit tomba presque d'un coup et Joseph en tâtonnant chercha la lampe sur sa table. Il avait l'impression de sortir d'un rêve étrange à la faveur duquel il était passé de l'autre côté du monde, de même qu'on passerait derrière un décor, et du temps lui fut nécessaire pour retrouver ses gestes habituels, pour disposer ses livres sur la table et, les ayant ouverts, pour comprendre ce qu'il y voyait. De tout ce vague ravissement, il lui restait, en effet, une griserie légère qui se dissipait assez vite malgré ses efforts pour en retenir quelque chose, car elle était agréable, mais un quart d'heure plus tard, absorbé par un exercice de grammaire grecque, il ne songeait plus qu'à la conjugaison des verbes en μι.

Ce ne fut pas sans ennui qu'il entendit frapper à sa porte et d'abord il fut tenté de ne pas répondre. A contre-cœur, il dit : « Entrez ! »

Killigrew parut alors, vêtu de drap vert, avec des culottes bouffantes qui retombaient sur des bas de grosse laine à côtes. On pensait, en le voyant, à un touriste ou à un joueur de golf, mais son visage était sérieux et sa bouche plus dure encore que de coutume.

— Hello, Jo, fit-il de sa voix à la fois incolore et nasale. J'espère que je ne vous dérange pas. Mrs. Dare m'a donné votre adresse.

Après avoir jeté un coup d'œil autour de lui, il s'assit sur la chaise à bascule.

— Belle chambre, fit-il en se balançant.

Les bras croisés sur la poitrine, Joseph le regarda en silence.

— Est-ce que cela vous ennuie que je fume? demanda Killigrew en tirant de sa poche un long porte-cigarette de jade vert. Et sans attendre la réponse, il expliqua :

— Cela me détend les nerfs. Vous m'excuserez.

La cigarette allumée, il commença :

— Je suis venu vous parler de plusieurs personnes, de vous surtout, de Simon, et de...

— Je ne veux pas que vous me parliez de Simon, fit Joseph d'une voix sourde.

— Vous ne vous êtes jamais posé de questions à son sujet?

— Non. Aucune. Je le connaissais à peine.

Killigrew inclina un peu la tête et considéra Joseph plus attentivement.

— Eh bien ! nous ne parlerons pas de Simon, fit-il avec lenteur. Mais Simon disait vrai : il est des mots qu'on ne prononcera jamais devant vous, parce qu'on ne peut pas. Vous l'intimidiez. Moi, vous ne m'intimidez pas, mais... je comprends qu'il se soit tu.

Un bref silence suivit ces paroles, puis il reprit :

— Vous êtes tellement...

Il hésita, sourit, tira une bouffée de sa cigarette et dit enfin :

— ... virginal !

Joseph devint rouge.

— C'est ridicule, murmura-t-il. Ce que vous dites est ridicule.

Mais Killigrew poursuivit avec la douceur étudiée qu'on a lorsqu'on parle aux malades :

— Le mot n'a rien qui doive vous choquer. Je conçois pourtant qu'il vous trouble un peu, car il touche à un sujet

qui vous inquiète, je dirais mieux, qui vous épouvante.

— Je ne comprends pas, dit Joseph.

— Il y a toute une partie de vous-même qui vous fait horreur.

— Une partie de moi-même... répéta Joseph.

— Votre corps, fit Killigrew d'une voix changée.

De nouveau ils se turent. Le visiteur était devenu tout à coup très pâle et regardait fixement Joseph qui détourna la tête avec une sorte de violence. Au bout d'un moment, Killigrew reprit :

— Vous ne voyez dans votre corps qu'un ennemi. Dans votre esprit, il vous vient du diable. Toute chair est maudite à vos yeux.

Il s'animait en parlant, posa son porte-cigarette sur le rebord de la fenêtre.

— Nous sommes en 1920, Jo. Vos idées sont d'un autre temps. Il faut vous réveiller, sortir de vous-même, écouter ce qui se dit autour de vous...

Joseph le regarda.

— J'ai écouté plus d'une fois, dit-il. Malgré moi, j'ai entendu. Je vous ai entendu parler avec Mac Allister et les autres. C'était horrible.

— Je ne sais ce que vous avez pu entendre. Nous avons sans doute parlé librement, comme les hommes se parlent entre eux. Peut-être était-il question d'amour physique. Les hommes de notre âge ne pensent qu'à cela, Jo. C'est tout naturel.

Un sourire cauteleux se dessina sur son visage ; il ajouta en avançant un peu la tête :

— Vous-même, Jo, y pensez peut-être.

Quittant sa chaise, Joseph joignit les mains derrière son dos et fixa le visiteur d'un regard où brillait la colère.

— Laissez-moi, Killigrew, fit-il.

— Je ne voulais pas vous irriter, répondit Killigrew d'une voix humble. J'étais venu dans une bonne intention. Vous seriez même étonné de savoir à quel point...

Il s'arrêta, et, devant le silence de Joseph, poursuivit :

— Vous pourriez vous faire beaucoup d'amis à l'Université. Je ne veux pas vous assassiner de compliments, mais enfin...

Il se balança légèrement et murmura :

— ...vous avez tout pour plaire.

Pendant les quelques secondes qui suivirent, on n'entendit que le craquement du plancher sous la chaise à bascule, puis la voix de Killigrew s'éleva de nouveau, timide, cette fois :

— Personne ne vous l'a jamais dit?

Joseph ne bougea pas. Les paroles de Moïra lui revinrent tout à coup à l'esprit : « Vous en avez une drôle de figure ! »

— Non, dit-il soudain avec force. Ce que je sais, c'est que j'ai une drôle de figure. Et c'est ça qu'on m'a dit.

— Comment ! s'écria Killigrew. Quel est l'homme assez aveugle ou assez sot...

— Oh, il ne s'agissait pas d'un homme. Et puis, tout cela m'est égal.

— C'est une femme qui vous a dit ça?

— Oui, une femme.

A ces mots, le visage de Killigrew parut se figer comme de la pierre et ses yeux devinrent tout petits.

— Quelle femme? demanda-t-il.

— Cela ne vous regarde pas.

— Vous vous trompez, Jo. C'est même ce qui fait l'objet principal de ma visite. Je viens vous rendre service, vous mettre en garde.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

— Sans me révéler le nom de cette femme, vous pouvez au moins m'apprendre s'il s'agit d'une femme d'ici.

— Eh bien, oui.

Killigrew se renversa sur sa chaise.

— Ne m'en dites pas plus long, fit-il avec un sourire. Je reconnais parfaitement le style de la personne en question.

Les yeux tournés vers la fenêtre, Joseph gardait le silence.

— C'est Moïra, dit Killigrew. Je sais qu'elle vous a vu, parce qu'elle l'a dit à Mac Allister. Et puis, vous ne connaissez pas de femmes ici. Je mets de côté votre logeuse actuelle et Mrs. Dare : ni l'une, ni l'autre ne vous aurait parlé ainsi. Reste Moïra. Ai-je raison?

Joseph se mordit les lèvres.

— C'est naturellement Moïra, reprit Killigrew en se balançant. Mais laissez-moi vous dire que l'opinion de cette... femme n'a pas la moindre valeur. Elle se donnerait à un gorille, si un gorille lui faisait la cour. Or justement, vous ne lui faites pas la cour et c'est ce qui la pique. On ne compterait pas les garçons qui ont obtenu d'elle ce qu'ils désiraient. Renvoyée de son école pour inconduite, elle est revenue ici parce que certains étudiants lui plaisent. Elle devait rester trois jours, paraît-il. Trois jours ! Elle n'a pas la moindre intention de partir. C'est ce que les Latins appelaient *lupa*, une louve, une bête sans cesse affamée...

— Je n'aime pas ce que vous dites, fit Joseph sans bouger.

— Pouvez-vous nier qu'elle s'habille d'une façon provocante, qu'elle se farde comme une de ces femmes qui doivent vous faire horreur? Il flotte autour d'elle le louche parfum

qu'on respire dans certaines maisons. Je ne veux pas faire le moraliste. De ma part, ce serait ridicule. Mais vraiment, elle est plutôt... répugnante. Et qui sait? Dangereuse.

— Dangereuse?

— Mais oui, Jo. Vous êtes d'une innocence extrême. On a dû pourtant vous dire que certaines femmes étaient dangereuses.

— Je sais, fit Joseph tout à coup. On m'a dit.

— Du reste, reprit Killigrew, cet entretien lève mes derniers scrupules. Oui, j'avais promis de ne rien vous en dire, mais il se trame quelque chose contre vous.

— Contre moi?

— Oh, n'exagérons pas : un petit complot, une mauvaise farce d'étudiants. La semaine dernière, ils s'étaient juré de faire perdre son innocence au petit Stuart qui est si timide. Vous avez dû le voir chez Mrs. Dare. Ils l'ont fait boire et l'ont mené en ville, presque de force. Là, il a commis sous leurs yeux un certain acte avec une femme. Comprenez-vous?

— Je comprends.

— Ils veulent vous jouer un tour, à vous aussi. Je ne dis pas le même tour, mais...

— Eh bien? demanda Joseph d'un air subitement très calme.

— Eh bien! il faudra vous méfier. Votre morale un peu fanatique les agace. Ils voudraient bien vous voir dans une situation ridicule, fâcheuse pour votre réputation.

— Dieu les punira, fit doucement Joseph.

— J'ai voulu en tout cas vous prévenir.

Joseph ne répondit pas. Debout, à quelque distance de Killigrew qui l'observait en se balançant, il regardait au loin, par la fenêtre, comme s'il cherchait au fond du ciel la réponse à une question; une tristesse inexprimable se répandit sur ses traits, gagnant une partie du visage après l'autre, les yeux d'abord, puis la bouche, et pendant un instant il eut presque l'air d'un vieillard.

A ce moment, on frappa doucement, et comme tiré d'un rêve, Joseph cria :

— Entrez!

La porte s'ouvrit alors pour livrer passage à une vieille négresse vêtue de noir et la taille ceinte d'un tablier blanc qui lui tombait jusqu'aux pieds. Dans son visage aux tons d'ivoire, les lèvres et les paupières se détachaient en mauve et des rides qu'on eût dites tracées à l'encre ravinaient ses joues et son front; une paire de lunettes à monture d'acier lui prêtait un air à la fois savant et austère et elle portait

à bras tendus une grosse couverture de laine grise soigneusement pliée en quatre.

— Mrs. Ferguson dit que vous aurez besoin d'une couverture supplémentaire, dit-elle en déposant son fardeau sur le lit.

Elle jeta un coup d'œil sur Joseph, puis sur Killigrew qu'elle n'avait pas vu tout d'abord. Joseph demeura immobile et ne proféra pas un son.

— Les nuits se font beaucoup plus froides, en effet, dit Killigrew.

Quittant sa chaise, il se dirigea vers le lit et fit mine de tâter la couverture comme s'il se fût agi de son lit.

— Elle est épaisse, remarqua-t-il avec un sourire approbateur. Elle doit être très chaude.

— En tout cas, elle est assez lourde à porter, fit la servante en sortant de la pièce.

Lorsqu'elle eut refermé la porte, Killigrew fit quelques pas vers Joseph et leva sur lui un regard un peu incertain.

— Vous ne disiez rien, Jo. J'ai parlé à votre place.

Joseph ne répondit pas.

— Pourquoi avez-vous cet air si grave? demanda Killigrew à mi-voix. Vous êtes si farouche...

Et sur un ton qui hésitait entre la complicité et la prière, il ajouta :

— Qui sait? Nous pourrions devenir amis, si vous vouliez...

Sa main s'avança avec précaution et se posa très légèrement sur celle de Joseph qui tressaillit. Les regards des deux hommes se croisèrent.

— Pourquoi me touchez-vous? s'écria Joseph en serrant tout à coup le poing.

Killigrew devint livide et ses yeux vacillèrent derrière ses lunettes ; il ouvrit la bouche pour parler, mais ne dit rien ; sa main retomba.

— Allez-vous-en ! commanda Joseph.

XIV

Quelques jours plus tard, comme Joseph se rendait à un cours avec David, ils passèrent à côté de Moïra, dans la grande avenue. Un manteau bleu marine l'enveloppait presque tout entière, laissant voir des jambes fines mais vigoureuses ; ses talons d'une hauteur exagérée frappaient le trottoir avec un bruit plein d'insolence. Joseph détourna

la tête, mais il saisit du coin de l'œil le regard dédaigneux dont on le couvrit en passant, et le sang lui monta aux joues.

Lorsqu'ils eurent marché quelque temps sous les sycomores dont les branches courbes portaient encore de rares feuilles jaunes, Joseph dit tout à coup :

— C'est la fille adoptive de Mrs. Dare que nous venons de croiser. Elle s'appelle Moïra.

Il se tut un instant, avec le secret espoir que David l'interrogerait ; enfin, il reprit :

— J'ai eu l'occasion de lui parler, un jour.

— Dans ce cas, fit David d'une voix tranquille, il me semble qu'à ta place, je l'aurais saluée.

— C'est exprès que je ne l'ai pas saluée, je n'ai pas voulu.

Cette déclaration tomba dans un profond silence, mais Joseph parut soulagé de ce qu'il venait de dire, et les deux garçons n'échangèrent plus une parole avant qu'ils n'eussent atteint la galerie qui longeait la grande pelouse. A ce moment, Joseph parla de nouveau :

— David, fit-il, je vais essayer de convertir Terence.

— Terence?

— Oui, Terence Mac Fadden, le catholique dont je t'ai parlé, il y a quelques jours. Cette nuit, j'ai eu la certitude que Dieu me demandait de le sauver.

Il s'attendait à un élan, peut-être même à un cri d'enthousiasme, et tourna les yeux vers son camarade, mais le profil sage et régulier de David ne trahissait aucune émotion.

— Si j'ai un conseil à te donner, dit enfin David, c'est d'agir avec prudence. Tu ne connais pas les catholiques. Mieux vaudrait laisser celui-ci tranquille.

— Je ne puis pourtant pas le voir courir à sa perte et ne rien faire.

— Personne au monde ne peut affirmer qu'il court à sa perte. On t'a appris comme à moi que pour être sauvé il suffit d'être baptisé et de croire en Christ. Si Terence Mac Fadden remplit ces deux conditions, il ira au ciel.

— David ! s'écria Joseph en s'arrêtant. Crois-tu vraiment ce que tu dis là?

David s'arrêta aussi et posa sur Joseph le regard de ses yeux calmes.

— Sans l'ombre d'un doute.

Ils reprirent leur chemin. Joseph inclinait la tête sur sa poitrine et réfléchit profondément. Le mal était plus grand qu'il ne le craignait. C'était ce projet de mariage qui aveuglait David. Déjà la corruption était en lui, mais il le sauverait, il les sauverait tous.

Par un soudain élan d'affection, il entoura d'un bras les

épaules de son compagnon, et d'une voix qui montait un peu, il demanda :

— Crois-tu toujours que nous sommes sauvés, David, sauvés tous les deux, et que nous brillerons comme le soleil, ainsi que Christ l'a promis aux justes?

— Oui, fit David, mais tu t'interroges trop.

Ils avaient quitté la longue galerie et se trouvaient dans un grand espace découvert où le son de leurs paroles se perdait dans l'air pur et froid. Un bâtiment néo-classique fermait l'horizon d'un côté, mais vers la droite on apercevait les collines bleues entre les arbres tachetés d'or, et à cette vue, Joseph sentit le cœur lui sauter dans la poitrine.

— Il y a des moments où je voudrais mourir tout de suite pour aller au ciel, fit-il à mi-voix, les yeux au loin.

David se mit à rire.

— Tu es un enfant, Joseph.

A ce moment, une cloche retentit, annonçant la fin d'un cours, et des élèves traversèrent la pelouse, un par un d'abord, puis par dizaines, et bientôt il sembla qu'il en vînt de partout ; on reconnaissait les anciens à leur démarche un peu indolente et les étudiants de première année à leur hâte et au sérieux de leur expression. David et Joseph doublèrent le pas, tout en s'efforçant de marcher à l'écart.

— J'ai quelque chose à te demander, fit Joseph, comme ils approchaient du bâtiment où avait lieu le cours de grec. Cette femme que nous avons croisée tout à l'heure, Moïra Dare...

— Eh bien?

— Elle était loin d'être belle, tu ne trouves pas?

— Je n'en sais rien.

— Tu n'as pas remarqué comme elle était peinte? Sa bouche...

David planta ses yeux dans ceux de Joseph.

— Je ne regarde jamais les femmes dans la rue, dit-il.

Joseph se mordit les lèvres et ne répondit pas.

Ils gravirent en silence les marches qui menaient au péristyle et Joseph allait pousser la porte quand elle s'ouvrit de l'intérieur et il faillit heurter Praileau qui sortait. Dans son visage basane, le sang affluait aux pommettes et l'éclat de ses prunelles noires n'en paraissait que plus vif. Malgré la fraîcheur de l'air, son cou s'échappait d'une chemise dont le col restait ouvert avec une négligence étudiée, et il y avait un soupçon de défi dans la manière dont il effaçait les épaules et rejetait la tête en arrière. Pourtant, il fit mine de reculer lorsqu'il vit Joseph, mais se ressaisit aussitôt et passa devant lui en fixant des yeux l'horloge de la bibliothèque, à l'autre

extrémité de la longue pelouse. Joseph ne put se retenir de tourner la tête sur son passage et de le suivre un instant du regard. « Elle n'aurait pas osé lui parler comme à moi, quand je suis allé chercher mon chandail, pensa-t-il. Et il ne se serait jamais courbé devant elle. » Une bouffée de colère lui fit serrer les mâchoires au souvenir des humiliations qu'il avait subies depuis qu'il était à l'Université, et son front se plissa.

— Qu'est-ce que tu as? s'enquit David. Tu parais soucieux depuis un instant.

Ils passaient devant les statues de plâtre et Joseph, par habitude, baissa les yeux.

— Rien, fit-il d'un ton rauque. Ne t'occupe pas de moi.

XV

Alors qu'il s'habillait, le lendemain matin, une des poches de son veston se prit à la clef d'un meuble et se déchira sur toute sa longueur. Cet accident le consterna ; il fut sur le point d'aller demander conseil à David, mais se ravisa très vite : la seule chose à faire était de mettre son costume neuf. Sans doute David ne serait-il pas de cet avis et aurait une autre solution à proposer, éminemment raisonnable, mais cette fois, Joseph était bien résolu d'en faire à sa tête et il sortit de sa chambre, trois minutes plus tard, habillé comme pour le dimanche.

A sa grande surprise, son compagnon ne parut rien remarquer d'insolite et ils déjeunèrent seuls, comme d'habitude, sous les yeux du défunt mari de Mrs. Ferguson, qui, elle, se levait plus tard. Le soleil faisait briller une grande cafetière d'argent aux formes majestueuses et couvrait les mains de David qui piochait son *grape-fruit* d'une petite cuiller attentive à ne rien laisser perdre.

— Après-demain, si tu es d'accord, fit-il sans lever les yeux, tu iras avec moi à la *cafeteria*.

« Mon costume lui rappelle que je lui dois vingt dollars, pensa Joseph. Il l'a parfaitement bien vu, mais il n'a rien voulu dire. »

Que ne les avait-il, ces vingt dollars, là, sur la table, en pièces d'argent, pour les lui rendre et l'envoyer promener avec sa *cafeteria!* Joignant les mains sous la nappe, il fit craquer ses articulations avec force comme s'il eût voulu passer sur elles son mécontentement.

— As-tu entendu ce que j'ai dit? interrogea David en posant sa cuiller.

— Mais bien sûr.

— Et nous sommes d'accord?

La tête rousse s'inclina, non sans brusquerie. Ils mangèrent en silence quelques bouchées d'un pain chaud qui fumait en se séparant sous leurs doigts, et au bout de quelques minutes, pris d'un désir de braver le jeune « pasteur », Joseph dit d'un trait :

— Tu ne t'es pas aperçu que je portais mon costume neuf.

— Si, fit David en lui versant du café.

— Cela ne t'intéresse pas de savoir pourquoi?

David remplit sa tasse dont il remua le contenu avec sa cuiller.

— Je pose toujours le moins de questions possible, fit-il doucement.

— Oh, dit Joseph avec un sourire, j'oublie toujours que tu es sans défauts.

Cette parole ne fut pas relevée, mais comme ils allaient sortir de la salle à manger, David saisit le bras de Joseph et dit :

— C'était hier mon anniversaire. Mes parents m'ont envoyé un cadeau. Veux-tu me promettre de répondre oui à la question que je vais te poser?

— Non, fit Joseph éberlué. C'est-à-dire que cela dépend.

— Veux-tu en tout cas me promettre de réfléchir et de ne pas dire non tout de suite?

— Entendu.

— Je tiens à annuler la petite dette que tu as contractée envers moi. Me le permets-tu? Non, ne réponds pas aujourd'hui.

Joseph devint rouge.

— De cette manière, reprit David sans lui donner le temps de parler, tout l'argent que tu gagneras à la *cafeteria* sera à toi. Je ne pourrais pas supporter l'idée que tu travailles pour me rembourser. Du reste, je considère que tu as dit oui parce que tu m'offenserais trop en me disant non, et tu dois savoir que dans certains cas il y a autant de générosité à recevoir qu'à donner. Allons-nous-en.

En disant ces mots, il le poussa vers la porte comme une grande personne pousse un enfant.

XVI

Seul dans sa chambre, Joseph prit sa grammaire grecque et la lança de toutes ses forces sur le plancher.

— Je ne veux pas ! s'écria-t-il.

Mais il avait beau ne pas vouloir, il était toujours battu par David. David ne se trompait jamais, il se conduisait comme un élu et par-dessus le marché lisait dans ses pensées à lui, Joseph, avec une facilité évidente. Il y avait des moments où Joseph le détestait, détestait sa voix, ses yeux, ses cheveux, sa façon de manger son *grape-fruit* avec des gestes de vieille fille, enfin tout ce qui faisait que David était David. Ce matin surtout. C'était un comble, ce cadeau enveloppé dans ce petit discours... Mais il n'accepterait pas. Déjà il retournait dans sa tête la phrase qu'il lui dirait ce soir même : « Quand je devrais m'user les doigts jusqu'aux jointures à essuyer les plats... » Pourtant cette phrase rendait un son ridicule et il ne la dirait pas, il savait très bien qu'il ne la dirait pas et que, bien au contraire, il irait demander pardon à David de ce qu'il lui avait dit tout à l'heure et l'autre jour, au jardin. C'était même à cause de cela qu'il avait jeté sa grammaire grecque sur le plancher et qu'il la piétinait à présent, mais au bout d'une minute il la ramassa, honteux, et l'essuya du revers de sa manche, puis il passa la main sur les plats du livre, comme pour le consoler des mauvais traitements qu'il venait de subir.

Dans l'antichambre, il trouva David qui l'attendait pour aller au cours de neuf heures.

XVII

Il faisait toujours bon dans la chambre de David. Dès le seuil, une tiédeur exquise vous enveloppait comme un vêtement impalpable et vous faisait sourire de bien-être. La lampe sur la table répandait sa lumière tranquille, dessinant au plafond un grand disque jaune ; et David au milieu de ses livres avait l'air si sage que rien ne semblait pouvoir troubler : là comme au grand jour, il donnait l'impression singulière de rester à jamais hors d'atteinte. Cela, Joseph le sentait, et tantôt il en éprouvait une irritation violente,

tantôt, bien au contraire, un sentiment de joie intérieure lui venait de ses entretiens avec David.

Depuis un moment, ils se taisaient, émus tous les deux. Enfin David allongea la main par-dessus la table de travail et toucha la main de Joseph.

— Il ne faudra jamais plus me parler ainsi, fit-il en souriant, jamais plus me demander pardon. Cela me fait mourir de honte.

D'une voix plus basse, il ajouta en retirant sa main :

— J'ai trop d'affection pour toi pour que tu puisses vraiment m'offenser, comprends-tu? Ce que tu m'as dit l'autre jour, près de la cabane, à propos du mariage, je l'aurais déjà oublié si tu ne m'en avais pas parlé ce soir.

Joseph le regarda en silence.

— Te rappelles-tu ce passage de Paul que je t'ai cité au sujet du mariage? reprit David.

— « Mieux vaut se marier que de brûler, » murmura Joseph.

David inclina la tête.

— Ce verset s'applique à nous tous, dit-il, et à moi comme aux autres.

— A toi ! s'écria Joseph. Ce n'est pas possible. Tu es tenté aussi, quelquefois?

David haussa légèrement les épaules.

— Crois-tu que nous soyons faits d'argiles différentes? demanda-t-il.

Il y eut un silence, puis Joseph murmura :

— Est-ce pour cela que tu te maries?

— Je me marie parce que je suis... amoureux, fit David un peu gêné.

Joseph rougit fortement et baissa les yeux. Il eût préféré que David ne se fût pas servi de ce mot suspect qui semblait couvrir un péché. Bien sûr, on pouvait invoquer l'amour des saints pour leurs épouses, dans l'Ancien Testament, Jacob pleurant de tendresse à la vue de Rachel... Et dans le Nouveau, Pierre et sa femme. Mais Jean n'était point marié. Mieux valait, cependant, ne pas rouvrir le débat, pas ce soir, en tout cas. Ce soir, il se sentait tout près de David, malgré cette question mystérieuse et un peu pénible. Après avoir réfléchi un moment, il dit d'une voix hésitante :

— J'ai quelque chose à te demander, mais c'est difficile. Il me semble, en effet, qu'on ne doit même pas y songer. Et pourtant, je veux savoir.

— De quoi s'agit-il?

— Christ au désert a été tenté parce qu'il a eu faim. Sa tentation était la faim, la faim du corps...

— Oui, fit David qui pressentit la question.

— Et l'autre faim, David... Est-ce que tu sais s'il l'a connue?

Les yeux de David s'étaient agrandis comme sous l'effet d'une peur subite.

— Je ne sais pas, souffla-t-il. Je n'y ai jamais songé. Il vaut mieux ne pas songer à cela, Joseph. Cela ressemble presque à un blasphème.

— Je ne veux pas blasphémer, dit Joseph tout bas. Mais il me semble que si l'on me disait qu'il a souffert aussi de cette façon, je me sentirais plus fort, je me dirais : « Lui aussi... »

— Je ne sais pas.

Ils se turent. Le sang s'était retiré des joues de David et pour cacher son trouble il baissa les paupières. Pendant une minute entière, il demeura parfaitement immobile, puis il parut se ressaisir et dit tout à coup :

— Je suis quelquefois inquiet à ton sujet. C'est parce que je t'aime beaucoup. Il me semble que ce qu'il y a de bon en toi touche à quelque chose d'excessif...

— Que veux-tu dire?

— Eh bien ! l'autre soir, Killigrew est venu frapper à ma porte. Je ne le connaissais pas. Il m'a parlé de toi.

— Je n'aime pas cet homme, fit Joseph d'un air sombre.

— La vérité m'oblige à dire qu'il ne m'attire guère non plus, et même il vaudrait mieux que tu ne lui parles pas.

— Lui parler ! Mais il me répugne. Quelque chose en lui me répugne. Quand il regarde les gens, on a l'impression qu'il les touche. Je suis sûr qu'il est perdu et qu'il court après les femmes.

— Non, fit David avec gravité, il ne court pas après les femmes. Mais la question n'est pas là. Killigrew m'a mis au courant de la conversation qu'il a eue avec toi, le jour où tu as déchiré ton Shakespeare.

— Eh bien?

— Eh bien ! les préventions que tu as contre ce poète s'expliquent par ta formation religieuse. Cependant, il faut le lire.

— Ah non, par exemple !

— Écoute-moi, reprit David. Ce n'est pas par hasard que nous nous sommes rencontrés. Dieu veut que nous nous venions en aide l'un à l'autre. Si tu veux travailler à étendre son royaume, il faut t'y préparer dès maintenant, étudier...

— Mais j'étudie enfin !

— ... apprendre, apprendre le plus possible afin de savoir parler d'égal à égal avec n'importe qui, avec les incroyants

les plus instruits qu'il s'agira de sauver. Autrement on ne te respectera pas. On ne t'écoutera même pas. Or un homme qui n'a pas lu Shakespeare est un homme inculte.

Joseph baissa le nez.

— Tu n'as pas lu ce que j'ai lu dans *Roméo et Juliette*.

— J'y arrive. Je t'ai parlé, il y a quelque temps, d'une édition expurgée du théâtre de Shakespeare. Car tu n'es pas le seul que des vers comme ceux auxquels tu fais allusion aient heurté. Aussi existe-t-il une édition de Shakespeare d'où sont exclus les passages de ce genre. Un nommé Bowdler s'est chargé de ce soin au siècle dernier et nous a donné un Shakespeare parfaitement inoffensif. Le petit volume que j'ai là contient des résumés et des extraits des tragédies les plus célèbres : *Hamlet, Othello, Antoine et Cléopâtre*. Il est indispensable que tu les connaisses au moins de cette manière-là.

— Tu crois?

— Mais oui. Quand ce ne serait que pour apprendre ce que c'est que le cœur humain.

— Le cœur humain? Tu crois vraiment?

— Bien sûr. Nous avons dix-huit ans, Joseph. Nous ne sommes plus des enfants. Tiens, regarde.

En disant ces mots, il ouvrit le tiroir de sa table et en sortit un petit volume à tranche épaisse qu'il posa devant Joseph.

— Je me le suis procuré l'autre jour pour t'en faire cadeau, dit-il avec un sourire un peu timide. Lis ce que j'ai écrit sur la page de garde.

Joseph obéit. Au-dessous de son nom, David avait écrit le sien avec la date de ce jour : 10 novembre 1920.

Il sourit à son tour et ne sut que dire, trop touché peut-être.

— Je te remercie, fit-il enfin. Je lirai ce livre, puisque tu crois que cela peut m'être utile.

— J'aurais voulu ajouter un verset de l'Écriture, fit David, mais citer l'Écriture sur la page d'un livre profane m'a paru difficile. Et puis, qu'aurais-je mis?

— Quelque chose sur le cœur humain, proposa Joseph. Il me semble que ce serait mieux s'il y avait une phrase de la Bible.

David prit une plume et se mit à réfléchir. Soudain Joseph s'écria :

— « Si votre cœur vous condamne, Dieu est plus grand que votre cœur ! »

Son visage prit une expression enivrée et il répéta le verset biblique d'une voix qui s'étranglait dans sa gorge.

— Oui, fit David. Mais qu'est-ce que tu as?

— Je ne sais pas. Ce verset m'est venu aux lèvres comme

de lui-même. Est-ce que ton cœur ne te condamne jamais, David? Il me semble que le mien me condamne tous les jours depuis que je suis à l'Université, et cette parole me répond.

— Veux-tu que j'écrive cette phrase?

— C'est Dieu même qui parle, fit Joseph sans entendre, c'est comme s'il était entré dans cette pièce avec ces mots à la bouche. Il y a de quoi mourir de peur ou de joie, David. L'Éternel vient à nous et il dit cela pour nous reprendre et nous sauver alors que nous perdions pied et que nous glissions dans le désespoir.

— Dans le désespoir, répéta David, la plume à la main. Qu'est-ce que tu veux dire?

— Tu ne pourras jamais comprendre, reprit Joseph avec chaleur, parce que ton cœur ne te condamne pas. Tu es un juste, David. Moi, non. Tu as beau dire que tu es tenté, je ne te crois pas. J'ai pensé du mal de toi, j'ai imaginé que tu ne voyais dans le mariage que l'assouvissement de la faim sensuelle, parce que je me figurais que tu étais tel que je suis moi-même. Non, laisse-moi parler, cette fois. Je te vois maintenant tel que tu es et tel que je te voyais d'abord. Tu ne peux pas pécher comme moi. La paix t'est donnée pour toujours et il n'y en toi aucun désordre alors que tout en moi est violence. Je ne t'ai jamais vraiment parlé de moi, je ne t'ai jamais vraiment parlé de rien, mais ce soir, il faut que tu m'écoutes.

Il s'interrompit tout à coup et son regard se planta dans les yeux de David; d'une voix qui s'enrouait un peu, il dit ces mots :

— J'aurais voulu être un saint comme les saints des premiers temps. Depuis mon enfance, cette idée m'était familière que je serais l'ami de Dieu. J'aimais Dieu. J'ai aimé Dieu avant de le craindre. Maintenant, tout a changé. Ce qui se passe en moi, je ne pourrais pas te le dire. Je ne sais pas parler comme il faudrait pour cela. Les mots me sont hostiles et me trahissent. Cette espérance que tu as dans le cœur, je l'ai aussi, mais elle voisine avec une crainte affreuse. Toi, tu as trouvé Dieu et il ne te sera jamais ôté, mais moi, je tremble à tout moment de le perdre, parce qu'il me semble que je suis plongé dans le péché jusqu'aux yeux. Je brûle, David. Si je ne tombe pas avec une femme, c'est que Dieu m'en préserve comme il préserva le Philistin Abimélech, mais je désire horriblement ce péché que je ne commets pas. Tu ne sais pas ce que c'est que cette faim du corps. J'ai quelquefois l'impression d'être séparé d'avec ma chair, et c'est comme s'il y avait en moi deux personnes dont l'une souffrirait et l'autre regarderait souffrir.

De nouveau il se tut. David inclina la tête.

— Tu as eu raison de me parler, fit-il d'une voix hésitante. Je crois qu'il faut prier. Je prierai...

— Il y a une femme à qui je pense, dit Joseph d'un trait.

Une fois de plus, l'effroi se glissa dans les yeux de David.

— Tu ne dois pas, souffla-t-il. Je ne veux pas savoir. Cela ne me regarde pas.

— Pourtant, tu sais de qui il s'agit. Je voudrais te dire son nom. Il me semble que cela me délivrerait de te dire son nom.

— Je ne veux pas que tu me le dises.

Joseph le regarda en silence.

— Elle est entre Dieu et moi, fit-il enfin. Je la déteste. Au fond, je la déteste.

— Tu ne dois détester personne.

Ils se turent, détournant la vue l'un de l'autre. Au bout d'un moment, Joseph se leva.

— Je n'aurais sans doute pas dû te dire tout ce que j'ai dit, fit-il d'un ton plus calme, mais c'était plus fort que moi. Pendant des mois, je me tais et il arrive un jour où je n'en peux plus. Je pense que tu as raison quand tu dis qu'on ne doit détester personne. Tu as toujours raison. Moi, j'ai toujours tort d'une façon ou l'autre.

Sans répondre, David reprit sa plume qu'il avait posée et traça quelques mots sur la page de garde du Shakespeare.

— « Si notre cœur nous condamne... » lut Joseph.

Il hocha la tête et glissa le petit volume dans sa poche.

XVIII

Cette nuit encore, il ne put s'endormir. Toute sa conversation avec David lui revenait sans cesse à l'esprit et il la reconstruisait telle qu'il aurait voulu qu'elle fût, car il rougissait de plusieurs phrases qui lui avaient échappé. Une fois de plus, il avait dit ce qu'il ne voulait pas dire. Ces paroles qui sortaient malgré lui de sa bouche le surprenaient toujours parce qu'elles exprimaient clairement des choses qui jusque-là, se cachaient au fond de lui-même. Ainsi, il était vrai que jadis il avait désiré la sainteté, mais ce vœu, il ne le formulait pas, il ne se l'avouait pas ; à peine savait-il que, dans d'obscures régions de son âme, de telles pensées le travaillaient. Et soudain, il disait cela. Ah, que ne pouvait-il rattraper ces paroles comme on déchire un papier sur lequel on a écrit des phrases ridicules !

De même ce qu'il avait dit de Moïra. Mais il fallait essayer de ne pas penser à Moïra. D'un côté puis de l'autre, il se retournait dans son lit, les yeux grands ouverts. La pendule de la salle à manger sonna trois heures d'un timbre affairé et impatient ; puis, très loin au fond de la nuit, l'horloge de l'Université se fit entendre à son tour, paresseuse et comme endormie.

Jamais encore il n'avait entendu sonner trois heures du matin. Sa main chercha la petite lampe à son chevet et pressa le bouton. La chambre apparut alors, mais on eût dit qu'on venait de la tirer du sommeil, car tout prenait un air insolite presque inquiétant. Accoudé sur son bras droit et la mâchoire dans le creux de la main, il promena autour de lui le regard soucieux de ses grands yeux sombres. Les pensées qu'on a dans l'obscurité ne sont pas les mêmes que celles qu'on a dans la lumière. Il savait qu'en éteignant, il redeviendrait la proie de Moïra.

« Elle n'est pourtant pas très belle. » Vingt fois par jour, il se redisait cette phrase, car il sentait que sur ce point il avait raison, mais à quoi cela pouvait-il servir d'avoir raison si elle l'attirait malgré tout? Et elle était affreusement attirante. Au moment même où, le cœur gros d'indignation, il se courbait devant elle pour ramasser son chandail, il ne disposait déjà plus de sa liberté. Mais cela, il ne le comprenait que maintenant : à trois heures et quelques minutes, par ce froid matin de novembre, le soupçon l'effleurait qu'il était perdu, comme les autres.

Son bras s'engourdissait ; cependant il ne bougea pas. Bien que rien n'eût changé autour de lui, il avait l'impression que les choses l'observaient, comme dans les contes fantastiques. Tout à coup, il rejeta sa couverture et se leva. Puisqu'il ne pouvait pas dormir, il lirait.

Sur ses jambes nues, il sentit l'air glacial qui venait du jardin, et tout grelottant il alla abaisser la fenêtre. Par un geste instinctif, il prit sa Bible sur sa table de travail, mais l'y reposa aussitôt. Est-ce que dans les pages de ce livre il ne trouvait pas sa propre condamnation, écrite noir sur blanc, comme si lui seul était visé? Les textes surabondaient.

Il s'aperçut que ses dents claquaient et pendant quelques secondes regarda autour de lui, quand l'idée lui vint de jeter les yeux sur le Shakespeare que David lui avait donné. Traversant la pièce, il plongea la main dans la poche de son veston pour en tirer le petit volume, puis regagna son lit et se glissa avec un frisson sous ses couvertures où son corps retrouva la tiédeur délicieuse qu'il y avait laissée.

Un moment passa sans qu'il pût faire autre chose que de

tenir le livre ouvert à la hauteur de son visage. Recroquevillé sur lui-même et les jambes entrelacées, il tremblait encore, mais peu à peu se réchauffa. Du bout des doigts, il tourna quelques pages et tomba sur le résumé d'*Othello*. Il le lut plusieurs fois, distraitement d'abord, puis s'appliquant à saisir le sens de cette histoire dont la fin, surtout, lui paraissait absurde et répugnante. Comment pouvait-il se faire qu'un homme tuât la femme qu'il aimait? On ne tuait que ses ennemis. Il est vrai que cela se passait dans un livre : c'était une histoire inventée, un mensonge. Et puis, ce nègre étouffant une blanche avec un oreiller... Il ne comprenait pas que David crût nécessaire de lire de telles choses. La science du cœur humain, c'était donc cela? Le style, évidemment, comptait. Tout le monde savait qu'il fallait avoir lu Shakespeare.

Ce qu'il éprouvait, lui, il ne le trouvait pas dans les livres, il ne le reconnaissait pas même dans les vers des poètes. Pourtant, le seul mot d'amour le remuait étrangement. Aimer Dieu, aimer le prochain étaient des expressions qui gardaient pour lui leur brûlante nouveauté, mais l'amour, c'était la tendresse et la joie, ce ne pouvait être la mort, le crime, les gestes terribles. Pourquoi fallait-il que dans l'amour des êtres il y eût le péché?

Tournant les pages en sens inverse, il arriva à la première sur laquelle s'inscrivaient les quelques mots tracés par David et il les regarda jusqu'à ce que sa vue se brouillât ; les lettres vacillaient devant ses yeux : « Si votre cœur vous condamne, Dieu est plus grand que votre cœur. » Doucement, il rapprocha le livre de son visage et colla ses lèvres sur la phrase du disciple aimé. Une soudaine affection le saisit, le souleva. Autant il était inquiet tout à l'heure, autant il se réjouissait en cette minute, et toute la passion dont il était capable, il la mit dans ce baiser. Ce fut comme si son âme et sa chair enfin d'accord se rejoignaient au point précis où posait sa bouche.

Sans même qu'il s'en rendît compte, ses doigts laissèrent glisser le livre, et il s'endormit.

JULIEN GREEN.

(A suivre.)

LA RUBRIQUE DU MOIS

LES ESSAIS

ATTENTE DE DIEU
LA CONNAISSANCE SURNATURELLE :
deux nouveaux ouvrages de SIMONE WEIL.

I. — L'ÊTRE, LE NÉANT ET L'AMOUR.

Même dans la littérature non avilie, la seule qui nous intéresse, de telles révélations sont rares. Avant d'avoir rien lu de *La Pesanteur et la Grâce* (1) le ton de l'introduction de M. Gustave Thibon avait alerté en nous l'essentiel. Mais le texte même qui nous révélait l'existence de Simone Weil nous apprenait sa mort, survenue en Angleterre (1943) qu'elle avait gagnée *via* les États-Unis, après son départ de France (1942). Ainsi donc nous n'avions pas rencontré lorsqu'il en était temps encore une des seules amies que nous eussions souhaité avoir, tout indigne que nous fussions d'elle. L'aurions-nous toutefois reconnue? Agrégée de philosophie, cultivée à faire honte à notre pauvre science, intransigeante, fanatique et sans aucune de ces complaisances qui adoucissent les rapports intellectuels entre les esprits passionnés de Vérité, elle n'était pas d'un abord aisé. M. Gustave Thibon nous dit qu'elle discutait à l'infini, d'une voix inflexible et monotone et que l'on sortait littéralement usé des entretiens que l'on avait avec elle. Mais qui avait appris à connaître Simone Weil découvrait le plus attachant et le plus merveilleux des êtres.

C'est cette intelligence aiguë, et c'est un cœur, et c'est une âme pour lesquels je ne me résous pas à choisir des qualificatifs, tant on a mésusé des plus nobles d'entre eux, que nous découvrirent les pensées choisies par M. Thibon dans les papiers de Simone Weil et qu'il réunit sous ce titre déjà célèbre : *La Pesanteur et la*

(1) Éd. Plon.

Grâce. C'était il y a déjà presque deux ans. Mais toute une vie ne suffirait pas pour épuiser le contenu de ces fulgurantes petites phrases. Rien de plus difficile que ce livre en apparence facile, avec la rassurante mais trompeuse aération des blancs où flottent de courts paragraphes. Car les phrases où a été comprimée avec le minimum de mots le maximum d'expérience y atteignent à une densité dont la littérature non avilie elle-même nous donne peu d'exemples. Telle est aussi *La Connaissance surnaturelle* qui vient de paraître (1), à cela près que nul choix n'a été fait cette fois-ci dans les cahiers de Simone Weil (il s'agit de ses tous derniers écrits) et que c'est au lecteur de faire le tri, la classification et les commentaires qu'on avait naguère accomplis pour lui. Autant *La Pesanteur et la Grâce*, construite par M. Thibon, se présentait comme une œuvre définitive, autant *La Connaissance surnaturelle*, avec ses hâtives notes de lecture, ses citations grecques ou autres, ses allusifs et souvent incompréhensibles raccourcis, ses indéchiffrables signes personnels, a l'apparence du désordre et de l'inachevé.

On découvrira Simone Weil avec les fragments mis en forme de *La Pesanteur et la Grâce*, les matériaux bruts de sa *Connaissance spirituelle* devant être réservés aux seuls initiés, à ceux qui ont appris à l'aimer : ils y feront des fouilles enrichissantes. Entre ces deux extrêmes, il faudra lire *L'Enracinement*, « prélude à une déclaration des devoirs envers l'être humain » paru voici quelques mois déjà (1) et surtout les admirables lettres et les non moins beaux textes de 1942 que vient de réunir le R. P. Perrin O. P. sous le titre *Attente de Dieu* (2). Ce dernier ouvrage est, de même que *L'Enracinement*, beaucoup plus facilement lisible, dans la mesure où Simone Weil s'y explique, va au bout de sa pensée et nous mâche la besogne, alors que *La Pesanteur et la Grâce* comme *La Connaissance spirituelle* n'étaient que les marques, à elle seule destinées, dont elle jalonnait rapidement au passage son itinéraire vers l'Absolu.

Qui est Simone Weil, Juive de naissance, agnostique d'éducation, chrétienne de vocation et mystique de fait? Une possédée. Mais par Dieu en qui elle tend à se noyer et à se perdre le plus totalement possible, sans volonté aucune de vivre et de se survivre ailleurs qu'en lui. Simone Weil pense que la création a été pour Dieu non pas un acte d'expansion, mais un acte de limitation, de retrait, de renoncement. Toute manifestation individuelle et autonome d'existence le prive donc d'un peu de sa divinité. Il faut accepter de n'être rien afin qu'il redevienne tout. Le voici bien, *l'être et le néant*. Mais il ne s'agit plus de protester. C'est Dieu qui est frustré, non pas nous, qui lisons dans *Attente de Dieu :*

Dieu a permis d'exister à des choses autres que lui et valant infiniment moins que lui. Il s'est par l'acte créateur nié lui-même, comme le Christ nous a prescrit de nous nier nous-mêmes. Dieu s'est nié en notre faveur pour nous donner la possibilité de nous nier pour lui.

(1) Éd. Gallimard.
(2) La Colombe. Éd. du Vieux Colombier.

Cette réponse, cet écho, qu'il dépend de nous de refuser, est la seule justification possible à la folie d'amour de l'acte créateur.

L'amour aussi est une passion inutile. Il n'en est que plus grand. De même l'homme. Nous songeons à ce passage de *La Pesanteur et la Grâce :*

Dieu ne peut aimer en nous que ce consentement à nous retirer pour le laisser passer, comme lui-même, créateur, s'est retiré pour nous laisser être. Cette double opération n'a pas d'autre sens que l'amour... (...) *Je dois me retirer pour que Dieu puisse entrer en contact avec les êtres que le hasard met sur ma route et qu'il aime.* (...) *Si seulement je savais disparaître, il y aurait union d'amour parfait entre Dieu et la terre où je marche, la mer que j'entends... Qu'importe ce qu'il y a en moi d'énergie, de dons, etc.? J'en ai toujours assez pour disparaître.* (...) *Quand je suis quelque part, je souille le silence du ciel et de la terre par ma respiration et le battement de mon cœur.*

Voilà ce qu'est Simone Weil. Une passionnée du néant. Mais par amour. Qu'a-t-elle à nous apporter? Le plus complexe et le plus complet des enseignements, mais que l'évidence de la foi rend à ses yeux très simple et l'inachevé de l'expression aux nôtres fragmentaire. Aussi bien renverrais-je à ces textes inépuisables sans chercher à donner autre chose qu'une approximative idée de la doctrine qui s'en dégage. « *Dans* La Pesanteur et la Grâce, *je trouvai peu de choses; c'était ce que promettait un titre vulgaire et qui sans doute n'était pas d'elle* » ne craignit pas d'écrire ici-même Alain qui fut un des maîtres de Simone Weil mais ne reconnaît en elle que ce qu'il lui a donné. C'est-à-dire presque rien.

II. — Une chrétienne qui refuse le baptême.

Simone Weil ne manque point une occasion de réaffirmer que si elle a été *livrée captive au Christ,* elle ne le doit que pour une part aux choses visiblement chrétiennes. Ont eu un rôle peut-être plus grand encore en cette conversion la beauté du monde et ses purs reflets dans les arts, dans les sciences et dans les cœurs humains vides de croyance. La Grèce, l'Égypte, l'Inde et la Chine antiques lui ont autant apporté en ce sens que l'Évangile et c'est un enseignement déjà chrétien qu'elle leur dut. Le christianisme n'a pas commencé avec le Christ et, par exemple, la vertu stoïcienne et la vertu chrétienne sont une seule et même vertu. Bien plus : la vérité chrétienne est implicitement enfermée, sous une forme dégradée, dans les passions les plus basses elles-mêmes. Voilà ses certitudes.

Une telle destinée spirituelle doit vous sembler inintelligible, écrit-elle au R. P. Perrin, qui entreprit, peu ayant qu'elle quittât définitivement la France de la faire baptiser. *Mais pour cette raison même cela est propre à faire un objet de réflexion. Il est bon de réfléchir à ce qui force à sortir de soi-même.* Le R. P. Perrin accepte la leçon. Certes, ce refus délibéré du baptême et sur lequel il n'obtiendra pas que Simone Weil revienne, lui paraît grave. Mais

comment nier la noblesse des raisons qu'elle donne de cette espèce d'inhibition qui la retient hors de l'Église? Écoutez-la :

Il me semble que la volonté de Dieu n'est pas que j'entre dans l'Église présentement. Car, je vous l'ai déjà dit, et c'est encore vrai, l'inhibition qui me retient ne se fait pas moins fortement sentir dans les moments d'attention, d'amour que dans les autres moments. Et cependant j'ai éprouvé une très grande joie à vous entendre dire que mes pensées, telles que je vous les ai exposées, ne sont pas incompatibles avec l'appartenance à l'Eglise, et que par suite je ne lui suis pas étrangère en esprit.

Malgré ses prudentes mises en garde, ses bien compréhensibles précautions de plume, ses réserves quant à l'orthodoxie d'une telle attitude, le R. P. Perrin fait montre dans son *Introduction* à *Attente de Dieu* d'une largeur de vues qui, il faut le dire à l'honneur de l'Église, est de moins en moins rare chez elle. Cet effort de compréhension est ici d'autant plus louable que l'Église, dans la mesure où elle est une institution sociale, est traitée sans ménagements par Simone Weil. Le R. P. Perrin reconnaît donc que son admirable mais rétive catéchumène apporte aux catholiques « un élargissement de leur attention à toutes les valeurs spirituelles de l'humanité, indépendamment des questions de dates, de lieux ou de civilisations ».

Mais pour nous qui nous trouvons à l'autre pôle de la croyance — qui est incroyance — réfléchir et sortir hors de nous-mêmes, ainsi que nous y invite Simone Weil, c'est infléchir notre doute, c'est entrer dans les perspectives du christianisme. Pour le R. P. Perrin, pour M. Gustave Thibon, pour tous les chrétiens militants, Simone Weil, toute baignée de lumière qu'elle leur apparaisse et beaucoup plus avancée que quiconque dans les voies du mysticisme, se trouve aux confins, certes, mais encore à l'extérieur de la Vérité, puisqu'elle demeure délibérément en dehors de l'Église. Mais pour un Albert Camus (directeur de la collection où parurent *L'Enracinement* et *La Connaissance surnaturelle*), mais pour nous, qui n'avons de la foi que la nostalgie continue, les confins que Simone Weil nous paraît toucher sont proches des ultimes limites connues du surnaturel. Quant à elle, elle écrit avec simplicité : « Il ne m'est jamais venu à l'esprit que je pourrais entrer dans le Christianisme. J'avais l'impression d'être née à l'intérieur. » Mais elle se veut à la fois dedans et dehors — et dehors plutôt que dedans s'il est impossible de résoudre la contradiction :

Je ne puis m'empêcher de continuer à me demander si, en ces temps où une si grande partie de l'humanité est submergée de matérialisme, Dieu ne veut pas qu'il y ait des hommes et des femmes qui se soient donnés à lui et au Christ et qui pourtant demeurent hors de l'Église. En tout cas, lorsque je me représente concrètement et comme une chose qui pourrait être prochaine l'acte par lequel j'entrerais dans l'Église, aucune pensée ne me fait plus de peine que celle de me séparer de la masse des incroyants. J'ai le besoin essentiel, et je crois pouvoir dire la vocation de passer parmi les hommes et les différents milieux humains en me confondant avec eux, en prenant la même couleur, dans toute la mesure du moins où la conscience ne

s'y oppose pas, en disparaissant parmi eux, cela afin qu'ils se montrent tels qu'ils sont et sans se déguiser pour moi. C'est que je désire les connaître afin de les aimer tels qu'ils sont.

Cette vocation de l'ensevelissement au plus profond de la masse est, comme nous allons voir, fondamentale chez Simone Weil.

III. — De l'usage surnaturel du malheur.

Simone Weil fit dans sa chair et dans son âme — et plus totalement que Job lui-même dans la mesure où sa volonté y eut plus de part — la double expérience du malheur : celle qui abaisse et celle qui élève — mais qui n'élève qu'après un abaissement préalable, où, sans un héroïque effort de la volonté, l'âme définitivement s'enliserait. Nous savons d'abord que des migraines continues la déchiraient. « Ne pas oublier qu'à certains moments de mes maux de tête, quand la crise montait, j'avais un désir intense de faire souffrir un autre être en le frappant précisément au même endroit du front. » A cet aveu de *La Pesanteur et la Grâce* répond cette autre notation : « Maux de tête. A tel moment : moindre douleur en la projetant dans l'univers, mais univers altéré ; douleur plus vive, une fois ramenée à son lieu, mais quelque chose en moi ne souffre pas et reste en contact avec un univers non altéré. » Mais à la douleur physique s'ajoutait pour Simone Weil une douleur morale à plusieurs plans, née de prédispositions intimes, bientôt projetée elle aussi dans l'univers, comme en témoigne ce passage d'*Attente de Dieu :*

Si j'ai de la tristesse, cela vient d'abord de la tristesse permanente que le sort a imprimée pour toujours dans ma sensibilité, à laquelle les joies les plus grandes, les plus pures peuvent seulement se superposer, et cela au prix d'un effort de l'attention; puis de mes misérables et continuels péchés; puis de tous les malheurs de cette époque et de tous ceux de tous les siècles passés.

Nous savons aussi, bien qu'à ma connaissance elle ne nous en ait pas fait l'aveu direct, que Simone Weil était laide, — et même de façon singulière — ce qui est bien, au départ, même lorsqu'il s'agit d'une telle âme, le plus grand malheur pour une femme. Mais voici le bonheur vrai inscrit dans ce faux malheur : « Une femme qui se regarde dans un miroir et se pare ne sent pas la honte de réduire soi, cet être infini qui regarde toutes choses, à un petit espace. (...) Une très belle femme qui regarde son image au miroir peut très bien croire qu'elle est cela. Une femme laide sait qu'elle n'est pas cela. » Un des secrets de Simone Weil est peut-être là, dans une mutilation non plus du corps mais du cœur et dans les humiliations qu'elle lui dut. Aussi bien, ces expressions ne sont-elles pas de moi. C'est elle qui parle au R. P. Perrin de *son imagination mutilée par une souffrance trop longue et ininterrompue* et qui évoque en ces termes le mal que tant d'êtres lui firent : « Ils ne se conduisaient pas ainsi par méchanceté, mais par l'effet d'un phénomène bien connu qui pousse les poules, quand elles voient une poule blessée parmi elles, à se jeter dessus à coups de bec. » Pour conclure : « Ma situation à votre égard est semblable à celle

d'un mendiant, réduit par le dénuement à avoir toujours faim, qui pendant un an serait allé de temps à autre dans une maison prospère chercher du pain, et qui pour la première fois de sa vie n'y aurait pas subi d'humiliations. »

Quoiqu'il en soit, le désir fondamental chez elle de disparaître, par amour d'autrui et détachement de soi, dans l'anonymat de la masse, la fit descendre beaucoup plus profondément encore dans la connaissance du malheur. Elle nous a fait connaître combien fut atroce son expérience directe de la vie ouvrière, lorsqu'elle laissa là son métier de professeur et s'embaucha comme fraiseuse aux usines Renault où elle demeura un an (1934). « Elle connut la faim et la fatigue, les rebuffades et l'oppression du travail à la chaîne, l'angoisse du chômage. Pour elle ce ne fut jamais une *expérience*, mais une incarnation réelle et totale. Son *Journal d'usine* est un témoignage poignant, » nous dit le R. P. Perrin. Mais elle, dans *Attente de Dieu*, à défaut de ce *Journal d'usine* que nous ne connaissons pas encore :

J'avais l'âme et le corps en quelque sorte en morceaux. Ce contact avec le malheur avait tué ma jeunesse. Jusque-là je n'avais pas eu l'expérience du malheur, sinon le mien propre, qui, étant le mien, me paraissait de peu d'importance, et qui d'ailleurs n'était qu'un demi malheur, étant biologique et non social. Je savais bien qu'il y avait beaucoup de malheur dans le monde, j'en étais obsédée mais je ne l'avais jamais constaté par un contact prolongé. Étant en usine, confondue aux yeux de tous et à mes propres yeux avec la masse anonyme, le malheur des autres est entré dans ma chair et dans mon âme. Rien ne m'en séparait, car j'avais réellement oublié mon passé et je n'attendais aucun avenir, pouvant difficilement imaginer la possibilité de survivre à ces fatigues. Ce que j'ai subi là m'a marquée d'une manière si durable qu'aujourd'hui encore, lorsqu'un être humain, quel qu'il soit, dans n'importe quelles circonstances, me parle sans brutalité, je ne peux pas m'empêcher d'avoir l'impression qu'il doit y avoir erreur et que l'erreur va sans doute malheureusement se dissiper. J'ai reçu là pour toujours la marque de l'esclavage, comme la marque au fer rouge que les Romains mettaient au front de leurs esclaves les plus méprisés. Depuis je me suis toujours regardée comme une esclave...

C'est le même désir de voir souffrir autrui ce qu'on souffre soi-même exactement dont elle nous parlait à propos de ses migraines dans *La Pesanteur et la Grâce*. Elle ajoutait : « C'est pourquoi, sauf dans les périodes d'instabilité sociale, les rancunes des misérables se portent sur leurs pareils. »

Puis vint son expérience de la guerre civile espagnole où elle s'était engagée dans les rangs républicains et dont elle a peu parlé. Parfois pourtant, un aveu fuse, déchirant, comme celui-ci qui se rapporte, selon toute probabilité à cette période de sa vie et qu'elle fait, en passant, au R. P. Perrin. Nous y retrouvons les mêmes thèmes de l'anonymat et du mal changé en bien :

Pour moi au contraire, je crois vous l'avoir dit, je porte en moi le germe de tous les crimes ou presque. Je m'en suis aperçue notamment au cours d'un voyage, dans des circonstances que je vous ai racontées.

Les crimes me faisaient horreur, mais ne me surprenaient pas; j'en sentais en moi-même la possibilité; c'est même parce que j'en sentais en moi-même la possibilité qu'ils me faisaient horreur. Cette disposition naturelle est dangereuse et très douloureuse, mais comme toute espèce de disposition naturelle elle peut servir au bien si l'on en fait l'usage qui convient avec le secours de la grâce. Elle implique une vocation qui est de rester en quelque sorte anonyme, apte à se mélanger à n'importe quel moment avec la pâte de l'humanité commune...

Ce fut enfin l'occupation, la moitié de ses tickets d'alimentation envoyée chaque mois aux prisonniers, l'épuisant et anonyme travail au sein du prolétariat agricole... (« Un jour je me demandai si je n'étais pas morte et tombée en enfer sans m'en apercevoir, et si l'enfer ne consistait pas à vendanger éternellement. ») ...le départ pour les États-Unis, puis pour l'Angleterre où elle s'astreint à ne jamais dépasser la ration alimentaire des Français et où « rongée par la faim et la phtisie » elle meurt le 24 août 1943. Cette vocation du malheur, transformée en expérience et en usage surnaturel, donnait toute leur signification aux admirables pensées réunies par M. Gustave Thibon dans *La Pesanteur et la Grâce*, et que nous retrouvons sous une forme moins allusive mais tout aussi saisissante dans les lettres adressées au R. P. Perrin, notamment dans ce passage qui résume l'un des aspects essentiels de sa pensée :

C'est dans le malheur lui-même que resplendit la miséricorde de Dieu. Tout au fond, au centre de son amertume inconsolable. Si on tombe en persévérant dans l'amour jusqu'au point où l'âme ne peut plus retenir le cri : « Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné, » si on demeure en ce point sans cesser d'aimer, on finit par toucher quelque chose qui n'est plus le malheur, qui n'est pas la joie, qui est l'essence centrale, essentielle, pure, non sensible, commune à la joie et à la souffrance, et qui est l'amour même de Dieu...

De même lisons-nous dans *La Connaissance surnaturelle* parmi beaucoup d'autres notations du même ton : « Pour devenir quelque chose de divin, je n'ai pas besoin de sortir de ma misère, je n'ai qu'à y adhérer. Mes péchés eux-mêmes me sont un secours à condition que je sache y lire toute l'étendue de ma misère. C'est tout au fond de ma misère que je touche Dieu. » Aussi bien ne parle-t-elle plus de vocation ni d'expérience mais de don, dans la dernière lettre qu'elle adresse au R. P. Perrin : *Et même si je croyais à la possibilité d'obtenir de Dieu la réparation des mutilations de la nature en moi, je ne pourrais me résoudre à le demander. Même si j'étais sûre de l'obtenir, je ne pourrais pas. Une telle demande me semblerait une offense à l'amour infiniment tendre qui m'a fait le don du malheur.* Telle était cette âme sainte qui, chaque fois qu'elle pensait à la passion du Christ, *commettait le péché d'envie.*

IV. — Le baton de l'aveugle.

Est-ce parce que son cœur mutilé et offensé la prédisposait à chercher des consolations dans l'ordre du surnaturel que Simone Weil se montre si continuement attentive à *écarter les croyances*

combleuses de vides, adoucisseuses des amertumes? Elle précisait dans *La Pesanteur et la Grâce :* « Celle à l'immortalité. Celle à l'utilité des péchés : *etiam peccata.* Celle à l'ordre providentiel des événements — bref les « consolations » qu'on cherche ordinairement dans la religion. » (« Quant aux rencontres éventuelles dans une autre vie, vous savez que je ne me représente pas les choses ainsi, » écrivait-elle au R. P. Perrin au moment de le quitter à jamais.) Cette exigence réapparaît dans *Attente de Dieu* où Simone Weil, refusant systématiquement sa part à l'imagination dans le progrès spirituel, achève de débarrasser le mysticisme de toute valeur compensatrice. Traquant *l'imagination combleuse de vide,* elle ne trouve d'apaisement qu'au sein d'un dénuement et d'un abandon où Dieu même est non seulement absent mais en quelque sorte inexistant — ce qui est sa manière à lui, selon elle, d'être existant et présent. Le subterfuge, s'il demeure, réside dans ce brusque changement de signe qui de la nuit totale fait la totale lumière. Mais il ne peut y avoir subterfuge que pour nous dont l'expérience ne recoupe pas la sienne.

Simone Weil nous expliquait dès *La Pesanteur et la Grâce* que le réel et l'imaginaire existent dans le domaine de la vie spirituelle comme dans celui de la perception extérieure. Rien de plus trompeur, précisait-elle, et dont il importait de se méfier davantage, que le sentiment intérieur. Et nous sommes bien d'accord. Mais où est alors le critérium? Simone Weil répond : dans *la nécessité* impliquée par les sensations. Seul ce sentiment de nécessité permet de distinguer la vérité de l'illusion. Mais qu'elle avoue préférer l'enfer réel à un paradis imaginaire, que le malheur et la douleur lui paraissent les plus sûrs garants du réel, qu'elle soit disposée à nommer rêverie tout ce qui lui est agréable, nous semble admirable sur le plan d'une mystique personnelle sans pour autant doter cette mystique d'aucune valeur générale à nos yeux. Il nous est impossible d'en inférer d'elle à autrui — et à nous.

La foi n'est pas un contact avec Dieu, sans quoi elle ne serait pas nommée une nuit, un voile, lisons-nous dans *La Connaissance surnaturelle. Elle est la soumission des parties qui n'ont pas contact avec Dieu à celle qui a contact.* Mais si *l'usage illégitime de l'intelligence* est dénoncé, on ne nous dit pas ce qui permet de reconnaître sa légitimité ni jusqu'où s'étend sa compétence. C'est la même pétition de principe, point faible de tous les croyants au regard des incroyants. C'est ainsi que nous apprenons dans *Attente de Dieu* que « le désir orienté vers Dieu est la seule force capable de faire monter l'âme. Ou plutôt c'est Dieu seul qui vient saisir l'âme et la lève, mais le désir seul oblige Dieu à descendre. Il ne vient qu'à ceux qui lui demandent de venir ; et ceux qui demandent souvent, longtemps, ardemment, il ne peut pas s'empêcher de descendre vers eux. » A quoi correspond dans *La Connaissance surnaturelle :*

Ce dont nous vous parlons, c'est cela même que vous désirez de toute votre âme, en ce moment, dans votre état présent. Mais vous le nommez d'un faux nom. N'adoptez pas le nom que nous vous proposons. Cessez seulement tout à fait de le nommer. Persévérez dans

ce silence intérieur. Et un jour vous entendrez une voix en vous qui vous dira le vrai nom.

Comment en accepter ne fût-ce que l'augure, malgré notre sincère, notre passionné désir, si ce vrai nom n'a pour nous aucune réalité concevable? Et le néant change-t-il de nature pour avoir été baptisé Dieu? Le pari de Pascal prend chez Simone Weil une forme beaucoup plus noble mais qui ne nous convainc pas davantage en cet endroit de *La Connaissance spirituelle* où nous le rencontrons :

Si on se dit ceci : quand même le moment de la mort n'apporterait rien de nouveau, mais terminerait seulement la vie d'ici-bas sans être le prélude d'une autre vie; quand même la mort apporterait seulement le néant; et quand même ce monde-ci serait complètement abandonné de Dieu; et quand même absolument rien de réel ne correspondrait à ce mot, Dieu, mais seulement des illusions puériles — en admettant qu'il en soit ainsi, néanmoins, même dans ce cas, j'aime mieux exécuter ce qui me semble être ordonné par Dieu, quand il en résulterait les plus affreux malheurs, que d'accomplir n'importe quoi d'autre. (...) Si on subordonne toutes choses à l'obéissance à Dieu, sans aucune restriction, avec cette pensée : si Dieu est réel, on gagne ainsi tout — quand même l'instant de la mort apporterait le néant; si ce mot ne correspond à rien qu'à des illusions, on n'a rien perdu, car alors il n'y a absolument aucun bien, et par suite rien à perdre; on a même gagné d'être dans la vérité, car on a laissé des biens illusoires, qui existent mais qui ne sont pas des biens, pour une chose qui (dans cette supposition), n'existe pas, mais qui, si elle existait, serait encore l'unique bien...

Ce qui me remet en mémoire cette déclaration analogue de Dostoïevsky, dans une lettre de 1854 : « *Si quelqu'un me prouvait que le Christ est en dehors de la vérité, et qu'il serait* réel *que la vérité fût en dehors du Christ, j'aimerais mieux alors rester avec le Christ qu'avec la vérité.* »

Quoi qu'il en soit c'étaient des parenthèses révélatrices que celles qui enferment les mots : *dans cette supposition*. Chez Simone Weil aussi bien que chez Pascal il y a tout autre chose qu'un pari, — ou plutôt, il n'y a pour eux aucun mérite à parier puisqu'ils jouent à coup sûr (dans leur optique). Les ténèbres seraient demeurées aux yeux de Simone Weil aussi obscures qu'aux nôtres, s'il n'y avait eu cette révélation (analogue à celle dont Pascal eut aussi la grâce) — à laquelle elle ne fait que de rares allusions, mais, dans leur discrétion, suffisamment éclairantes. « A travers les voiles de la chair nous recevons d'en haut des pressentiments d'éternité suffisants pour effacer à ce sujet tous les doutes, » note-t-elle dans *Attente de Dieu*. Mais il y eut chez elle plus que pressentiment et même que sentiment ; il y eut *possession*. Aussi bien, comme cela arrive si souvent dans l'histoire mystique, fait-elle appel au langage de l'amour profane et même à celui de l'amour physique pour l'exprimer :

C'est au cours d'une de ces récitations (du poème de George Herbert) *que, comme je vous l'ai écrit, le Christ est descendu et m'a prise.(...) Parfois, pendant cette récitation* (celle du *Pater*), *le Christ est présent en personne, mais d'une présence infiniment plus réelle,*

plus poignante, plus claire et plus pleine d'amour que cette première fois où il m'a prise. (...) *Quand d'authentiques amis de Dieu — tel que fut, à mon sentiment maître Eckart — répètent des paroles qu'ils ont entendues dans le secret, parmi le silence, pendant l'union d'amour, et qu'elles sont en désaccord avec l'enseignement de l'Église, c'est simplement que le langage de la place publique n'est pas celui de la chambre nuptiale.*

Simone Weil estime du reste que l'on a tort de reprocher aux mystiques d'employer le langage des amoureux, *car ils en sont*, à l'entendre, *les légitimes propriétaires*, notre amour de la beauté humaine correspondant en nous à une forme dégradée du désir de l'Incarnation. Quoiqu'il en soit, dans ses raisonnements sur l'insolubilité du problème de Dieu, Simone Weil n'avait pas prévu, nous dit-elle, « la possibilité de cela, d'un contact réel, de personne à personne, ici-bas, entre un être humain et Dieu ». Les certitudes de cette espèce sont, ainsi qu'elle l'écrit, *expérimentales*. Dieu est venu *en personne prendre par la main sa future épouse*, il y a eu pour l'âme *visite personnelle de son Maître*. Toutes déclarations qu'il nous faut bien croire sur parole. Par référence d'abord à d'autres expériences analogues dont certaines ne sont pas si anciennes puisque des vivants (comme Paul Claudel) continuent d'en porter témoignage. Et aussi pour cette raison que du fond de nos ténèbres personnelles nous savons encore reconnaître pour telle la lumière lorsqu'elle zèbre de son insolite et bref éclair le fond de notre nuit. L'extraordinaire, mais dont nous ne pouvons que prendre acte, est que nous suivions Simone Weil si haut et si loin avec tant de facilité, que des profondeurs de notre essentielle incompréhension nous comprenions ce qu'elle veut dire, et que ce qu'elle dit nous semble apporter avec soi l'évidence d'une Vérité qu'il nous est pourtant interdit de connaître directement, à laquelle nous ne pouvons personnellement ajouter la moindre foi, mais que nous approchons *à la toucher* par l'entremise de cette âme privilégiée. Comme l'aveugle dont elle nous parlait dans *La Pesanteur et la Grâce* sentait les objets au bout de son bâton, ainsi, nous disait-elle, Dieu était perçu par elle *avec un autre sens*. Et voici que c'est elle, Simone Weil, qui joue pour nous le rôle du bâton de l'aveugle. Tel est le miracle de la foi par personne interposée, miracle dont la familiarité de certains mystiques avait déjà donné une idée aux êtres de notre race, mais que nous n'avions peut-être jamais éprouvée de façon aussi convaincante. En lui réside notre seule excuse d'avoir osé commenter publiquement *Attente de Dieu* et *La Connaissance surnaturelle*. Car c'est un fait que nous ne nous sommes pas trouvés absolument désorientés dans cet univers pourtant antinomique au nôtre ; c'est un fait que nous avons un peu compris par l'intérieur, que nous avons pressenti grâce à Simone Weil cela même dont nous sommes par nature et vocation totalement exclus. Approche insuffisante, certes et lointaine. Nous n'avons rien vu, rien senti directement : mais il y a eu sur nous l'ombre de quelque chose...

CLAUDE MAURIAC.

JEAN PAULHAN OU LE GRAMMAIRIEN AMBIGU

Il est difficile de lutter avec plus d'ingéniosité pour le bon sens, de mystère pour la clarté, de malice pour l'ordre.

Roger NIMIER.

Jean Paulhan cite volontiers tels proverbes malgaches, chinois ou achéens dont il arrive — tant ils rendent un son « paulhanien » — qu'on se demande s'il ne les aurait pas inventés pour la cause. Ainsi de celui-ci : « J'ai reconnu, dès ma dixième année, que la vie de tous les jours était naturellement inquiétante, et presque effroyable, malgré l'apparence. C'est au point que les guerres, tortures et autres catastrophes que j'ai supportées dans la suite apportaient à mon anxiété — ne fût-ce que par leur extrême ressemblance à notre condition véritable — une sorte de suspens, et comme d'apaisement » (Tchouang-Tseu, XIII, D). Ouvrez *Les Causes célèbres* (1) : l'admirable petit récit de trois pages qui s'intitule « L'Agent secret » y semble l'illustration même de ce propos, et comme son *actualisation*. Car il ne faut pas s'y tromper, et c'est là l'un des premiers secrets, l'une des premières ambiguïtés de l'œuvre de Jean Paulhan : sous une apparence volontiers inactuelle, intemporelle même, voire « byzantine » (comme dirait M. Benda), cette œuvre est la plus « engagée » qui soit (comme dirait M. Sartre).

Il ne s'agit pas, bien sûr, d' « engagement » au sens que l'on donne au mot et à la chose du côté de chez Flore, et qui évoque irrésistiblement le Petit Larousse illustré : « *Engagement*, n. m. : *combat court et peu important.* » On sait de reste ce que pense là-dessus Jean Paulhan, dont les incursions dans le champ clos de la mêlée politique n'ont pas manqué de désorienter un peu et d'irriter beaucoup les spécialistes de celle-ci, appelés aussi « partisans ». C'est que l'auteur de *La Paille et le Grain*, ce savoureux précis d'honnêteté intellectuelle, brouillait les règles du jeu, y amenant avec lui comme un vent de non-conformisme allègre et bien gênant, y substituant aux valeurs en cours (esprit de parti, mauvaise foi, fanatisme) ces valeurs subversives qui se nomment : goût de la vérité, rigueur spirituelle poussée jusqu'à une *apparente* candeur, voire, *horresco referens*, générosité du cœur et bon sens. Voilà peut-être des mots qui étonnent, s'agissant d'un écrivain « byzantin ». Les mythes ont la vie dure — et il y a un mythe Paulhan.

En fait, nul moins que l'auteur de l'*Entretien sur des faits divers* ne se complaît, ne se perd dans les jeux gratuits de la pensée

(1) Éd. Gallimard.

« abstraite ». Ce qui ne veut point dire qu'il ignore ou méprise la poésie : c'est même tout le contraire. Pour Jean Paulhan, la poésie — c'est-à-dire le mystère — ne saurait se concevoir détachée du réel et de tout cela qui, en principe, n'a rien à voir avec elle : la vie quotidienne, la raison, le bon sens. Il n'est pas un livre, pas une page de lui, du *Guerrier appliqué* à *La Métromanie ou les Dessous de la Capitale* (1), qui ne vise à réduire la distance créée, à combler le fossé creusé, à abattre les barrières illusoires dressées, par les littérateurs, entre la poésie et la réalité, la raison et le rêve, le bon sens et la magie. Lui-même le dit nommément : « Le difficile dans la vie ce n'est pas d'être raisonnable : tout le monde a des idées sages, chacun de nous peut démontrer qu'il a raison. Non, le difficile, c'est plutôt de maintenir dans nos idées sages la part d'enfantillage (ou de rêve, ou de folie) qui les permet — qui les éclaire. »

★

Pourquoi, dira-t-on, ce jeu de cache-cache, tantôt allègre (comme dans *La Métromanie*), tantôt subtil et non sans quelque perfidie (comme dans *Les Causes célèbres*)? C'est qu'il y a chez Jean Paulhan, me semble-t-il, une grande et constante méfiance à l'endroit du tragique — ou plus exactement à l'endroit de cette *complaisance* au tragique dans quoi l'on tombe si aisément dès qu'on écrit de choses graves. Et quoi de plus grave, par exemple, que les problèmes du langage, qui sont justement ceux à propos de quoi se manifeste le plus volontiers cette complaisance et l'équivoque qui en résulte? Le langage (et l'usage que nous en faisons) est l'une des préoccupations majeures de Jean Paulhan. On le sait depuis *Les Fleurs de Tarbes*. On le saura peut-être mieux encore lorsque paraîtront ces *Illusions de langage* qu'il nous annonce.

La qualité dont Jean Paulhan se réclame le plus volontiers est celle de « grammairien ». Et il s'explique là-dessus dans certaine *Lettre sur la Paix* dont il faut citer ces lignes essentielles : « Un cousin, je suppose, nous accable de bons conseils, un ami nous expose ses opinions politiques, une amie nous démontre que nous avions bien tort de la soupçonner. Nous, nous écoutons. Et il arrive qu'au bout de cinq minutes nous éprouvions une impression curieuse : c'est que les propos qu'on nous tient sont corrects, enchaînés, cohérents — et pourtant tout à fait idiots. Logiques, mais absurdes. D'une absurdité qui saute, comme on dit, aux yeux : non moins évidente qu'une faute de grammaire. Ah, il nous arrive aussi d'avoir une impression toute contraire : c'est qu'on nous tient des propos illogiques, et même incohérents, mais qui pourtant se trouvent être, on ne sait vraiment pourquoi, tout à fait justes, parfaitement vrais. Mais après tout, on pourrait très bien le savoir. Ce ne doit pas être si difficile. Bref, ce sont des senti-

(1) En collaboration avec Jean Dubuffet, ouvrage à tirage limité imprimé en lithographie sur les presses des Impressions d'Art Edmond et Jacques Desjobert, à Paris.

ments de ce genre que je voudrais fixer. Il me semble qu'il doit être possible de les réunir, de les accorder — de composer enfin de leur réunion, tout comme il existe une grammaire des mots et des phrases, *une grammaire des idées*. »

Car — qu'on ne s'y trompe point — Jean Paulhan n'est rien moins que frivole, comme on l'a dit parfois un peu hâtivement. On le voit bien d'ailleurs lorsque, délaissant ses propres préoccupations, il s' « engage » ou prend parti, dénonce certains mensonges — comme ceux des communistes — s'élève contre certaines injustices (on n'a peut-être pas toujours attaché suffisamment d'importance à ses interventions, depuis 44, dans les affaires de l'épuration, dont personne n'a dénoncé avec moins d'esprit « partisan » les excès et l'hypocrisie : « Si j'étais moraliste ou politique — écrit-il — c'est, je crois, la cruauté de l'épuration qui me frapperait d'abord. Mais je ne suis guère qu'un grammairien, et c'est son hypocrisie. »)

Tandis que, trop souvent, il y a beaucoup de frivolité à mettre le tragique où il n'est pas — et c'est alors que Jean Paulhan nous rappelle à sa manière cela que Jean Rostand formulait un jour : « Comment réussir à prendre tout à fait au sérieux cela dont le sérieux ne dépend que de nous? » Il me semble que c'est ce que nous font entendre certains propos sur la politique, ou la poésie (voir les suites à *De la Paille et du Grain*, publiées dans les *Cahiers de la Pléiade*) — ou encore cet étonnant *Guide d'un petit voyage en Suisse* où je ne suis pas loin de voir une parfaite introduction à (et illustration de) ce qu'on pourrait appeler la « méthode » de Jean Paulhan. Cette « méthode », M.-J. Lefebve s'est appliqué à en préciser les données dans un livre récent (1). Il ne faut pas songer à en entreprendre l'analyse dans ces quelques pages. Pourtant, on peut en relever, avec Lefebve, l'un des traits essentiels, savoir : que « si l'humour est un signe de gravité, inversement les problèmes les plus graves, les pensées les plus fortes pourraient bien n'être que les signes de notre humour invétéré, de ce mystère joyeux qui nous est tellement essentiel — autrement dit : que la vérité n'est pas tout à fait sérieuse ». (Il est dommage que Lefebve passe un peu hâtivement là-dessus : on eût aimé le voir s'arrêter davantage à cette idée, qui va loin.)

★

Mais parler de « méthode » risque de susciter une équivoque. On pense tout de suite à quelque dogmatique, à quelque systématisme desséché, desséchant. Il n'en est rien. Comme le dit encore M.-J. Lefebve : « La pensée paulhanienne n'a rien d'un « système », mais doit plutôt être considérée comme une *méthode* qui ne se distingue que malaisément des vérités qu'elle cherche à saisir — autrement dit une sorte d'*exercice de vie*. » Pour s'en convaincre, il suffit de lire *Les Causes célèbres*, fables ou moralités poétiques, où l'art de Jean Paulhan atteint à la fois au maximum de dépouil-

(1) M.-J. Lefebve, *Jean Paulhan, une philosophie et une pratique de l'expression et de la réflexion*. (Éd. Gallimard.)

lement et au maximum d'acuité dans la finesse du trait, l'humour et la *signification*. L'auteur s'est expliqué ailleurs (1) sur le titre de ce livre et le sens qu'il lui donne, éclairant vivement ces petits chefs-d'œuvre insolites et savoureux qui s'intitulent *La Bonne soirée, La Petite Violette, Le Berger d'Écosse, Progrès des cœurs, Au Temps des restrictions, Simple malentendu.*

Ce n'est pas par hasard si plusieurs sont placés sous le signe de l'enfance. C'est encore un trait de Jean Paulhan — rarement souligné — que sa curiosité de (et son *respect* pour) l'enfance, qui est l'âge où l'on ne ment pas (en connaissance de cause, comme nous faisons tous), plus encore où l'on n'est pas complice des mensonges d'autrui. L'âge, aussi, de la poésie vécue, de la poésie *pratique* — pour reprendre une formule qui lui est chère (2) — c'est-à-dire incorporée à l'existence et se confondant avec elle, comme l'est encore la poésie des primitifs ou des écrivains « bruts », dont on sait que Jean Paulhan se fait volontiers le défenseur, nous enseignant, lui, le « grammairien des idées », à goûter sa fraîcheur, à savourer *modestement* son mystère — qui est un mystère joyeux. Car il faudrait encore parler de l'optimisme de Paulhan. Mais ceci nous entraînerait trop loin.

CLAUDE ELSEN.

LES ROMANS

JOURNÉES DE LECTURE

Enfin ! Voici un mauvais roman d'Alberto Moravia. Nous en parlerons donc avec plus d'objectivité. *Le Quadrille des masques* (3), en tout cas, mérite bien son titre. C'est l'histoire d'un dictateur, Tereso, assez ignorant des femmes, qui s'éprend d'une Fausta, dont le lecteur ne tarde pas à tomber amoureux, à son tour. Au cours d'un bal masqué, il songe à la séduire : ce dictateur prend de l'avance sur nous et c'est assez naturel, car il possède des moyens de pression dont nous ne disposons pas.

(1) Voir « Entretien avec Jean Paulhan sur quelques causes célèbres », dans *la Gazette des Lettres* du 14-4-50.

(2) Jean Paulhan a été le premier à découvrir chez des Primitifs (malgaches) un genre de poèmes *pratiques*, — qui permettent à qui les dit d'avoir le dessus dans une discussion et tiennent leur autorité du nombre de proverbes qu'ils contiennent (un poème de six proverbes l'emportant sur un de cinq, etc.). Dans la suite, MM. Marcel Granet, Gabriel Ferrand, le R. P. Jousse et d'autres orientalistes ont relevé en Chine, en Malaisie, en Palestine et ailleurs des poèmes analogues, non sans marquer ce qu'ils devaient à Paulhan sur ce point.

(3) Éd. Gallimard.

Parallèlement, le chef de sa police, pour rentrer en grâce, prépare un faux attentat. Il espère bénéficier de ce complot déjoué. Il a trouvé un conspirateur naïf et l'a fait entrer dans la place, chargé d'une bombe à retardement.

En une seule journée, c'est un chassé-croisé qui va de Tereso à Fausta, de Fausta à ses amants (car elle nous trompait déjà), du policier au révolutionnaire. Tout finit très mal. La jeune femme est assassinée et on l'enterre dans une procession de masques, où le grotesque se mêle au tragique.

Il faut bien avouer que les romanciers européens, et les meilleurs, sont admirables dans une manière, dans un genre et ne savent pas en changer. Graham Greene aurait parfaitement traité l'histoire de l'agent provocateur, qui pousse un homme sincère à préparer un attentat. Moravia échoue dans cette description. Sans doute reste-t-il des pages remarquables dans *Le Quadrille des masques*, celles qui concernent l'amour et, plutôt que l'amour, le désir. Malgré sa luxuriance, sa complexité, sa bonhomie même, l'érotisme d'un Miller est assez pauvre devant celui d'Alberto Moravia. Une femme qui monte un escalier, suivie de son amant ; une petite brute qui bat sa belle maîtresse, voilà les thèmes majeurs de son livre. Ils ne sont pas négligeables. Ils nous sont beaucoup plus sensibles que ses efforts trop suivis pour prouver l'incohérence du monde.

On songe encore à *L'Homme à cheval* (1), de Drieu la Rochelle — mais celui-ci est très supérieur au *Quadrille des masques*, tant par le charme de ses héros, que par le dessin de l'œuvre. Moravia ne se rattrape qu'en décrivant toujours la même femme « couverte d'hommes » : personnage fabuleux, qui hante *La Belle Romaine* (2) comme *Les Ambitions déçues* (3) et nous parle, nous retient, nous captive.

★

Le livre de J.-B. Rossi, *Les Mal partis* (4) est écrit avec beaucoup de facilité, d'adresse et d'expérience. L'auteur est très jeune, mais il n'est pas pressé de le démontrer. Son sujet est un peu scandaleux. C'est l'histoire d'un élève de troisième qui séduit et enlève une religieuse. Un élève de première, passe encore... Mais en troisième, vraiment !

Les parties scolaires de l'œuvre ne sont pas les meilleures. Ces enfants parlent avec le sérieux des héros modernes. Ils utilisent des phrases courtes, brutales. Cela donne, à peu près, le résultat suivant :

« — Tu as été premier en composition?

« — Non, dit-il. Je n'ai pas été premier. Je ne devais pas être premier. Je ne voulais pas. Ce n'est pas mon genre. Je n'ai pas ça dans mon caractère. Pas cet article-là. Non. Je suis comme ça.

(1) Éd. Gallimard.
(2) Éd. Charlot.
(3) Éd. Plon.
(4) Éd. Robert Laffont.

Voilà tout. Il n'y a rien à dire de plus. Il reste à la fermer et c'est tout. Alors je me tais et je ne suis pas premier. »

Le principal reproche qu'il convient d'adresser à ce style militaire, c'est qu'il allonge sensiblement les discours. Dès qu'il revient à l'amour, J.-B. Rossi est beaucoup mieux doué. Il semble qu'il écoute ses souvenirs et qu'il les écoute bien. Voilà un début intéressant.

Je remarque une chose, dans les manuscrits que je puis lire, aussi bien que dans les premiers livres de cette nouvelle génération : c'est un désintéressement complet à l'égard de la politique et des questions intellectuelles. Ces jeunes gens sont débarrassés des mots sérieux qui hantaient leurs aînés — et dont on trouverait l'exposé dans le roman d'Abellio, *Heureux les Pacifiques* (1). Mais ils écrivent sur un ton délibéré, qui marquera peut-être notre époque. Ils n'ignorent pas non plus l'amour, puisqu'ils enlèvent des religieuses, tombent amoureux de leur mère, etc... On notera tous ces traits dans un très remarquable roman de Philippe Héduy, qui va bientôt paraître.

★

Alfred Kern a obtenu du succès pour son premier livre (2). Il le mérite sûrement. Il raconte ses souvenirs d'enfance avec une nonchalance très agréable. Il écrit bien. Il a de l'humour et il n'en est pas honteux. Qu'il le veuille ou non, d'ailleurs, cet humour rappelle parfois Henri Michaux (en particulier, quand il parle de sa naissance. Michaux, naturellement, serait plus court et plus cruel : il nous lâche ses images comme un élastique en pleine figure. Au contraire, Alfred Kern dévide son récit comme un fil souple, emmêlé tout juste pour la forme, afin de nous dépayser un peu et de nous ramener bien vite dans le droit chemin). Son principal défaut et il le reconnaît, c'est d'être bavard.

Alfred Kern se place dans une école qui comprendrait André Dhôtel, Jacques Brenner, Georges Lambrich, Marcel Bisiaux, Henri Thomas, Henri Calet. On voit que c'est un groupe important, mais c'est aussi une école buissonnière, car elle entend nous parler sur « le mode mineur » (titre d'un chapitre du *Jardin perdu*). Elle touche au surréalisme, dans la mesure où elle descend également de Nerval. Ces auteurs en demi-teinte ont pour règle la simplicité. Cette simplicité est rafraîchissante après tant d'œuvres tumultueuses et forcées.

★

J'ai lu M. Pierre Fisson généralement avec ennui. C'est notre faute à tous les deux. Il a sans doute du talent, mais il l'emploie tout de travers. Ou plutôt, le siècle lui propose de mauvais sujets, dont il tire évidemment un parti détestable.

Les Certitudes équivoques (3) parlent d'une Ville, d'une Révolution, de Machines mystérieuses, voire d'une Conscience bulbaire.

(1) Éd. Le Portulan.
(2) *Le Jardin perdu.* Éd. de Minuit.
(3) Éd. Julliard.

Tout cela voudrait animer un mythe moderne ; en vain. L'art véritable de Pierre Fisson est le réalisme. Malheureusement pour lui, il n'y a plus autant de réalité romanesque qu'il y en avait au XIXe siècle. Les machines, les politiques actuelles imposent un symbolisme qui désarticule la pesanteur du monde. Pour retrouver le concret, il faudrait s'en tenir à une expérience locale, limitée dans le temps et dans ses conséquences. Mais *Les Certitudes équivoques* entendent brasser le monde.

Ce serait un plaisir médiocre de démontrer que M. Fisson ignore le Français. Il le secoue énergiquement dans l'espoir d'en tirer des métaphores. Il réussit une fois sur dix, grâce au hasard et aussi parce qu'il possède un certain souffle lyrique.

★

Les Pavés de l'Enfer (1) constituent un très beau livre sur la résistance. Ce sont des souvenirs écrits dans le plus grand désordre. Ils sont importants pour deux raisons.

Tout d'abord, Dominique Ponchardier, à la tête du réseau « Sosie », a monté des opérations extraordinaires. La plus célèbre est l'attaque de la prison d'Amiens. Par ses actes, par son exemple, il a beaucoup fait et le plus important peut-être : il a créé une sorte de figure légendaire, bien propre à inquiéter les Allemands et à réchauffer le cœur des résistants.

Je n'entreprendrai pas de résumer cette part « active » des *Pavés de l'Enfer*. Elle est passionnante. Notons seulement que Dominique Ponchardier, après quatre ans d'une lutte très dangereuse, recommande principalement aux agents secrets de ne pas se prendre au sérieux. Le sérieux vous perdra, dit-il, il vous fera tomber dans des pièges tendus par des gens aussi graves que vous. Au contraire, qui prévoira les ressources de la fantaisie? (Il s'agit là, naturellement, d'une maxime individuelle.) On se renseignera également sur l'art de se retourner quand on est suivi : suffisamment pour sembler honnête — pas trop, pour ne pas obliger les suiveurs à vous aborder et à vous demander vos papiers. Car vous avez bien des papiers, mais ils ne portent pas tous la même identité. Et puis vous avez un Colt, deux grenades et un rasoir dans vos poches. Et enfin, il n'y a aucune raison de lier relation avec des inconnus dans la rue.

Le second point touche les réflexions morales et politiques d'un Français de bonne race qui se bat. J'admire combien ce guerrier parle avec prudence de ses ennemis, une fois qu'ils sont vaincus. Où un humaniste exigerait immédiatement leur mort, au nom de ses principes, Dominique Ponchardier demande pour les plus jeunes un « bon coup de pied quelque part ». Quant aux vrais criminels, il nous dit qu'ils savaient mourir (2). Au fond, tout cela est normal : mais il est bien de constater, une fois de plus, que les violents sont les seuls justes.

ROGER NIMIER.

(1) Éd. Gallimard.
(2) Sauf les policiers.

UN AUTRE MONDE DANS LE NÔTRE

Aussitôt que nous abordons les écrits de Marcel Jouhandeau, l'aventure de l'apprenti sorcier nous menace : nous risquons fort de renoncer à notre jugement et à notre vision propre de ce monde. Grâce à l'invite d'Astaroth, à la « main droite » de Juste Binche ou au balai mécanique d'Élise, nous voici passés de l'autre côté du décor déchiré. Pourtant, si nous sommes sûrs de ce dépaysement, Marcel Jouhandeau se porte garant de ne nous livrer que le vrai. Ce qui pour nous est magie, pour lui est habitude, miracles, splendeurs et tragique quotidiens.

Au surplus, ce vrai quotidien est à tout instant contrôlable. « Rien ne me rend plus sensible à un tourment que d'imaginer le récit qu'on en pourrait faire, » nous prévient *L'Imposteur* (1). La tentation pour Marcel Jouhandeau est continue. Il y cède chaque matin. Nous voici donc mis en garde : on aborde avec *L'Imposteur* non seulement un récit inspiré directement par la réalité, mais un tourment encore chaud, qui est éprouvé au moment où il s'exprime. La page n'est qu'un moyen de le mettre en balance devant notre conscience inquiète, alors que la conclusion même pour l'auteur est encore en suspens. Pas de recul possible.

Il est peu de livres qui se puissent considérer avec moins d'objectivité que *L'Imposteur*. Peu dont la légende soit si bien mêlée à la confidence. Le thème est des plus simples : Élise, soupçonnant d'infidélité son mari, découvre en lui l'imposteur et déchire ses photographies, espérant détruire ainsi une image détestée. On est à peu de chose près devant un fait divers de journal : le crime s'est passé la veille. Et là encore, on songe à l'effarement du lecteur innocent qui découvre *Élise* ou l'une ou l'autre des *Chroniques maritales :* « Mais alors, Élise existe? Elle peut, en ce moment même, faire ceci ou cela? » Il est évident qu'une sincérité aussi spontanée (on sait que le récit d'*Élise* fut presque dicté) fausse par surprise les perspectives. Une magie violente est immédiatement créée, et tout point de vue critique ne s'élabore qu'en marge de cette découverte d'un univers absolument véridique — l'une des plus étranges qui se puissent faire chez un écrivain vivant.

Il semble qu'aucun auteur ne se soit risqué à rendre ses livres plus semblables à sa vie et vice versa. Aucun n'a mis un courage plus grand, plus conscient, à persévérer à travers les drames que de tels livres suscitent. Il n'y a pas plus de conclusion morale dans *L'Imposteur* que dans les autres chroniques maritales : la tragédie se poursuit, est sans fin. Tout au plus peut-on croire que, mieux compris, *admis* par Élise, le mari torturé trouverait un adoucissement, un compromis de bonheur, dans la possibilité d'une

(1) Éd. Grasset.

sincérité entière, à laquelle il ne parvient devant elle qu'à force d'être inquiété.

L'homme qui nous parle se connaît. Il est sûr de lui dans l'instabilité conjugale qu'il contribue à créer. Il sait jusqu'où il peut descendre et s'élever dans le mal et le bien, et n'ignore rien de ses responsabilités, de ses pouvoirs, de ses devoirs — même s'il les outrepasse. On doit l'admettre tel qu'il est dans sa continuité méditée ou bien le rejeter. A nous, il évite de demander conseil. Les jeux sont faits, et la folie, la beauté, la puissance aussi d'Élise est de ne pas l'admettre, elle. Le livre public qu'est *L'Imposteur* est écrit avec les affres et les délices du solitaire averti qui consent au pire moment à nous ouvrir sa cellule.

Même le dialogue avec Dieu, auquel Marcel Jouhandeau nous avait habitués, y est éclipsé par une sorte de renversement des valeurs, fréquent cependant dans les écrits de la période « Monsieur Godeau ». Ainsi l'Imposteur atteint dans son image à qui il prête un pouvoir vivant, écrit : « La merveille serait seulement que dans le voisinage du néant, je retrouve les secrets de la sainteté et que par les fissures terribles qu'Élise elle-même a creusées dans ma face, une lumière fuse qui l'amène à résipiscence et l'oblige à m'adorer. » On voit mieux ici quel arbre de poésie représente Dieu et l'appareil de la sainteté dans l'œuvre de Marcel Jouhandeau. S'il se plaît tant au voisinage des mystiques et des saints, si leur rayonnement capte une grande part de sa personnalité, ce n'est pas qu'il croit leur pouvoir tellement plus grand que le sien. C'est qu'ils se déplacent dans une dimension plus proche de la grandeur que le commun des mortels. Et l'attrait perpétuel de Marcel Jouhandeau est précisément de donner au commun des mortels l'auréole du mystique, du *saint*. Élise, en lacérant son effigie, lui impose presque automatiquement la lumière de la sainteté.

Or, mieux que les autres Chroniques, *L'Imposteur* éclaire la figure d'Élise. Il permet d'en extraire des données plus rigoureusement logiques. On découvre qu'Élise, somme toute, ne désire qu'un ménage uni. Compte tenu de certaines contradictions naturelles aux caractères passionnés, excentriques et ombrageux, sa démarche paraît simple : écarter du chemin de son mari tout risque de perversion, de dispersion, et lui faire miroiter les bienfaits d'une vie ouverte à côté du mensonge. Élise ne supporte pas qu'on la préfère, malgré tout, à ce qu'on lui cache. Ni qu'on ne l'admire jamais plus qu'au moment où on la trompe. Dans *L'Imposteur*, elle semble friande d'un comportement commun qui ne peut rejoindre que la vertu, et bien entendu la sainteté, dont elle aimerait voir un exemple dans son époux. Là est sans doute la véritable nostalgie d'Élise. En effet, c'est bien l'image de l'Imposteur seule qu'elle déchire, celle du trompeur qui détruit leur équilibre. Et *L'Imposteur* montre plus nettement aussi dans quelle mesure l'époux lui impose ses attaques, ses violences, ses dépits, par quel moyen il peut tirer d'elle enfin la douceur.

En face du mensonge et de la trahison pressentie, Élise est réduite évidemment au rôle de détective. Perpétuellement jouée, elle se déplace dans le cachot qu'elle a rendu elle-même plus étouf-

fant, en ne prenant pas assez conscience des risques encourus au seuil du mariage. Le tourment d'Élise est d'autant plus intéressant, envisagé sous l'angle de la stricte duperie, que noté, décrit par celui qui la joue, il met en évidence la responsabilité du créateur devant son personnage. Élise devenue personnage, mais personnage existant, n'est pas indemne d'un certain décalage. L'intervention contre elle ou pour elle de Marcel Jouhandeau, jusque dans la vision de monstre marin qu'il donne d'elle dans sa cuisine, est flagrante. Mais le passage est merveilleux et grandiose. Il participe d'une puissance mystérieuse plus grande que le réel admis et qui très probablement est l'art. Élise n'a donc, pour toute consolation, qu'à se plaire au reflet décrit d'une grandeur plus ou moins arbitraire.

L'Imposteur, on le voit par là, soulève bien des interrogations. Jamais nous n'étions mieux entrés dans le vif de la tragédie de ce couple. Élise reste sur ses positions, son observateur — victime et bourreau — sur les siennes. Ni elle ni lui ne renonce à ses prérogatives, non plus qu'à sa « nature » et à son « devenir » propres selon le mode aristotélien. De là sans doute l'impression de jeunesse terrible et impénitente que laisse ce livre. Il est le signe d'un refus de vieillir et d'un belliqueux souci — aussi exaltant que tragique — de ne pas se nourrir d'expérience.

Le livre refermé, on ne peut s'empêcher d'imaginer la véritable fin du drame : la délivrance d'Élise devant la sainteté *réelle* de l'époux, l'accord vers un « plus haut » préservé des contingences, ou bien la mort parallèlement solitaire, et encore le renoncement pur et simple de l'un à l'autre, qui paraît le moins probable, l'œuvre et la vie si bien unies, personnage et créateur si bien liés, imposant à la longue l'idée d'une unité indestructible.

★

En marge des *Chroniques maritales*, Marcel Jouhandeau s'échappe du coffret persan que lui a fait Élise. Le voici, fringant et pathétique, sur un trottoir de l'avenue Malakoff, d'où il part pour explorer *Un Monde* (1). Il s'élance pour un itinéraire extraordinaire et familier qui se déroulera dans la rue, dans les salons, une loge de concierge, des châteaux, le métro et comme il se doit à Chaminadour même. Voyageur infatigable, jamais las de sa quête, cet homme qui s'est peu déplacé, casanier s'il en fut, nous ouvre un univers immense où il est alerté, retenu à chaque pas.

Il s'agit de contes brefs, de croquis, de circonstances notées au jour le jour, de propos entendus, certains récents et d'autres plus anciens. Mais la tentation diabolique qui semblait animer ou figer brusquement certains portraits des premiers contes — avant même la période des écrits de « Monsieur Godeau » — rentre ici dans un ordre plus humain. Si les divers éléments de l'œuvre qu'on retrouve assemblés dans *Un Monde* n'ont rien perdu de leur saveur ni de leur cruauté *(La Chance de Dieu le Père, La Fiancée d'Henri*

(1) Éd. Gallimard.

Guillot), l'ensemble, sans former toutefois un arbre de Sagesse, affirme le plus grand souci de compréhension des âmes toutes nues.

Il se peut qu'une longue familiarité avec les écrits de Marcel Jouhandeau et les explications d'*Essai sur Moi-même* aident à mieux distinguer son but. Nous connaissons bien le guide et savons ce que cachait la symbolique de *Monsieur Godeau intime :* un désir, avant tout, d'éclairer les âmes poussé avec *La Faute plutôt que le Scandale*, jusqu'à la recherche de l'innocence au fond de ces abîmes « où l'âme humaine recouvre une part de dignité inhérente à elle-même, dont la société ne lui conserve le plus souvent l'apparence qu'au prix du mensonge ».

Ainsi, dans les limites d'on ne sait quelle grâce idéale, capable de visiter le plus misérable destin, Marcel Jouhandeau se propose une sorte de re-création du monde. Le point de vue critique ne joue jamais chez lui. Il l'abandonne en faveur d'une confiance mystique en l'individu. Personne n'accorde mieux à l'homme la permission intérieure de se perdre ou de se sauver, de s'élever par ses *seuls* pouvoirs. Cela implique, au sein même de l'être, des capacités infinies qui pour Marcel Jouhandeau vont pour ainsi dire d'elles-mêmes. Le reproche d'indifférence à l'égard de la société qu'on a tenté de lui faire ne tient guère. Il est le fait d'une méconnaissance singulière de ses écrits et du souci caché sous les données d' « exception » qu'il impose. Le dédain d'un plan pratiquement social qu'on voit en Jouhandeau va de pair avec la confiance illimitée qu'il consent à chaque être humain. Dans la société idéale dont il rêve, il suffirait en effet que chacun fût conscient de ses devoirs envers son entourage pour élaborer en ce monde des péninsules de grâce et de compréhension qui pourraient se répéter à l'infini. A ce titre, le personnage d'Agnès Binche, puis l'intervention de la mère dans *Requiem... et Lux*, sont significatifs. *Requiem... et Lux* surtout désigne une vie exemplaire, une puissance inépuisable de paix et d'harmonie. C'est à cet ordre de « grandeur sociale » que Marcel Jouhandeau de préférence se range. Dans ses plongées multiples, *Un Monde* s'y subordonne.

On ne peut nier toutefois qu'une esthétique très particulière, dans *Un Monde* comme dans tous ses autres livres, ne donne souvent à ses figures des postures quasi démoniaques. Mais là encore Jouhandeau n'exploite jamais une déchéance, un ridicule pour s'y complaire. Tout au contraire il l'élève jusqu'à la signification d'une fatalité ou d'une *gloire* merveilleuse. On devine ce qu'a pu être, dans la réalité, cette « Folle de chez nous » qui apparaît dans *Un Monde*. La voici, par un coup de baguette magique de son observateur, guidée sous le signe de Dieu, restituée à sa pureté et à son innocence essentielles. Marcel Jouhandeau s'incline devant l'être « pur » ou non, coupable ou non, fruit mystérieux dans le jardin de la Création et capable de s'égaler à Dieu par des voies multiples.

Un Monde est fait de cette fascination. C'est un livre plein de fenêtres, d'éclosions spontanées, de « rencontres ». Les propos enregistrés nous parviennent souvent sans apprêt (ceux de l'Occu-

pation) et parfois arrangés, tournant à la fable, avec ici et là une libre truculence. Souvent le trait surpris, réduit à lui-même, est si vif qu'il suffit à son éclat d'être transcrit par un instrument parfait *(Deux Négresses)*. L'image se soutient d'elle-même, comme l'objet de Valéry qui « demeura, seul de son espèce, suspendu à un mètre du sol ». Le tout forme une réalité quasi journalistique, objective en ce sens que l'auteur rentre soudain en coulisses et nous laisse le soin de conclure pantois. On songe à *Tocata et Fugue*, à une orchestration frémissante et *construite*. Cela s'enveloppe parfois dans la somptuosité d'un pli rouge, tandis qu'un crime serein se perpètre contre notre cœur. Ou bien, au bout d'une anecdote, d'un brin de malice, d'un coup de chapeau, l'auteur salue. Guidé par une curiosité sans merci, il s'extasie sur la création bien plus que sur l'idée qu'il s'en fait.

Les types les plus opposés se rencontrent dans ce livre savoureux, divers et cependant régi par une ordonnance secrète. Milieux, tendances politiques opposées, races, drames, tragi-comédies, tout cela y voisine de bonne compagnie dans une grande tentative de conciliation spirituelle, un amour ardent de la vie qui semble définitivement détruire, devant une révélation plus essentielle, le maléfice abstrait construit autour de la terrible figure de Monsieur Godeau.

HENRI RODE.

LES LETTRES ALLEMANDES

LE MONDE DES ACCUSÉS
par WALTER JENS.

Lorsque, voici quelques mois, nous lûmes le mythe effrayant de Walter Jens : *Nein! Die Welt der Angeklagten*, nous fûmes aussitôt séduit par l'originalité d'un style, qui supplée à l'indigence volontaire d'un vocabulaire soigneusement trié, par une extrême variété de formes syntaxiques, à la fois inopinées et rapides, bien propres à maintenir le lecteur dans un état d'émotion, de malaise, de surprise, d'attente.

Quoique la version française, qu'en publie la librairie Plon, sous ce titre à la fois positif et abrégé : *Le Monde des Accusés*, soit à tous égards soigneuse et suffisante, voire agréable, elle ne laisse pas d'affaiblir un peu l'impression, saisissante dans l'original allemand, d'une durée qui, docile à la diabolique intelligence d'un technicien, tantôt s'accélère, tantôt se ralentit. Hâtons-nous, d'ailleurs, de déclarer que le traducteur n'en peut mais, et qu'il a fait les plus honnêtes efforts pour mener à bien l'entreprise difficile de tourner dans un idiome de l'espace un langage du temps.

C'est, au reste, de la hantise suppliciante d'un temps qui, soudain, se contracte, et, soudain, se relâche, que souffre le héros principal du *Monde des Accusés*. Sujet de la Monarchie Universelle, dont telles guerres totales ont hâté l'avènement, Walter Sturm, écrivain, a été omis à dessein lorsque l'on a liquidé les derniers spirituels autonomes. Il profite d'un sursis, durant lequel le temps étouffe ses battements, au point qu'il ne le perçoit plus. Dans le district reculé de Braunsberg (*Montbrun* — on discerne aisément l'allusion) il vit chichement de leçons.

Il reçoit un jour une citation à comparaître. La contrée qu'il habite, jusqu'alors épargnée, va être mise au pas. Dès lors le temps, qui ne lui appartient plus, qu'un autre manie et possède, se change contre lui en outil de torture. Sa destinée se détermine dans les moindres détails. Tentatives manquées d'évasion. Divagations dans la nuit technique et panique des tramways qui épient, des gares qui surveillent. Walter Sturm se présente au Palais de Justice à l'heure dite. Il passe par tous les compartiments d'un temps cellulaire. Fantoches militairement agressifs ou administrativement charmants. On l'introduit enfin, étendu sur une civière et les yeux bandés, devant le Juge Suprême.

Walter Jens a, évidemment, beaucoup peiné pour parvenir à donner à cette inoubliable figure une consistance charnelle, sans diminuer sa puissance symbolique. Il laisse entendre que le Juge Suprême a, en quelque sorte, détrôné Dieu, sans jamais se prévaloir d'une nature divine qu'il attribue au seul *Système*, à la seule *Autorité*. Certes, il revêt une pesante simarre de velours rouge et couvre d'un masque de cire son visage dont il a fini par oublier les traits ; mais son corps est celui d'un vieillard fluet, il porte du linge fin, des bijoux efféminés et consomme des chatteries de petit bourgeois friand.

Walter Sturm comprend par lui (qui, déjà, dans son âme, le regarde comme son successeur) le mystère de l'organisation de la Monarchie Universelle. Il s'aperçoit, tout à coup, que les êtres humains, sans qu'ils en aient toujours une claire notion, sont répartis en trois classes : les *Juges*, les *Témoins*, les *Accusés*. Seules des dénonciations opportunes permettent de monter de la dernière à l'avant-dernière. Si l'on y garde une constante attitude, on peut s'en hausser jusqu'à la première, sans y trouver, pourtant, une sécurité durable, car l'*erreur* d'un Juge a pour sanction immédiate la mort.

Comment l'*Accusé* Walter Sturm, soumis à de harassantes alternatives de liberté surveillée et de coercition physique, victime des caprices minutés d'un temps qui parfois se resserre et parfois se distend, se transforme en *Témoin* à dénoncer, malgré lui, celle qu'il aime ; comment il assiste à l'agonie anticipée du dernier prêtre ; comment, pour avoir refait, en imagination, les étapes des progrès véritables de notre monde ancien, il trouve le courage de répondre : *Nein!* au Juge Suprême, qui se prépare à l'investir de sa charge ; comment pour cette *erreur* il passe aussitôt de vie à trépas et connaît la fin de son temps personnel, nous n'aurons pas l'outrecuidance de nous substituer à Walter Jens pour le conter.

On a prétendu que son récit, ou plutôt son mythe explicatif de notre époque, doit beaucoup à Kafka et à Dostoïewsky. Et certes lui-même travaille (sans doute par malice) à nous pousser dans cette voie. Mais nous nous demandons si ce n'est pas là une fausse piste brouillée comme à dessein. Une expérience religieuse profonde s'énonce dans les fables noires de Kafka et de Dostoïewsky : l'un et l'autre se savent frappés par une condamnation dont seule les relèvera la dispensation d'une grâce gratuite. Dans le mythe de Walter Jens, malgré l'apparence, il n'y a pas trace de référence, même indirecte, à des instances divines. Et cela signifie beaucoup.

« Je n'accuse aucun État, écrit Walter Jens. Je n'incrimine personne. J'ai pourtant dit la vérité. » Il souhaite donc que l'on attribue à sa parabole un sens général, ce qui nous engage, au nom de la décence, à protester par avance contre les viles utilisations que nos partis politiques ne manqueront pas d'en faire.

Walter Jens n'a pas voulu peindre allégoriquement les lamentables malheurs de notre planète si elle devient l'objet d'une dictature stalinienne. Il a simplement prévu quel pourrait être l'aspect dernier d'un état qui existe déjà parmi nous.

Ne constatons-nous point, par exemple, que dans notre France, pourtant soulagée par les remèdes d'astucieux et diserts médecins, certaines *Choses jugées* n'ont plus aucune autorité, ni aux yeux des *Juges* par vocation subite qui les ont fabriquées, ni aux yeux des *Accusés* que leurs verdicts enthousiastes ont atteints ; si bien que ces Magistrats Mystiques, pour préserver le prestige de la caste qu'ils ont établie, se voient contraints de rouvrir sans cesse les procès qu'ils ont conclu, tandis que les *Accusés*, qu'ils persécutent, n'ont d'autre ressource, pour s'arracher à leur funeste condition, que de dénoncer soit leurs compagnons de misère, soit les *Juges* impromptus qui les ont condamnés?

ALBERT-MARIE SCHMIDT.

LES LETTRES ANGLAISES

GEORGE ORWELL ET NOTRE TEMPS

« Si le sel perd sa saveur... »

En 1937, sur le front d'Aragon, eût-on demandé à George Orwell quelle raison profonde l'avait poussé, presque sitôt arrivé en Espagne en qualité de reporter, à s'engager dans cette guerre comme combattant (du côté des Républicains, naturellement),

il eût, sans hésiter, répondu : « Pour sauvegarder le sens de la dignité humaine. » Toute la vie d'Orwell témoigne de l'authenticité et de la constante fermeté de ce souci, d'où ses écrits tirent leur noblesse plus que jamais pertinente (1).

Sorti d'Eton, collège fort aristocratique où, de 1917 à 1921, il avait fait ses études comme « boursier du roi », fils d'un fonctionnaire colonial, il avait vu, tout jeune (2), une carrière s'ouvrir devant lui dans la Police Impériale des Indes. Ce que furent ses réactions dans cette situation incompatible avec son caractère, le roman *Burmese Days* (3) devait en 1934 le laisser entrevoir. Au bout de cinq ans Orwell donna sa démission, se désolidarisant désormais de toute oppression et exploitation de l'homme. Il revint en Europe, gagna durement sa vie, plongeur de restaurant en France, employé de librairie puis maître d'école en Angleterre ; à Paris comme à Londres mangeant de la vache enragée ; parfois même, sans travail, ni logis, vivant de l'épuisante, sordide, démoralisante existence du trimardeur. Il sut vraiment ce que signifie la pauvreté dans la vie moderne, les conséquences de *toute* nature qu'elle entraîne, et c'est une peinture non conventionnelle qu'il en fit dans ses livres : *Down and Out in Paris and London* (1933) (4), *A Clergyman's Daughter, Keep the Apisdistra flying* (1936), *The Road to Wigan Pier* (1937), *Coming up for air* (1939). Témoin lucide et scrupuleusement honnête, il n'idéalise aucune classe de la société ni ne surfait personne. Nulle grandiloquence, aucun bluff, pas de compromission. Naturellement porté à considérer chaque individu qu'il rencontre avec un fraternel intérêt, la bonté chez lui n'obnubile pas la clairvoyance ; son humour naît de cette vue nuancée des êtres et des événements ; mais ce n'est pas l'humour de qui se contente d'être spectateur : l'indignation et la compassion l'animent sourdement ; une indignation qui n'est pas à base de haine, mais d'espoir en l'homme, d'exigence ; il a le fier optimisme de tout vrai individualiste. Orwell ne parle jamais d'Amour de l'Humanité ; simplement il est un homme libre qui assume pleinement ses devoirs envers son semblable et envers lui-même. Il paye de sa personne, spontanément, chaleureusement, quand l'occasion se présente d'un acte de solidarité. C'est ainsi qu'un temps, en Écosse, dans le petit village où il demeurait, il se fit par surcroît fournisseur de conserves et de mercerie ; sa recette quotidienne était de l'ordre de 10 francs ! mais par son propre

(1) Sur le point d'achever cette chronique, nous apprenons que le « Partisan Review Award », le prix fondé par l'excellente *Partisan Review* de New-York « dans le dessein de signaler l'ensemble d'une œuvre ayant maintenu, dans l'inquiétante situation culturelle d'aujourd'hui, la valeur littéraire à sa noble et importante place », décerné pour la première fois en octobre 1949, l'a été à George Orwell. Ce choix honore la *Partisan Review*.

(2) Né en 1903 aux Indes, c'est en 1922 que George Orwell repartit en Birmanie. Il est mort le 21 janvier 1950, dans un hôpital londonien, à l'âge de quarante-six ans.

(3) Traduit en français sous le titre : *Tragédie birmane*. (Éd. Nagel.)

(4) Traduit en français sous le titre : *La Vache enragée*. (Éd. Gallimard, 1935.)

dérangement il épargnait aux habitants d'avoir à faire dix kilomètres pour la moindre emplette. Avec une égale simplicité, en Espagne, il estima qu'il ne pouvait faire moins que de donner un coup de main à ce peuple sympathique en lutte pour sa liberté. Ce coup de main prit fin, après plusieurs mois de front, dans des tranchées glaciales où Orwell devint poitrinaire, lorsque, affreusement blessé devant Huesca (une balle lui traversa le cou, sectionnant des cordes vocales et lui paralysant un bras), il dut regagner l'arrière. Il arriva à Barcelone juste au moment des « troubles de mai »; cette circonstance devait avoir une profonde répercussion sur son œuvre d'écrivain et sur son activité de journaliste ultérieures. Car il y fut témoin de la manière dont les Staliniens mirent sur-le-champ à profit ces troubles : claironnant la soi-disant découverte d'un complot monstre où le *P. O. U. M. (Parti Ouvrier d'Unification Marxiste)*, accusé par eux de « trotskysme-fascisme », jouait le rôle de « 5e colonne », ils obtinrent du gouvernement la dissolution du *P. O. U. M.* et aussitôt arrêtèrent tous les membres de ce parti se trouvant alors à Barcelone (y compris les permissionnaires du front, les blessés, des femmes et jusqu'à des enfants), les maintinrent au secret dans des prisons clandestines, sans acte d'accusation ni mise en jugement. Prévenu juste à temps par sa femme, Orwell put se cacher et s'enfuir avec elle d'Espagne le 23 juin 1937, non sans avoir auparavant, en essayant de faire libérer un de ses camarades du front, risqué sa liberté, — car c'était précisément avec les milices volontaires du *P. O. U. M.* qu'il lui avait été donné de combattre. Indigné par l'outrage fait à ces hommes dont il avait pu constater le loyalisme, la vaillance, et dont beaucoup avaient fait le sacrifice de leur vie, Orwell ne fut pas plus tôt en Angleterre qu'il se livra à une enquête et écrivit son *Homage to Catalonia* (1), où, retraçant ses souvenirs de la guerre d'Espagne, il dénonçait en même temps les mensonges et truquages de la presse partisane.

Le premier devoir de tout homme, et de l'écrivain tout particulièrement, est de maintenir son intégrité, de rechercher et dire la vérité. Aucune raison d'opportunité ni la crainte de faire le jeu de l'ennemi ne peut excuser le mensonge, la falsification des faits et l'emploi de moyens dégradants. Sans respect de l'homme et sans probité intellectuelle, pas de progrès possible. Rien de plus urgent à dire et redire ; et inlassablement Orwell le redit : dans son étude sur le socialisme britannique, *The Lion and the Unicorn* (1941), dans ses très remarquables *Critical Essays* (1946) (2), puis en soulevant un rire salubre avec son conte philosophique et satirique, *Animal Farm* (1946) (3), et à nouveau dans son roman

(1) *Hommage à la Catalogne;* la traduction française que nous avons faite de cet ouvrage dès 1938, empêchée de paraître par les événements, puis, après la guerre, par la défection des Éd. Charlot qui allaient la publier, va prochainement paraître aux Éd. Gallimard.

(2) Parus aux U. S. A. sous le titre : *Dickens, Dali and others.*

(3) Traduit en français sous le titre : *Les Animaux partout!* (Éd. Odile Pathé, 1947.)

d'anticipation de la dictature parfaite, *Nineteen eighty-four* (1), où il tempère d'humour la gravité de son insistance, de son cri d'alarme devant un fait sans précédent et le plus redoutable qui soit : l'entreprise de *déshumanisation* de l'homme.

★

Il fut un temps où sur les progrès de la science et de la technique l'optimisme prenait appui. De nos jours l'esprit n'enfante d'anticipations que pessimistes, et d'un pessimisme radical, donnant à entendre que c'est du vouloir de l'humanité qu'il y a lieu de désespérer.

A supposer même que l'on ne fît plus servir le progrès scientifique et technique qu'à des fins constructives, n'aboutirait-on pas à une « dé-civilisation, à la perte des valeurs suprêmes de la vie », se demandait déjà, juste avant cette dernière guerre, John Buchan, gouverneur du Canada, dans son *Memory Hold-the-Door* (2) :

« Dans un tel univers (devenu un énorme mécanisme bien huilé et fonctionnant sans répit), tout homme aurait des loisirs, mais serait déconcerté, car il n'y aurait plus aucune discipline spirituelle de vie ; (...) tout le monde aurait une existence aisée, mais serait aussi quelque peu imbécile, car il n'y aurait plus grande demande d'effort intellectuel. Les esprits vides seraient facilement accessibles à l'ennui et, par conséquent, instables. La vie deviendrait surtout recherche de distractions. L'existence crapuleuse menée actuellement par certains groupes deviendrait l'existence normale de larges couches de la société. (...) Ce serait un monde fiévreux, toujours en mouvement, content de lui-même et cependant insatisfait, et sous le masque d'une existence de plaisirs bruyants, la mort serait au cœur. Le sol de la nature humaine qui, aux siècles de barbarie, restait en friche, serait alors épuisé. Les hommes pourraient aller partout et ne vivraient nulle part, sauraient tout et ne comprendraient rien. Vivre devenant un perpétuel tourbillon, il n'y aurait aucune possibilité de sérénité pour l'âme. Dans le tumulte de cette existence-jazz, quel espoir de se faire entendre aurait la faible voix des prophètes, des philosophes et des poètes? Ce monde qui se targuerait d'être le triomphe de la personnalité humaine, aurait, en vérité, tué cette personnalité. Dans un tel paradis de commis-voyageur, où la vie serait rationalisée, ses angles arrondis par tout le confort matériel imaginable, il y aurait bien peu de satisfaction pour la partie immortelle de l'homme. Ce serait une nouvelle Foire aux Vanités avec M. Speaker pour personnage principal du Conseil de la Cité. L'essence de la civilisation réside dans la méfiance de l'homme à l'égard d'un univers impersonnel. Cela ne change rien à l'affaire qu'un univers mécanisé soit sa propre

(1) « 1984 », paru cet été à Londres, a déjà connu un grand succès aux États-Unis et paraîtra prochainement en traduction française chez Gallimard.

(2) Hodder and Stoughton, London, 1940.

création, si l'homme se laisse asservir par l'œuvre de ses mains. Ce n'est pas la première fois dans l'Histoire que les idoles que l'humanité a façonnées pour ses propres fins deviennent ses maîtres. (...) Ce n'est pas le retour des siècles de barbarie que je crains, mais la venue d'un siècle trop brillant, où la vie serait vécue dans l'éclat d'un éclairage au néon et où l'esprit ne pourrait jouir d'aucune solitude... »

C. Virgil Gheorghiu a, de son côté (1), tracé un tableau non moins désespérant de la société qui, selon lui, est en train de se construire en Occident.

« ... Une société dans laquelle il y a quelques dizaines de milliards d'esclaves techniques et à peine deux milliards d'hommes (même si ces derniers la gouvernent) aura tous les caractères d'une majorité prolétarienne. (...) Les hommes, afin de pouvoir les avoir à leur service sont forcés de connaître et d'imiter leurs habitudes et leurs lois. (...) Et ainsi, peu à peu, sans même nous en rendre compte, nous renonçons à nos qualités humaines, à nos lois propres. Nous nous déshumanisons, nous adoptons le style de vie de nos esclaves techniques. (...) C'est une société créée selon des nécessités mécaniques et non humaines. Et c'est là que commence le drame. (...) Le rythme et le langage de l'esclave technique est imité dans les relations sociales, dans l'administration, dans la peinture, la littérature, dans la danse. Les êtres humains deviennent les perroquets des esclaves techniques. (...) Les esclaves techniques s'émanciperont et deviendront les citoyens techniques de notre société. Et nous, les êtres humains, nous deviendrons les prolétaires d'une société organisée selon les besoins et la culture de la majorité des citoyens, c'est-à-dire des « citoyens techniques ». (...) Pour finir les hommes ne pourront plus vivre en société en gardant leurs caractères humains. Ils seront considérés comme égaux, uniformes et traités suivant les mêmes lois applicables aux esclaves techniques, sans concession possible à leur nature humaine. Il y aura des arrestations automatiques, des condamnations automatiques, des distractions automatiques, des exécutions automatiques. L'individu n'aura plus le droit à l'existence, sera traité comme un piston ou une pièce de machine, et il deviendra la risée de tout le monde s'il veut mener une existence individuelle. (...) Jamais encore l'homme n'a été aussi méprisé... »

La pire menace ne serait donc même plus cette monstrueuse absurdité : l'émulation à inventer des moyens de plus en plus efficaces de destruction. Ce thème-là, le monde d'après guerre atomique et bactériologique, Aldous Huxley l'a exploité dans son *Ape and Essence* (2), nous montrant les grotesques ébats érotiques de rares survivants difformes (les femmes ont au moins quatre seins et leurs enfants des touffes de doigts), adorateurs de Bélial, le Mal triomphant. Mais sa re-préhistoire d'invention simpliste

(1) Dans *La Vingt-cinquième Heure*. (Éd. Plon, 1949.)
(2) *Temps futurs*. (Éd. Plon, 1949.)

(des pantins obscènes dans des décors de carton-pâte) ne parvient pas à nous inquiéter; cela reste trop artificiel; jamais mieux que par cet indigent scénario Aldous Huxley n'a mérité le jugement porté sur lui par André Gide dès 1930 : « ... On sent que les problèmes, il les a rencontrés sur sa route. Il ne les a pas lui-même, et douloureusement, enfantés. »

En revanche, on ne peut lire impunément « 1984 » d'Orwell, ni, si parent par l'orientation et la qualité de l'angoisse, cet autre roman d'anticipation : *La Kallocaïne* (1).

La Suédoise Karin Boye l'écrivit en 1940; en 1941, âgée de quarante et un ans, elle se suicidait, sans laisser connaître la raison de son acte; y entra-t-il, peut-être, certaine démoralisation de prophète? Elle tenait à la fois de sa mère et de son père, « humaniste libéral », nous dit Gerd de Mautort, « une droiture et une conscience scrupuleuse », « une volonté tenace à être toujours vraie et sincère. » Or, *La Kallocaïne*, c'est la tragédie des derniers soubresauts de l'authenticité individuelle. « Un homme, ce n'est qu'un concept biologique, » déclare le citoyen bien-pensant du futur État Mondial qu'imagine Karin Boye. Elle a peu à inventer; déjà dans le monde actuel les données existent, qu'il suffit de prolonger pour nous faire entrevoir ce que l'être humain peut devenir lorsque la vie, uniforme pour tous, appauvrie au maximum à tous les égards, est organisée jusque dans les moindres détails par et pour l'État; quand tout homme, toute femme, en plus de ses journées de travail, doit ses soirées (moins une, de loisirs dirigés) au service militaire et policier; quand, l'État fondant sa puissance sur la méfiance réciproque des citoyens, nulle intimité d'aucune sorte — ni conjugale, ni familiale, ni amicale — n'est tolérée. Alors, l'amour flétri comme sentiment asocial, le couple n'a plus permission d'être qu'une machine de reproduction au service de l'État, à qui seul appartiennent les enfants, enlevés du reste aux parents dès l'âge de sept ans. Pour rééprouver d'authentiques sentiments, certains des héros de Karin Boye se débattent comme des noyés contre l'asphyxie; la terreur organisée a le dernier mot. Non seulement l'assistante domestique tenue de faire en fin de semaine son rapport à la Police, mais aussi bien l'enfant, le conjoint, l'ami, est un dénonciateur virtuel. Au surplus, l'État omnipotent est omniprésent par le moyen de micros et d'écrans de télévision disposés partout, permettant à la Police de surveiller jusque dans les chambres à coucher tous les gestes, expressions de physionomie et paroles de tous les citoyens. En dépit de quoi survit chez quelques-uns le désir nostalgique d'une communauté de nature différente, fondée au contraire sur la confiance réciproque. Opposition fondamentale qu'une réfractaire formule ainsi : *Ce qui est organique n'a nul besoin d'organisation. Vous construisez du dehors, nous construisons du dedans. Vous vous servez de vous-même comme de matériaux, et vous vous écroulez. Nous croissons comme des arbres, et entre nous s'établissent des ponts vivants et libres. Il ne sort de nous que des choses vivantes. En vous n'entrent que des choses*

(1) Éd. Fortuny, 1947.

mortes. Non-conformisme aussitôt traqué ; qui ne s'est, du reste, manifesté qu'à la faveur des expériences faites sur les cobayes humains de l'État par le savant Léo Kall ; grâce au sérum dont il est l'inventeur on peut provoquer des confessions sincères. L'État, désormais en mesure de contrôler jusqu'aux pensées intimes et aux sentiments, promulgue une loi sur les « délits de pensée ». Avec l'emploi par la Police de la kallocaïne disparaît le dernier reste de vie privée.

Nous lisions ce roman d' « anticipation » l'an dernier, alors que se déroulait dans la presse la controverse au sujet de l'emploi par les tribunaux du Penthotal ! Récemment c'est de la lobotomie que l'on nous a entretenus, de cette « chirurgie de la personnalité » pouvant, selon le professeur Delay, être pratiquée sous sommeil électrique à l'insu du patient ; à son sujet le professeur d'Allaines déclara : *On peut apercevoir dans ce domaine un immense danger. Dans la voie où s'engage à regret la société, où l'individualisme et la liberté sont attaqués comme une perversion sociale, où l'homme apparaît de plus en plus un infime rouage au service d'une machine sociale impersonnelle et implacable, quelle tentation ce sera de modeler l'homme en vue de son travail pour qu'il devienne un parfait instrument social, obéissant, bien adapté et content de son sort.*

C'est précisément un tel monde, où l'État parvient à refaçonner à sa guise les esprits humains, que nous présente George Orwell. Comme *La Kallocaïne*, *Nineteen eighty-four* nous plonge dans une atmosphère de mouchardage généralisé et promu au rang de vertu première, de terreur policière en passe de paraître seule possible et normale. Ici aussi la vie dénuée et entièrement « dirigée » se vit devant « l'œil » et « l'oreille » de la Police ; et c'est également à la faveur de la redécouverte de l'amour, sentiment prohibé, que Winston Smith s'efforce à tâtons vers une intégrité spirituelle que nul, désormais, ne pourra plus recouvrer. Car le pessimisme de « 1984 » est plus radical encore que celui de *La Kallocaïne :* ici une dictature intégrale se parfait en menant jusqu'à son point d'achèvement la déshumanisation. La défaite du héros non-conformiste d'Orwell est totale : l'intelligence triturée par les interrogatoires jusqu'au déconcertement absolu, il perd pied et coule dans une docilité fanatique : désormais il *croit* en « Big Brother », chef du Parti, dont l'énorme portrait de mur en mur s'impose comme une obsession ; il s'abandonne aveuglément, sans plus même être en état d'en remarquer les variations contradictoires d'objet, à la frénésie que le Parti provoque en lui durant les obligatoires et rituelles « deux minutes de Haine » quotidiennes ; il *reçoit* tout slogan de propagande : « La Guerre, c'est la Paix. La Liberté, c'est l'Esclavage. L'Ignorance, c'est la Force. » Acrobaties mentales qui font perdre aux mots tout sens défini. Mais cela ne suffit pas encore. Tant que les mots demeurent, ce sont malgré tout des instruments de pensée dont un esprit réfractaire pourrait se ressaisir. Or *l'orthodoxie c'est l'absence de pensée — l'absence du besoin de penser — et ne pas même s'apercevoir de cette absence.* On n'avait su jusqu'alors que « liquider » les hommes qui se permettaient de penser par eux-mêmes ; en 1984 on s'attelle à la liquida-

tion de la pensée elle-même. D'abord, « épuration » du vocabulaire ; tous les mots hérétiques, tels que *liberté, justice, honneur, moralité, internationalisme, démocratie, science, religion*, etc., seront bannis du dictionnaire, leur usage interdit ; peu à peu on les oubliera, et les concepts correspondants, devenus mentalement informulables, finiront par s'évanouir aussi ; en revanche seront créés des mots propres à inspirer l'attitude mentale désirable ; au début on emploiera beaucoup d'euphémismes, puis enfin, en y substituant quantité d'abréviations, un langage décharné n'offrant plus aucune prise à la réflexion : ainsi, pour désigner le ministère de la Guerre, on ne dira même plus *Ministère de la Paix*, mais *Minipax*... (Et soudain nous sursautons : devons nous seulement sourire de nos actuels *Uniscan* et *Fritalux* et *URSSUSA??*) La simplification excessive de la grammaire rendant impossible l'articulation et le nuancement de la phrase, l'appauvrissement considérable du vocabulaire ne comportant plus qu'un nombre extrêmement restreint de mots artificiellement créés et ne pouvant plus être pris que dans une acception unique, simples signes rudimentaires pour les besoins immédiats, sans halo de culture, indigents comme des coquilles vides, — tout contribuera à rétrécir et démeubler le champ de l'esprit humain. Vers l'an 2050, le Néo-Langage *(Newspeak)* ayant complètement supplanté la langue actuelle, les hommes seront devenus incapables de comprendre celle-ci ; après avoir « adapté » en Néo-Langage l'Histoire révisée selon la dernière « ligne » du Parti et quelques rares lambeaux de littérature, on détruira systématiquement tous livres, documents, témoignages quelconques de la pensée du passé ou d'un mode de vie différent. Ayant supprimé toute possibilité de comparaison, et par là privé toute pensée de points d'appui, l'État pourra abroger la loi sur les « délits de pensée ».

Cette entreprise de désintégration de l'esprit humain, ce n'est pas dans l'abstrait qu'Orwell nous la présente, mais à travers les péripéties très particulières de la vie de ses personnages ; dans cette transposition humoristique il garde, comme toujours, les pieds sur terre ; d'où un roman plein de vie et d'originalité. Mais, de sa valeur littéraire, comme de la singularité de l'intrigue, nous nous proposons de parler ailleurs. Ici, ce qui nous requiert c'est la question angoissée qui est au cœur de cette œuvre : Jusqu'à quel *irréparable* pourrait aller le tort causé à la civilisation si, à la terreur policière s'ajoutant le mensonge, la falsification des documents et la destruction des témoignages, cette pratique venait à être généralisée, systématique, constante? Cette question, sans doute a-t-elle commencé de s'imposer à Orwell au temps de son expérience espagnole, et dans *Animal Farm* déjà il l'avait transposée satiriquement : on y voit le Dictateur et ses séides falsifiant adroitement les *Sept Commandements* révolutionnaires inscrits sur le mur de la grange, au fur et à mesure qu'ils s'arrogent de nouveaux privilèges en empiétant d'autant sur les droits conquis lors de la Révolution par les Animaux ; et ceux-ci, dans l'impossibilité de prouver le bien-fondé d'une protestation, finissant par ne plus savoir eux-mêmes si les *Sept Commandements* primitifs ont

réellement existé ni quels ils étaient au juste. Dans « 1984 » Orwell la pose à neuf, avec plus de force et un humour plus corrosif.

Roman d'*anticipation*, disions-nous? Mais c'est déjà sur une grande échelle que se perpètre ce crime contre l'esprit :

« Pendant l'hiver 1940-1941, raconte Jules Margoline (1), on *déshumanisa* mille hommes dans le « 48e carré ». (...) La « déshumanisation » ne se fait donc pas seulement par l'*exploitation* obtenue par une pression matérielle ; mais par la *dépersonnification*. (...) Et graduellement nous oublions notre passé. Si, au début, ce qu'on avait fait de nous, en si peu de temps, nous semblait invraisemblable, aujourd'hui notre vie passée nous semblait déjà un rêve. La civilisation européenne, les idées pour lesquelles nous avions combattu, les gens que nous avions aimés et aux côtés desquels nous avions marché, ce monde où nous étions des hommes fiers et intègres, tout cela nous était apparu en songe, tout cela n'était qu'un rêve. (...) Ce qui différencie surtout les camps soviétiques de tous les autres lieux de détention du monde, c'est la nécessité de *mentir* sans cesse pour sauvegarder sa vie, mentir toujours, porter un masque pendant des années ! (...) Les meetings, les réunions, les rencontres, les conversations, les journaux muraux sont enveloppés de la phraséologie officielle, doucereuse, qui ne contient pas un seul mot de vérité. L'homme de l'Occident peut difficilement comprendre ce que signifient la privation du droit et l'impossibilité, pendant cinq ans ou dix ans, de s'exprimer librement ; l'obligation de rester muet comme une tombe. Sous cette pression incroyable se déforme et se désagrège toute la substance interne de l'individu. Dans les conditions artificielles de la vie de camp, il est impossible de feindre longtemps et de dissimuler, aux yeux des mouchards, les pensées et les convictions interdites. Tout ce qui était caché, avec le temps, fatalement, se manifestera et deviendra évident. C'est pourquoi l'instinct de conservation oblige des millions de gens simples et assez peu cultivés à ne pas uniquement se contenter de mentir, mais à s'adapter intérieurement à la fiction, à jouer les patriotes soviétiques et à se conduire selon les règles du jeu. Voilà sur quoi est basé le « redressement » dans les camps. Il est aussi basé sur le fait que les convictions, les pensées et les sentiments, refoulés au cours des années de détention et ne pouvant s'extérioriser, meurent ; 90 pour 100 des intellectuels, qui ne peuvent suivre cette route jusqu'au bout, périssent dans les camps. Pour tous les autres, c'est l'atrophie de la conscience commune et la mécanisation de l'esprit. Il n'y a plus ni vérité ni mensonge. »

Il n'y a plus ni vérité ni mensonge!... Et quelle « illustration » de ce re-façonnement des esprits par falsification de l'Histoire que le tableau que vient de tracer Wladimir Petrovici, professeur à la Faculté de Droit de Bucarest, de l'enseignement et de la culture en Roumanie :

(1) Dans *La Condition inhumaine*. (Éd. Calmann-Lévy.)

« Contrainte par la terreur de rompre les liens qui l'attachaient si étroitement au monde occidental, et particulièrement à la France, elle se dirige à pas rapides vers un obscurantisme fanatique, pour lequel elle n'a jamais ressenti ni la moindre sympathie d'esprit, ni le moindre attachement de cœur. (...) L'histoire des origines du peuple roumain, elle-même, a été falsifiée par ordre du Kremlin. (...) La première attaque a été menée par les *érudits*. Ils s'évertuent à prouver aux Roumains, à l'aide de *vieux documents inconnus*, que leur peuple est d'origine slave et que c'est de Russie que leur viennent leur langue, leur religion, leur culture et leur science. Prétexte excellent pour substituer à l'enseignement de la langue française celui de la langue russe. (...) Dissoute par un simple décret du gouvernement, l'Académie roumaine a été remplacée par l' « Académie de la République populaire de Roumanie », dont les membres sont nommés sur l'ordre de Moscou. Les nouveaux « immortels » ont permis aux autorités russes d'occupation d'emporter en Russie soviétique tous les vieux documents, et ils travaillent avec fièvre à découvrir d'autres témoignages qui prouveront aux Roumains que tout dans le passé de leur nation a été falsifié. (...) Ces contre-vérités sont exposées à la génération nouvelle, élevée et éduquée dans le plus pur esprit stalinien ; elles lui sont répétées jusqu'à satiété, afin de l'exalter et de la contraindre à servir plus tard jusqu'au fanatisme les conceptions de l'idéal communiste. Les transformations opérées dans l'éducation nationale en vue de ce résultat défient toute imagination... Il est facile d'en comprendre toute la gravité quand on songe que par ce moyen les potentats du Kremlin ont réussi à briser tous les liens qui rattachaient le pays à son passé et à construire en leur place ce que désirent et ordonnent les temps nouveaux. (...) »

Que de tragiques échos depuis 1936 au cri d'alarme d'André Gide : « S'il doit répondre à un mot d'ordre, l'esprit peut bien sentir du moins qu'il n'est pas libre. Mais s'il est ainsi préformé qu'il n'attende même plus le mot d'ordre pour y répondre, l'esprit perd jusqu'à la conscience de son asservissement. »

Yvonne Davet.

A LA POURSUITE DE L'AMOUR ET DE LA SATIRE AVEC NANCY MITFORD

Il semble qu'il doive être assez consolant pour le moraliste de s'arrêter sur les quelques époques où la société, ayant nourri et élevé ses enfants dans une sorte d'indifférent désordre, les voit se retourner contre elle et la juger avec des yeux implacables. Un reste de tendresse de leur part lui fait comprendre la profondeur de sa condamnation. Mais alors, jouant sa dernière carte, elle essaye d'étouffer par une admiration spontanée, par un grand succès, ce que pourrait avoir d'irrémédiable le témoignage de

ces enfants prodigues. Elle fête, elle caresse ceux qui la fouettent, et tout le monde oublie dans l'euphorie les raisons premières, les vérités fondamentales qui avaient soulevé tant de bruit. Les siècles ont perfectionné cette tactique; un Swift, un Beaumarchais, obtenaient une approbation moins complète, moins unanime, que les écrivains de satire d'aujourd'hui, parce que la société d'alors n'avait pas encore compris que la grande habileté était de les prendre au sérieux. On lisait la satire avec une certaine réticence, prêt à la trouver *bien légère*, ou *odieuse, indécente*, si elle portait les couleurs trop vives de la vérité. Cette fausse manœuvre ne faisait qu'aggraver les choses, en justifiant triomphalement les accusations des satiristes. On n'imagine plus maintenant qu'un accueil paisible et chaleureux pour tous ces livres-témoins à qui l'on donne le succès justement parce qu'ils piétinent les pelouses. Dernièrement, chacun a pu voir la majorité des chroniqueurs littéraires célébrer avec amusement la parution d'un livre qui condamnait toute la littérature contemporaine et, par là donc, bon nombre de ces chroniqueurs eux-mêmes. Et dans cette équivoque, la société s'en tire à bon compte.

De l'autre côté de la Manche, M. Waugh est depuis longtemps le maître incontesté de ce genre de littérature. Il est vainqueur sur toute la ligne, et peut tendre les bras à M. Marcel Aymé, l'un complétant l'autre à merveille. L'Angleterre cependant nous réservait une dernière surprise. Et le pays d'élection des dames romancières, de ces êtres paisibles et simples qui écrivent des romans de passion à rendre jalouses toutes les Staël françaises, nous livrait hier sa nouvelle découverte. Ce fut Nancy Mitford.

D'emblée, les deux livres de Mrs. Mitford, *The pursuit of love* et *Love in a cold climate*, ont obtenu le grand succès, gagné tous les publics (1). Ce ne sont pas ses premières œuvres mais Mrs. Mitford, sévère pour elle-même comme pour la société, se refuse à laisser réimprimer ses autres livres. Elle avoue très simplement qu'elle les trouve mauvais et là-dessus il ne vous reste plus qu'à parler d'autre chose.

C'est fort naturellement son milieu que Nancy Mitford se plaît à glisser tout vivant entre les pages de ses livres. Placée dans une situation exceptionnelle pour tout voir, tout entendre — et ne rien oublier! — elle met son génie à embrouiller des fils qui restent assez clairs, malgré ce petit travail de bienséance. On peut remarquer d'ailleurs que l'écrivain lance généralement ses flèches au haut de l'échelle sociale, car il voit d'une manière parfaite ses traits déformés et ses tares. Imagine-t-on une satire placée dans un milieu ouvrier? Il serait non seulement dangereux de jouer ce jeu mais surtout comment arriver à décrire, même avec des verres grossissants, ce qui reste pour l'écrivain si obscur,

(1) *The pursuit of love*, écrit en trois mois pendant la guerre, a paru en décembre 1945 et atteint aujourd'hui plus de 200 000 exemplaires. *Love in a cold climate*, sorti en juillet 1949, se tire déjà à 75 000 exemplaires. Ces deux livres paraîtront en français, dans le courant du printemps, chez Stock.

si difficile à pénétrer? Au contraire, le « dessus du panier », noblesse, grande bourgeoisie, comité des forges, sert facilement de cible à toutes les attaques. Ces temps-ci, seul peut-être M. Marcel Aymé a exercé sa verve et son esprit d'observation aux dépens des milieux les plus médiocres, les plus étriqués. Mais il fait entrer la poésie dans ses travaux, ce qui lui permet d'éviter bien des faux pas, d'esquiver tout l'inconnu, *l'indescriptible*, de la faune qu'il décrit.

Nancy Mitford, elle, règle donc ses comptes avec ce qu'elle connaît bien. Dans *The pursuit of love*, elle s'attaque à son enfance et aux années qui ont suivi. Un heureux sort a voulu la faire naître au centre même de ses activités. Son talent était conçu pour regarder tourner tous ces gens autour d'elle. Et elle n'avait qu'à lever les yeux pour trouver ses modèles ; comme cette extraordinaire famille Radlett qu'elle ne se lasse pas de retoucher — elle est son bien personnel depuis sa naissance ! — ou ces Kroesig, puissante maison d'origine allemande, en flirt avec Hitler, et dont l'héritier devient le mari décevant de l'héroïne du livre, Linda. Mais Mrs. Mitford ne résiste pas au malin plaisir de nous montrer le revers de la médaille. Et l'on voit la pauvre Linda faire l'apprentissage du matérialisme dialectique avec un amant beau comme le jour et marxiste à toute épreuve. Enfin, après un malheureux essai de guerre d'Espagne, elle trouve son équilibre dans les bras d'un séduisant Français, le duc de Sauveterre. La scène est charmante où, perdue, sans un sou, errant dans la gare du Nord, Linda voit s'approcher un monsieur bien mis et lui jette aussitôt, furieuse et terrorisée, dans son français approximatif : « Il faut expliquer que je ne suis pas une esclave blanche. Je suis la fille d'un très important lord anglais. » Mais elle monte quand même en taxi avec le monsieur qui s'esclaffe de rire, « loin d'être certaine que ce n'était pas la route de Buenos-Aires. » La fin du livre offre des notes plus tendres, les héros semblent devenir presque sérieux au contact de l'amour, lorsque soudain Mrs. Mitford les fait mourir en trois petites lignes sèches. Décision qu'elle a regrettée depuis, car cette sauvagerie inutile l'empêche de se resservir de personnages qu'elle aimait !

Il est impossible de raconter un livre de Nancy Mitford, sans gâcher les surprises, les situations, les mots merveilleux qui sautent à chaque page. Dans *The pursuit of love*, les passages de satire pure sont dosés habilement avec ces moments de détente qu'un écrivain exige de temps en temps de ses personnages. Les rappels de l'enfance, la découverte de Paris par cette jeune Anglaise, les promenades avec l'intarissable Fabrice, le soleil, l'hôtel Montalembert, les coups de téléphone interminables entre Linda et son amant, tout cela nous révèle un autre côté du talent de Mrs. Mitford. Mais tout ce charme est sans fadeur car, à chaque pas, il est masqué par une sorte de pudeur qui empêche de rien prendre trop sérieusement. Ainsi, l'auteur invente des détails assez émouvants qu'il dirige volontairement dans le sens de la comédie et du rire. Nous n'oublierons pas si vite, par exemple, l'histoire de la lettre de Linda. Après des mois et des mois de

silence, elle reçoit enfin une lettre de Fabrice qu'elle court lire, enfermée dans sa chambre. Mais une heure plus tard elle redescend les yeux pleins de larmes, n'ayant pas compris un traître mot de ces « hiéroglyphes » en français. Et toute la famille se penche sur la mince feuille de papier, pendant que Linda leur demande d'une petite voix « de ne pas rire ». Mais personne n'arrive à déchiffrer la lettre ! Et Mrs. Mitford termine en disant : « A la fin Linda dut abandonner. Elle se promenait partout avec la lettre dans sa poche, comme un talisman, mais elle ne sut jamais ce que Fabrice avait bien pu lui écrire. »

Love in a cold climate laisse peu de place à cette espèce d'émotion discrète qui court dans tout l'autre livre. On ne sait si on ne doit pas le regretter un peu. Ici, tout a été dégagé pour mener à bien une sorte de vaudeville mondain qui grimpe de chapitre en chapitre vers un dénouement énorme et imprévu. C'est le triomphe pur de la satire. Le roman se déroule à peu près entièrement dans le même milieu ; une famille de l'aristocratie anglaise d'avant la guerre, à l'époque où celle-ci offrait encore le spectacle de grands noms rehaussés par des fortunes sans limite. Et cette famille va de scandale en scandale, depuis la fille unique que l'on déshérite car elle épouse, à moins de vingt ans, un vieux monsieur très proche parent de son père, lord Montdore ; jusqu'au jeune Cedric, neveu éloigné à qui doivent aller dorénavant tous les titres et toutes les terres, qui révèle des goûts trop passionnés pour les bijoux, les meubles et les robes, et un jour obligera sa tante l'impressionnante et autoritaire lady Montdore à se faire tirer la peau, à porter des jupes courtes et des chapeaux minuscules. Il est rare qu'un livre aille *crescendo* jusqu'au point final, sans faiblesse et sans reprise. D'autant que les surprises de la fin pouvaient tomber à plat, mais l'on présume qu'elles n'ont rien d'imaginaire, comme le reste du livre d'ailleurs. C'est seulement sur la trame de mille petites réalités que Nancy Mitford peut tisser, peut commencer à travailler. Elle-même ne le cache pas.

On retrouve dans *Love in a cold climate* tout ce que Gyp aurait aimé. A notre époque, elle aurait écrit un livre du même ordre, sur les mêmes sujets. D'ailleurs Mrs. Mitford semble avoir composé ce dernier roman d'une main plus sûre, affermie, qui sait d'instinct où porter les traits. Elle ménage ses effets et nous fait attendre à bon escient. Sur la toile de fond, nous voyons reparaître les chers Radlett de *The pursuit of love*, et Linda, et l'inévitable duc de Sauveterre, que Mrs. Mitford pouvait ressusciter sans danger puisque le livre se situe antérieurement à l'autre.

Le public britannique est fort amateur de ce genre de satire. Il y a une certaine revanche satisfaite dans ce plaisir de voir dégonflés, réduits à néant, acculés à leurs préjugés et leurs ridicules, des êtres qu'on vous a toujours appris à respecter comme une force. Pourtant Mrs. Mitford est encore assez douce dans sa manière. Ses victimes ne peuvent pas trop se plaindre ; elles sortent vivantes de ses mains.

Si Nancy Mitford ne cache pas qu'elle se plaît assez dans la société de ses victimes, elle donne aussi les preuves d'un intérêt

qui s'étend sur d'autres domaines. En travaillant, par exemple, à cette minutieuse traduction de la *Princesse de Clèves* qui paraîtra très prochainement à Londres, avec une préface et des annotations de sa main. Nous devons dire ici la tendresse particulière que Mrs. Mitford a toujours montrée vis-à-vis de la France. Elle connaît sa langue, ses écrivains, son mode de vie et de pensée, comme une vraie habituée de ce Paris où il lui plaît de vivre depuis plusieurs années. Elle s'intéresse au tout et au rien qui naissent et meurent chaque jour dans une ville et l'on retrouve cette curiosité amusée dans les chroniques sur Paris qu'elle tient depuis quelque temps dans un grand journal de Londres. Elle y parle des expositions, de la nouvelle présentation du *Bossu*, de la correspondance Gide-Claudel, avec ce goût de la vérité toute crue, ce mépris pour les admirations aveugles, qui rappellent le ton de ses livres. On sent que Mrs. Mitford doit se méfier des poètes.

Nous voudrions maintenant tirer une leçon d'un petit fait. Il y a dans les deux romans de Mrs. Mitford quelques scènes en français éparpillées çà et là. Et l'on devine que l'auteur se plaît fort à faire parler ses héros à la façon polie et un peu froide du XIXe siècle. Que de « madame », de « ma chère », de répétitions élégantes. Un monsieur qui voit une dame ne pas vouloir aller au lit avec lui, lui répond : « C'est une résistance magnifique, je vous félicite de tout cœur, madame. » Tout cela sonne assez démodé et l'on se prend à songer à ces petits détails inconnus, ou qui nous laissent dans une parfaite indifférence, et que des yeux étrangers jugent comme du plus grand charme, comme le symbole même d'un pays. Et cela nous donne soudain de sérieux doutes sur la manière dont il nous a plu de peindre ici notre admiration.

BERNARD MINORET.

L'HISTOIRE LITTÉRAIRE

LE NATURALISME FRANÇAIS.

Le style, est-ce l'homme? C'est en tous cas le cerveau. Tête bien ou mal faite. C'est pourquoi on se sent un peu inquiet lorsqu'on découvre dans un livre des lignes comme celles-ci :

« Lisez *Sœur Anne*. C'est l'histoire d'une pauvre muette dont toute la vie douloureuse et sentimentale s'est réfugiée dans le geste et dans le regard. Qu'importe, après cela, que l'auteur glisse un mot grivois dans le récit ! L'existence se limite-t-elle à des réunions de salon ou d'église? D'ailleurs, Paul de Kock respecte le religion, la famille et la société. Seule, *La Pucelle de Belleville* dépasse la dose normale d'audace... »

Est-ce que Max Jacob a fait beaucoup mieux dans ses textes parodiques? Étant tombé sur cette page en ouvrant au hasard le livre de M. Charles Beuchat, j'en ai entrepris la lecture sérieuse et complète avec un mélange de stupeur prudente et de curiosité sympathique. Sympathie et curiosité allaient à l'énorme travail que représentent ces deux volumes consacrés à un épisode de l'histoire littéraire, le Naturalisme français. Prudence et stupeur alternèrent au fur et à mesure de mon avance. Mais un devoir s'impose dès l'abord : féliciter l'auteur d'avoir lu ou relu pendant quinze années Pigault-Lebrun, Paul de Kock, Paul Alexis, Hector Malot, Francis Poictevin, Albert Pinart, Georges Darien, et quelques autres, parmi lesquels heureusement Rétif de la Bretonne, Laclos, Stendhal, Balzac, Flaubert, Zola et Maupassant.

L'Histoire du Naturalisme français (1) a été bizarrement conçue. Elle consiste pour une bonne part en longues biographies et en analyses de romans et de pièces. Cela peut avoir de l'intérêt quand il s'agit d'auteurs plus ou moins oubliés, un intérêt très relatif puisque ce sont auteurs dont nous nous moquons aujourd'hui éperdument. Mais où est donc l'intérêt pour un Stendhal ou un Flaubert sur qui tant de livres nous ont renseignés depuis longtemps? Les propos qui appartiennent en propre à M. Beuchat, ses commentaires et jugements, ses justifications de classement, auraient tenu dans un volume de deux cents pages. Pourquoi tant de place donnée à des inutilités?

Un autre étonnement se joint vite à celui-là. A peine a-t-on eu le temps de se réjouir que justice soit rendue à Rétif de la Bretonne qu'on se trouve en face de Choderlos de Laclos. Quoi! Laclos précurseur du Naturalisme? *Les Liaisons dangereuses*, ces prodigieuses densités psychologiques, annonciatrices de tant de vulgaires platitudes? Mais c'était effarement naïf. On poursuit la lecture et voilà Stendhal, voilà Mérimée (entre Ponsard et Murger), voilà... On se frotte les yeux... Nous ferons-nous une raison? M. Beuchat s'est formé du Naturalisme une idée qui lui permet d'y enfermer la moitié de la littérature française.

Se faire une raison, non, on ne peut pas. Songez que Toulet... « Fut-il naturaliste? » se demande l'historien qui se répond : « Quelque peu, du moins dans ses nombreux romans de mœurs, parmi lesquels nous citons... » Et M. Beuchat les cite tous! Au reste, j'aime autant recopier tout de suite les noms dont il se sert finalement comme « preuve de la fécondité de l'esthétique naturaliste ». Les voici : Romain Rolland, les Tharaud, Giraudoux, Jacques Chardonne, Mauriac, Jaloux, Giono, Cendrars, Camus. C'est à croire qu'il ne les a pas lus. Mais si, il les a lus. Sa conscience ne fait pas de doute. Seulement il a prétendu tenir une gageure.

En effet, tout au long de son livre, il s'appuie sur la notion de naturalisme et sur la notion de réalisme indifféremment ; naturalisme et réalisme sont pour lui une seule et même chose. Cela déjà l'autorise à ranger sur le même rayon de bibliothèque l'auteur

(1) Éd. Corrêa.

de *Madame Bovary* avec celui de *Bel-Ami*, avec celui de *Nana*. Mais, allant plus loin, il distingue deux sortes de réalités, la réalité extérieure des milieux, des actions, des personnages, et la réalité intérieure des cœurs et des esprits ; mais les deux réalités, dit-il, font la réalité complète. En sorte que, puisque réalisme est naturalisme, voilà Stendhal lui-même embarqué dans la littérature naturaliste.

Et le naturalisme est autre chose encore, il est « le sens du présent opposé à celui du passé et du futur ». Je crois que c'est ce trait-là seul qui empêche notre auteur de classer Racine comme naturaliste ; mais Molière? En tout cas, il est amusant de rapprocher une telle définition d'une autre définition que Stendhal a formulée et que je vois reproduite d'ailleurs par M. Beuchat à propos de Stendhal : « l'art de présenter au peuple les œuvres littéraires qui, dans l'état actuel de leurs habitudes et de leurs croyances sont susceptibles de leur donner le plus de plaisir possible ». Heureusement les deux définitions ne s'opposent pas tout à fait, car Stendhal appliquait la sienne au « romanticisme » !

Enfin M. Beuchat a bien l'air de ne connaître dans le monde que deux littératures, la naturaliste et la romantique. Tout ce qui n'est pas romantique devenant alors forcément naturaliste, on devine que le Naturalisme se trouve incommensurablement plus riche que nous ne l'imaginions. Je crois bien ! *L'Iliade* et *L'Odyssée* lui appartiennent : ... « chez les poètes les plus nobles, le sens de l'observation juste se mêle au goût du pittoresque. Quoi d'étonnant alors, si Homère, ce dieu des poètes, nous apparaît comme le premier des naturalistes »? Quoi d'étonnant? Nous ne nous étonnons plus de rien. Nous apprendrons sereinement que « le Naturalisme rejoint le classicisme à une certaine limite » et que « la littérature moderne vraiment puissante repose sur le Naturalisme ».

Heureux M. Beuchat ! Ce n'est pas une peau de chagrin qu'il a dans la main. Une peau de quoi, je ne sais. Mais il détend et étire le Naturalisme en long et en large. Qu'il le fait mouvant ! Il est bergsonien en diable. Quand l'« école de Médan » le gêne, il remplace « le détail matériel par le détail psychologique », y ajoute un peu « d'exaltation du monde de la pensée », et le voilà à l'aise dans un « naturalisme aéré ». Et pourquoi ne pas faire intervenir l'ironie dans la chronique des mœurs contemporaines? « N'est-ce pas le seul Naturalisme conforme à la situation actuelle? » Alors, Abel Hermant est à nous... Et Jules Renard donc ! « Recherches méticuleuses du détail caractéristique », « impassibilité », « simplicité du style »... Je découvre aussi le Duhamel, autre naturaliste, le créateur de Salavin, « ce gueux de Paris ». Ah, cette fois je me demande si M. Beuchat a vraiment lu tous les livres dont il parle ; je me l'étais demandé déjà, sans oser le dire, à l'occasion de Toulet...

Bien entendu, notre historien s'annexe le populisme de Thérive et Lemonnier, mais qu'il en parle étrangement ! Il y voit « un compromis » entre la Naturalisme proprement dit et... le Symbolisme ! Et puis, à ce propos, oh ! que c'est drôle ! il le montre

rejetant « le scientisme primaire des naturalistes et leur psychologie sans finesse ». Ainsi donc, le Naturalisme se peut reconnaître au « scientisme primaire » et à la « psychologie sans finesse », et vous prétendez y faire entrer un Flaubert, un Balzac, voire un Stendhal?

Je n'ai rassemblé tant de témoignages d'une incontestable confusion d'esprit que parce qu'il importe de rendre inoffensive la thèse qui se dégage du long dénombrement que M. Charles Beuchat appelle *Histoire du Naturalisme français*. Elle va contre des distinctions et une hiérarchie qu'on n'abandonnerait pas sans dommage. La littérature naturaliste repose sur des enquêtes, la littérature d'un Stendhal et d'un Laclos sur un génie d'analyse vivante. Rien de commun. Balzac est un imaginatif, même un visionnaire ; il prend à la réalité les éléments d'un monde qu'il façonne et dresse face à celui que nous croyons connaître : tel est le sens qu'il est raisonnable de donner à la « concurrence à l'état civil ». Quant à Flaubert, son mot célèbre « Madame Bovary, c'est moi » n'étonne point. « Madame Gervaise c'est moi » étonnerait dans la bouche de Zola. L'auteur de *L'Assommoir*, on le sait, est épique à sa manière ; mais tout de même il travaille sur le document et il prétend faire œuvre de science, tout roman de lui sent le dossier, tout roman de lui est fabriqué. Un beau roman de Balzac est créé.

HENRI CLOUARD

LE THÉATRE

UN NOUVEAU MOLIÈRE ?

Ce n'est pas l'opinion des critiques qui gênera ou favorisera la nouvelle pièce de Marcel Aymé. S'il n'est pas de ces auteurs pour lesquels « cinquante personnes se feraient tuer », il y a longtemps que des dizaines de milliers de lecteurs étaient prêts à se déranger pour aller l'entendre au théâtre. *Lucienne et le boucher* l'avait déjà prouvé ; *Clérambard* (1) connaîtra le même triomphe et nous pensons sincèrement que ce vaste public habitué à Bernstein, Roger Ferdinand ou André Roussin y gagne.

Contrairement à ce que l'on peut reprocher à la plupart des auteurs comiques, c'est un excès de conscience professionnelle qui fait de *Clérambard* une comédie imparfaite. On pourrait faire le même reproche à ses romans : Marcel Aymé ne sait pas limiter son sujet, son inspiration. Puisqu'il a choisi bon gré, mal gré, d'être un classique, son imagination ne se renouvelle pas assez pour qu'il se permette de mettre en scène tant de personnages, comme son style n'est pas assez riche pour résister aux longueurs

(1) A la Comédie des Champs-Élysées.

qui ralentissent considérablement l'action. C'est d'ailleurs là le reproche majeur que l'on puisse faire à Marcel Aymé : il n'a jamais fait l'effort de se donner un style, de le créer. A-t-il pensé — mais ce serait naïf — qu'héritier d'une tradition comique instaurée en France beaucoup plus par Molière (Boileau aidant) que par les fabliaux, il devrait sa force et son pouvoir d'évoquer les ridicules à un prosaïsme sans éclat, à un bon sens du langage capable de tout dire sans choix particulier? Adversaire de la préciosité poétique, mais aussi de toute la poésie, il était fatal que Marcel Aymé se montrât l'ennemi du langage à l'état pur, considéré sous le seul aspect de sa puissance créatrice. Il n'est pas vrai pourtant que l'auteur comique doive uniquement se fier à une prose utilitaire. Il serait vain de souhaiter que Marcel Aymé s'inspirât du délire verbal de Rabelais, mais il serait juste de lui opposer Molière chez qui le langage est toujours enfermé dans les étroites, mais efficaces limites de la formule, de la maxime et de l'ellipse.

On dira que la psychologie contemporaine ne peut guère s'accommoder d'un langage, d'une syntaxe aussi abstraits. Mais Marcel Aymé, en bon auteur comique, ne se soucie de la psychologie moderne que pour la tourner en ridicule. Fidèle au *genre* selon lequel il a choisi de s'exprimer, il n'a pas plus de respect pour la morale, pour les aspirations secrètes et plus ou moins imaginaires de l'homme. Son effort consiste justement à opposer à la complexité sentimentale, politique ou religieuse de nos contemporains la figure simplifiée, la caricature de ces sentiments. Molière est tout proche, lui conseillant de se moquer de tous. Dans *Clérambard*, tous les personnages, sans exception, sont comiques et, puisque l'action a pour thème une conversion, si le prêtre est le seul à ne pas voir « le miracle », il est certain que ceux qui y croient ne sont nullement édifiants. En ce sens, *Clérambard* est une pièce sans morale. Mais, dans son très beau livre sur les *Morales du Grand Siècle* (1), Paul Bénichou remarque très justement, à propos de Molière, que la morale de la comédie est forcément confuse et ambiguë : « *...Car si le genre comique*, écrit-il, *plus concret en un sens, plus proche de la vie et de la société que les autres, est tenu, par sa nature même, de conduire à quelques conclusions de morale pratique, ces conclusions, le plus souvent, demeurent vagues et communes : l'auteur comique s'adresse au public le plus large et flatte malgré lui dans ce public la tendance à tout niveler par le rire, à mesurer aux normes habituelles de la vie tout ce qui est nouveau ou insolite. Il se fait ainsi l'avocat de la sagesse ordinaire contre les ridicules les plus divers. Pour qui voudrait trouver en lui une inspiration morale plus profonde, une tendance plus précise, il devient vite indécis ou obscur...* » Il ajoute : « ... *C'est que, si la loi de la comédie est de représenter des types empruntés à la vie, qui apportent avec eux sur la scène les débats dont ils sont l'objet dans la réalité, le ton et l'esprit du genre interdisent de présenter ces débats avec toute la netteté désirable.* »

Je crois que l'on peut, appliquant ces réflexions à Marcel Aymé,

(1) Éd. Gallimard (Bibl. des Idées).

penser que son *Clérambard*, comme la majorité de son œuvre, se situe résolument hors de toute morale et, il faut l'ajouter, hors de toute psychologie. Sauf Clérambard lui-même qui nous offre le type d'un composé comique formé d'éléments contradictoires : violence et inspiration franciscaine, égoïsme grossier et sentimentalisme, etc..., tous les personnages sont des entités, des marionnettes du répertoire de Marcel Aymé, que nous connaissons de longue date pour les avoir rencontrées dans son œuvre : le notaire vicieux, les adolescents boutonneux, l'épouse résignée, la prostituée forte en gueule, le curé cafard, etc...

Je regrette pour Marcel Aymé que tous ses personnages appartiennent à un répertoire extrêmement usé et que les mots ou les situations qui nous font rire soient les mêmes que dans *Clochemerle*, dans tous les Feydeau et sous-Feydeau à la mode il y a cinquante ans. Son libertinage ou plutôt ses gauloiseries sont du même ordre que celles des publications spécialisées. Elles font rire dans la mesure où chacun a déjà ri cent fois aux mêmes plaisanteries. La supériorité de Marcel Aymé consiste à les « amener » avec beaucoup de naturel et, si je puis dire, sans interruption. Il n'y a pas de temps morts, rien qui n'appartienne au domaine de la comédie pure.

Mais ce style de comédie, loin d'être incisif, rapide, comme il l'est toujours chez Molière, s'étend en interminables périodes. L'absence de style est malheureusement compensée par une rhétorique sans charme où les chevilles grammaticales marquent toujours l'absence de la facilité qui doit caractériser ce genre de bouffonnerie. A-t-il un mot qui fuse et provoque des rires immédiats? Il le reprend sous diverses formes très élaborées qui amortissent l'effet que le choc que la première partie de la réplique a produit. Ce défaut est non seulement sensible dans le détail, mais dans la construction de la pièce qui aurait tout gagné à être réduite de moitié. Seul, le dernier acte ne comporte pas de scènes inutiles, de fastidieuses répétitions. La scène où le fils de Clérambard emmène « visiter » la roulotte à la fille du notaire, et la scène finale de la conversion qui s'achève par le départ en apothéose dans ce nouveau chariot d'Élie sont absolument réussies.

Pour que *Clérambard* soit davantage qu'un bon spectacle, il aurait tout de même fallu que Marcel Aymé choisît un sujet plus proche des consciences et des événements actuels. Il y a là un manque de courage : il est trop facile, encore une fois, de ressortir, selon une manie commune aux décorateurs, aux cinéastes et à Jean-Louis Barrault, les personnages du vaudeville 1900 — *Travelingue*, *Uranus* sont là pour nous prouver que Marcel Aymé est capable mieux que quiconque (Raymond Queneau excepté) de dénoncer les ridicules du temps. On comprend mal qu'il s'en soit privé au théâtre. Si l'aventure de Clérambard, brute convertie par un pseudo-miracle à l'amour des araignées, des prostituées et de la pauvreté, est joliment insensée, avec cette part de merveilleux si attachante que l'on trouvait dans des livres comme *Le Passe-Muraille*, elle ne peut entièrement remplir la tâche que se propose tout auteur comique.

Mais que les fins de la comédie soient morales ou non, l'on voudrait qu'elle servît, comme le dit Paul Bénichou à propos de Molière, à « réhabiliter l'audace du désir naturel et à la dissolution sceptique de la conscience ». Je ne crois pas que l'œuvre de Marcel Aymé ait d'autres buts. Encore faut-il qu'il demeure fidèle à lui-même.

DANIEL SECRET.

LE CINÉMA

CARNET DU SPECTATEUR

La Beauté du diable. — « On peut sans paradoxe excessif se demander si René Clair et Armand Salacrou n'ont pas au moins cela de commun avec Gœthe d'être dépourvus du sens de l'invisible, » dit Claude Mauriac. Comme il paraît très difficile de considérer que l'auteur des *Affinités électives*, du *Faust*, du *Second Faust* soit dépourvu du sens de l'invisible (1), je voulus considérer que Claude Mauriac avait usé d'une figure de rhétorique, et je courus au cinéma. Ma déception fut grande.

Ce Faust énigmatique qu'on a voulu approcher de nous n'a jamais été si lointain. Il emprunte le visage familier de Gérard Philipe, pour que la jeunesse se reconnaisse en lui. Car, depuis qu'elle a lu Spengler, la jeunesse n'ignore plus qu'elle est faustienne. Au lieu de lui montrer un homme tenté par les pouvoirs et la démesure, on lui montre un honnête garçon qui joue avec un vieux petit diable (Michel Simon) ; au lieu de la conduire au bord des abîmes et de l'Enfer, on lui propose le film le plus confortable, le plus luxueux, le plus tranquille de René Clair.

Les critiques ont essayé de démêler les responsabilités. Armand Salacrou, qui est dépourvu du sens de l'invisible, en porte une lourde part. Mais René Clair est au moins coupable de la lui avoir abandonnée.

La Marie du port. — Georges Simenon est un grand écrivain. Il est capable, je gage, d'écrire ses dialogues lui-même. On a cru bon de faire appel à M. Ribemont-Dessaignes. Ce film entérine la promotion au cadre de réserve de Carné qui s'efforce d'oublier son nom et de nier son style et de Gabin, qui joue maintenant Bernstein.

Un homme marche dans la ville, est l'excellent devoir d'un réalisateur qui lit avec sérieux et fidélité les *Temps modernes*. Marcello Pagliero aime ces tartines saignantes et noires qu'on appelle les tranches de vie. Il les savoure, une main posée, à toutes fins utiles, sur un robinet à gaz. La scène se passe au Havre. Les dockers, on le sait, sont plus hommes que les hommes. C'est à l'un d'entre eux (au mari trouvé, ou à l'amant) et non plus à

(1) Et Charles du Bos lui eût-il consacré tant de veilles, s'il n'avait pas eu de l'invisible un sens prodigieux, toujours en éveil, en émoi?

Gœthe, que Napoléon devrait dire aujourd'hui : « Vous êtes un homme. »

En dépit de ses complaisances et avec trop d'ostentation, le film de Pagliero montre un beau tempérament. Que Pagliero se soucie moins de la « vraie littérature » et que la chance lui donne de rencontrer un grand sujet !

Fuite en France, de Soldati, nous force à nous souvenir que *L'Étranger* était un exécrable film d'Orson Welles. Les criminels de guerre égarent les meilleures têtes. Ces mélos, où le traître est finalement découvert et châtié, nous forcent aussi à regretter que nos *Tours de Nesles* ne vaillent pas celles de nos arrière-grands-pères. On trouvera naturellement beaucoup d'excuses au film de Soldati, comme on en trouve à celui de René Clair. Il serait grave qu'il ne comportât aucune séquence, pas une scène, pas un plan capable d'alerter notre attention. On admire les couloirs sombres d'un collège, le meurtre brutal et propre d'une servante d'auberge, l'excellent moment où dans un abri de montagne le criminel est reconnu par un jeune ouvrier qui joue de l'accordéon. *Fuite en France* se ressent des qualités habituelles au cinéma italien. Je m'étonne qu'il ne se ressente pas davantage des qualités propres à la même littérature. Je m'étonne moins des maladresses cinématographiques de Soldati que des naïvetés psychologiques et des erreurs dramatiques que le romancier n'eût pas dû se permettre.

Les Enfants terribles restent liés aux souvenirs les plus heureux et les plus graves de notre mythologie : le sujet appartient au domaine public, mais il faudrait plutôt dire réservé, de l'enfance, et le livre est un des premiers qui ait guetté, sur les rivages de la littérature « moderne », l'auteur de ce Carnet. Quand nous avons lu *Les Enfants terribles* nous étions encore dans l'enfance, mais croyions en être sortis : nous croyons déjà regarder derrière nous et apprendre, en le glorifiant, notre passé.

Nous avons appris sans plaisir que Jean Cocteau avait accordé à J.-P. Melville le droit de montrer la Cité Monthiers et la chambre sacrée de Paul. On nous volait, on nous dérobait notre bien, on forçait nos serrures ! Rappelez-vous les intrusions odieuses des grandes personnes dans les chambres des enfants et l'ordre qu'elles prétendent y mettre !

Le mal eût pu être plus grand. Nous étions trop prévenus pour n'être pas, ensuite, heureusement surpris. On devine la présence, la main de Cocteau.

Conclusion. — René Clair contre Gœthe, Carné contre Simenon, Melville contre Cocteau, découvrent que la littérature est rebelle au cinéma ; Pagliero et Soldati, qu'il est dangereux de parler pour ne rien dire. Clouzot est assez intelligent pour ignorer que *Miquette et sa mère*, qui cherche à effacer *Manon*, ne résoud aucun des problèmes qui se posent au cinéma et à Clouzot lui-même, lequel franchit l'Atlantique sur les traces de Colomb. Les réalisateurs ne se réjouissent plus des échecs de leurs confrères. Ils commencent à s'en inquiéter. Ils s'approchent, timidement, respectueusement, des cameras. Avec crainte et tremblement.

MICHEL BRASPART.

A PROPOS DE « LA CORDE »

Les critiques littéraires ne se soucient pas du « métier » des auteurs. Leurs jugements, jamais ne concernent la technique. Un romancier peut bien s'accorder la liberté de faire connaître de l'intérieur ses personnages, en multipliant les « pensa-t-il », les « se dit-il », tel autre s'imposer la discipline de ne représenter les siens que par gestes et paroles, la critique n'a cure de ces partis pris d'ordre artisanal. C'est à croire qu'elle ne les soupçonne même pas. Tout se passe comme si les moyens d'expression comptaient pour rien auprès de la chose exprimée — comme si celle-ci n'était pas strictement déterminée par ceux-là. C'est ainsi, que « l'Étranger » de Camus a donné lieu à maint commentaire savant, mais que nul glossateur ne s'est avisé que l'emploi constant, dans la narration, du passé composé, est pour quelque chose dans le sentiment de destin en train de se faire que l'auteur impose au lecteur. Ce manque d'intérêt pour les procédés de fabrication est si marqué qu'il ne peut pas ne pas être motivé. Le motif c'est, probablement, que cet art-là est trop ancien, trop familier pour qu'on se préoccupe d'apprendre de quoi il est fait : l'efficacité de l'aspirine ôte la curiosité de connaître sa formule chimique.

A l'inverse, il est un art dont les juges se piquent volontiers de « technicité » : c'est le cinéma. Sous peine de perdre la face, on ne saurait écrire sur des films sans user du jargon professionnel, sans jongler avec séquence, close-up, travelling, contrechamp... On voit bien pourquoi. Tout jouet mécanique donne l'envie de le démonter, pour découvrir ce qu'il a dans le ventre. Et puis, surtout, au contraire de la littérature, le cinéma est un art jeune, encore hésitant sur le choix de ses artifices, lesquels sont donc sujets à discussion. On peut contester, par exemple, que les monologues intérieurs (voir *Brève Rencontre*) soient d'un emploi légitime à l'écran, parce qu'ils contredisent à la loi d'objectivité qui est une des lois majeures du cinéma.

Cela dit, à force d'être jeune, le cinéma finira bien par prendre de l'âge. Il semble même qu'il commence à donner des signes de maturité. Tellement que les gens de plume doivent reconnaître que ceux de camera leur font, maintenant, une redoutable concurrence. Des films ont paru, en effet, ces dernières années, qui ne le cèdent guère au roman, pour ce qui est de la description des sentiments, passions et situations. Il s'ensuit qu'il conviendrait de parler de ces films-là en mettant l'accent non plus sur la façon dont leurs auteurs s'expriment, mais bien sur ce qu'ils expriment. A ce propos, « la Corde » de Hitchcock, récemment présenté à Paris, fournit matière à réflexions.

On savait, avant que ce film nous parvienne, qu'il ne comportait qu'une dizaine de séquences, qu'il avait été tourné en trois semaines, après avoir été répété dans une réplique du décor unique, que, pendant les prises de vues, des parties de ce décor

s'escamotaient pour laisser liberté de manœuvre à l'appareil... Il y avait là de quoi piquer la curiosité des amateurs de jouets mécaniques, et il y avait là un péril, c'est que, tout occupés à apprécier ces moyens inédits, les connaisseurs ne fissent guère attention à la fin au service de laquelle ces moyens étaient mis en œuvre. Ce qui advint. On avait déjà vu ça, avec le film de Robert Montgomery, « conjugué à la première personne. »

Or l'art du cinéma, tel qu'il apparaît dans de tels films est un art adulte, c'est-à-dire que c'est sa signification qui importe, bien plus que la manière d'accommoder les signes, c'est-à-dire que c'est sur celle-là, et non sur celle-ci qu'il doit être jugé. La preuve c'est que les astuces de mise en scène de « la Corde », si elles contribuent à l'effet recherché, il n'en faut pas moins un œil averti et attentif pour les apercevoir. Recettes de travail, elles sont, comme il se doit, subordonnées au résultat, jusqu'à l'effacement. D'où la déception des amateurs de jouets mécaniques, qui eut pour conséquence qu'ils ne prirent pas garde au jouet lui-même, alors que c'est le jouet lui-même, bien plus que sa mécanique, qui est insolite. La question se pose d'ailleurs de savoir si Hitchcock n'a pas fait exprès de violer les règles usuelles de la syntaxe cinématographique, pour que tout occupé à déchiffrer cette savante écriture, l'observateur ne découvre pas que notre auteur de film fait subir des sévices, autrement hardis, à la morale cinématographique. Car l'histoire de « la Corde », c'est une histoire d' « amitié particulière ». Tout simplement !

On connaît le sujet : Brandon et Philip étranglent David et cachent le cadavre dans un coffre. Puis ils reçoivent des amis, dont le père et la fiancée de David, le buffet étant dressé sur le coffre. Au nombre des invités est Rupert, professeur de pseudo-philosophie, qui, naguère, au collège, a enseigné à ces jeunes gens que les hommes supérieurs ont parfaitement le droit de supprimer ceux qu'ils considèrent comme inférieurs. On attend David, qui ne vient pas, et pour cause. Rupert flaire un mystère et finalement en trouve la clé.

Bon. A première vue, il s'agit d'un crime qui devrait être parfait, et qui est en même temps un acte gratuit, largement assaisonné de sadisme. Pourquoi pas? La jeunesse a parfois de ces conduites, et le satanique Brandon, instigateur du crime, est très jeune — d'esprit au moins. Toutefois, à bien regarder, les choses ne sont pas si simples. Brandon et Philip, leur amitié passe les bornes de la simple et pure amitié. Oh ! cela est très subtilement suggéré. Mais pas de doute. Ils sont, manifestement, chez eux, ils vivent ensemble. Mme Wilson, la femme de chambre, a pour eux la tendresse bavarde, persécuteuse, qu'ont d'ordinaire les servantes pour un ménage... de garçons. Il est non moins clair que Brandon est l'élément dominateur du couple et qu'il dispose à sa guise du faible Philip. Il veille sur sa carrière, car Philip est pianiste, et sur son repos, car il doit l'emmener en vacances, ce même soir. Sollicitude et vampirisme. Plusieurs fois, Philip tapote, distraitement, au piano et c'est toujours la même petite phrase, remarquable, obsédante — dont l'auteur est un composi-

teur contemporain qui passe pour avoir les mêmes goûts que Brandon et Philip. On dira que ce détail est le fait du hasard. Ne faut-il pas y voir, plutôt, une malice, d'un raffinement extrême, de l'astucieux Hitchcock?

Autre détail : Philip dans un moment de grande nervosité, brise son verre dans sa main. Un peu plus tard, c'est Rupert, le professeur, qui est blessé, à la main, par le revolver qu'il a pris à Brandon. D'où deux gros plans de mains sanglantes : symbolique autopunition des mains coupables. Ce n'est pas tout. La jeune fiancée de David, on apprend qu'elle a eu jadis un flirt avec Brandon, puis un autre avec Kenneth, autre jeune homme également présent et dont le physique avertit assez que ce n'est pas vers les dames qu'il incline. Il apparaît, en outre, que cette fois, avec David, le flirt est sérieux et va aboutir au mariage. Si l'on veut bien remarquer, enfin, que Brandon prend un plaisir évident à observer l'anxiété de la jeune fille provoquée par l'absence de David, on est amené à se demander si le meurtre était tellement gratuit et si la violente misogynie de Brandon n'en est pas l'explication : David est exécuté parce qu'il s'apprêtait à enfreindre la loi de l'inversion. Ce qui permet de comprendre pourquoi Brandon fait en sorte que la jeune fille et Kenneth demeurent isolés, en un long tête-à-tête : c'est qu'il escompte, ce méchant, qu'elle pourrait, faute de David, se reprendre à aimer Kenneth, passion promise à l'insuccès, de toute évidence ! La jeune femme du film est donc bernée, bafouée, mystifiée. Quant à l'autre femme, une vieille cousine du père de David, c'est une ridicule imbécile. On admettra difficilement que le sort fait ici au sexe faible le soit sans intention.

Reste Rupert, le professeur. Sur ses particularités, on ne sait rien. Mais il est certainement célibataire. Et les liens d'amitié qu'il a conservés, depuis le temps où ils étaient ses élèves, avec ce petit groupe d'esthètes, rien n'interdit d'y flairer quelque chose de suspect. Ce Ponce Pilate pyrrhonien, qui en même temps que le cadavre de David découvre enfin le sens de la vie, et appelle la police, est d'ailleurs extrêmement déplaisant.

Un autre élément important de cette histoire et qui a peut-être influé sur le jugement de la critique, c'est le snobisme. Ce sentiment, est lui aussi, exprimé en langage chiffré. Et puis, le lieu de l'action étant New-York, les vanités d'ordre social n'apparaissent pas aussi clairement, aux yeux du public français que si ce fait divers était transposé chez nous. Mais il s'agit bien d'un salon et d'une coterie, snobisme et homosexualité se renforçant l'un l'autre. Il est certain que pour Brandon un des attributs de l'homme « supérieur », c'est son goût des hommes. Là encore les signes par lesquels s'exprime l'auteur sont d'une rare discrétion, mais pas du tout ambigus : les jeunes gens n'ont pas l'accent américain, ils ont des cravates qui ne sont pas américaines, mais sobres, foncées ou noires. Au passage on se moque du cinéma, et Rupert fait savoir qu'il n'y va jamais. Il y a des tableaux cubistes aux murs, et le dîner est au champagne. C'est assez dire que ce petit groupe se flatte d'appartenir à « l'intelli-

genzia ». Snobisme des manières, du mode de vie, de la culture et des mœurs : ces Américains-là n'ont rien de commun avec les héros habituels de la littérature de leur pays, ruffians, vagabonds, demeurés. Ils sont des internationaux, lecteurs de « Vogue », riches et plus ou moins oisifs : l'appartement de Brandon, avec vue sur la skyline de New-York, ça vaut 200 000 francs par mois.

Tout bien considéré, il n'est pas sûr que le côté « highbrow » du film ait nui à son accueil, ici. Car l'éloignement dans l'espace fait passer inaperçu ce qui paraîtrait intolérable dans un film français qui évoquerait semblable milieu. Il n'en reste pas moins que Hitchcock a pu mettre en scène des snobs sans les tourner en dérision ce qui, chez nous, serait proprement inconcevable.

On objectera sans doute que c'est là découvrir dans une œuvre mainte intention que l'auteur n'a pas voulu y mettre. Possible. Mais c'est justement un privilège des œuvres importantes que ce foisonnement de problèmes qu'ils posent, à l'insu de leurs créateurs.

CHRISTIAN MÉGRET.

LA MUSIQUE

NOTE SUR OLIVIER MESSIAEN

La dernière œuvre d'Olivier Messiaen, *Harawi*, chant d'amour et de mort, est un exemple parfait de l'art de ce singulier musicien. Elle nous donne l'occasion de préciser ses qualités et ses défauts, de cerner ses vertus et ses limites. Elle pose enfin quelques problèmes importants, relatifs à l'essence même de la musique et aux rapports de celle-ci avec le musicien, qu'il est intéressant d'élucider.

Sans conteste, la personnalité la plus originale et la plus affirmée, le tempérament le plus fort qui se soient révélés dans la musique française depuis la libération sont ceux d'Olivier Messiaen. Chacune de ses œuvres révèle un musicien-né, vigoureux, authentique, au langage personnel. Je n'en vois pas d'autres qui puissent lui être opposés. On peut le déplorer ou au contraire s'en réjouir. Pour ma part, si l'on me demandait quel est le musicien français le plus « important » depuis les années 40, je répondrais, paraphrasant le mot de Gide sur Hugo : Olivier Messiaen, hélas !

Doué d'une oreille d'une exceptionnelle acuité, d'un sens de la couleur sonore sans égal, d'un instinct de la richesse pianistique et orchestrale surprenant, agi par une inspiration d'une authenticité, d'une sincérité et d'une générosité indéniables, il nous donne pourtant une œuvre dont le baroquisme, conscient ou inconscient, s'il envoûte l'auditeur, le laisse insatisfait ; plus : avec l'impression d'avoir été dupé, le sentiment d'avoir été la proie de sortilèges fallacieux, d'une qualité douteuse. Tous ces scintillements, tous

ces chatoiements sonores n'étaient finalement qu'illusion. Tout cet éclat qui semblait celui de l'or, n'était que celui du cuivre.

L'emprise de la musique de Messiaen est irrécusable. L'emploi de timbres ou de sonorités étranges, de rythmes obsédants, les répétitions mélodiques, la complexité des harmonies, le recours à un exotisme musical avoué, tout cela qui forme le langage propre à Messiaen, agit fortement sur la sensibilité de l'auditeur. Il y a là une véritable magie. Et certes, l'élément magique de la musique ne saurait être négligé. Mais devient-il prédominant, il détruit la musique même et met brutalement à nu le fait suivant : dépouillée de son revêtement sonore, dans son essence, la musique est a-magique. La magie sonore est l'enveloppe qui cache l'amande et ne saurait en tenir lieu. Or, si les premières œuvres de Messiaen n'étaient pas dépourvues d'une certaine austérité, il semble de plus en plus, exactement depuis les *Liturgies de la Présence divine*, et cela est encore plus sensible dans *Harawi*, que Messiaen soit la proie de son démon magique et s'y abandonne avec une complaisance qui refuse toute retenue.

Le « charme » du musicien place l'auditeur dans un état de passivité totale : il reçoit simplement et subit un flux sonore qui l'envahit, le submerge, l'entraîne. Sa sensibilité, et la plus épidermique dans le cas de Messiaen, est seule affectée ; son intelligence est laissée en sommeil. Certes, bien des amateurs de musique ne demandent pas autre chose à cette dernière : être placés par elle dans un tel état de passivité, qu'ils subissent avec ravissement. C'est qu'il court sur la musique et sur son entendement, plus sommairement sur le plaisir musical, une légende de paresse et de rêverie, de distraction et de passivité sensuelle. Légende tenace. Et pourtant ni Monteverdi, ni Bach, ni Scarlatti, ni Rameau, ni Mozart, ni Beethoven, entre autres, ne sauraient la satisfaire. Écouter la musique, comme admirer une œuvre plastique ou lire un poème, suppose une opération de synthèse intellectuelle comparable à celle qu'on effectue en lisant une page de prose. C'est le mérite de M. Boris de Schlœzer, dans son admirable *Introduction à J.-S. Bach*, d'avoir mis l'accent sur cet aspect trop négligé du plaisir et de la compréhension musicale.

La musique de M. Messiaen ne nécessite pas une telle synthèse. Là réside sa faiblesse secrète, là éclatent ses limites trop étroites. A ce propos, rien de plus révélateurs que les commentaires théologico-philosophico-poétiques, dont le compositeur entoure ses œuvres. Rien de plus révélateurs que les poèmes, dont il est l'auteur et qu'il met en musique. Ils prêtent à rire par le mélange de sérieux et de naïveté dont ils témoignent, par leur ambition (sincère) et leur candeur. Ils côtoient le ridicule et y tombent sans cesse. Mais peut-être ne suffit-il pas d'en rire et de les moquer. Ils sont l'indice le plus sûr des faibles de cette musique et mettent à jour le conflit interne qui la mène et l'empêche d'accéder à la grandeur qu'elle vise. Une œuvre musicale est toujours un système sonore clos : elle n'accède à l'existence musicale que si elle a su consumer tous les éléments anecdotiques, psychologiques, affectifs ou idéologiques, qui l'ont provoquée, qui ont donné le branle à sa créa-

tion ; si l'homme qui l'enfante a su s'oublier pour donner naissance au musicien, s'il a su et pu devenir un *autre*. Chez Messiaen, l'homme est toujours présent et gêne le musicien : l'homme, et ses aspirations, ses croyances, ses théories, sa philosophie, le message qu'il croit devoir nous délivrer.

La faiblesse de la musique de Messiaen c'est qu'elle nous oblige sans cesse, et le musicien tout le premier, à nous référer à un système religieux, philosophique ou métaphysique. Et ce système, il faut bien le dire, est des plus vagues, des plus contestables : une sorte de religiosité sucrée, d'un catholicisme saint-sulpicien, jointe à un mysticisme teinté d'hindouisme et à un amour béat de l'Univers — tout cela trouvant son exutoire dans une extase sensuelle et sonore. On ne peut nier la sincérité parfaite de M. Messiaen. Mais sans doute celle-ci n'a-t-elle rien à faire ici : ou plutôt, la sincérité musicale est d'une autre sorte que la sincérité affective ou idéologique. Il y a passage du plan humain sur le plan esthétique, passage qui s'effectue sous le signe de la lucidité et de la rigueur les plus extrêmes. Que le mysticisme le plus authentique puisse être source d'art, qui le niera? Peut-on trouver poésie plus admirable, diamants plus éblouissants dans le ciel poétique, que les poèmes de sainte Thérèse d'Avila, ou ceux de saint Jean de la Croix? Que par surcroît ils s'enrichissent d'une signification mystique et religieuse n'enlève rien à leur vertu proprement poétique. C'est qu'ils sont nés de l'exigence intérieure la plus brûlante et de la rigueur intellectuelle la plus extrême, d'où toute complaisance est férocement exclue. On ne décèle, hélas, chez M. Messiaen que la plus grande complaisance envers soi-même et envers ses dons. Il s'abandonne à ses effusions intérieures avec une telle jouissance que l'auditeur pour qui la musique n'est pas qu'une effusion prolongée en demeure choqué, comme d'une indécence inutile, et qu'il se sent frustré sur le plan musical : il attendait de la musique, rien qu'elle, on lui donne une confession, somptueusement parée.

Il est à craindre que l'oreille de M. Messiaen, d'une acuité et d'une subtilité exceptionnelles, nous l'avons dit, lui joue de mauvais tours. Il est trop attentif à cette oreille, et uniquement à elle. Il lui obéit en serviteur fidèle qui ne refuse aucune des richesses sonores qu'elle lui permet de déceler. Il se noie dans ces richesses et finalement, en sorcier des sons qu'il est, il se laisse prendre à ses propres pièges, et s'y perd.

Nous voici revenu à *Harawi*. Cette suite de douze chants d'amour et de mort, d'une séduction sonore capiteuse, illustre à merveille le « cas Messiaen ». Le poème (?) fait une consommation effarante d'étoiles, de soleil, de ciel, d'amour, d'eau, de montagnes, de planètes, et d'une certaine colombe verte qui ne se sépare pas du chiffre cinq. Tous ces mots semblent assemblés là, par hasard, sans aucune nécessité interne. Il faut avouer qu'ils ne sont d'aucune gêne, ni d'aucun secours, pour la musique : si bien que dans certains chants ils sont remplacés par des cris (Ahi ! Ahi !) ou par des onomatopées puériles. Et c'est aussi bien. Reste la musique. Elle est parfois belle, parfois détestable. Parfois d'un raffinement précieux, parfois d'une joliesse de verroterie de bazar. Elle oscille de

l'incantation extatique à un expressionnisme exaspéré qui rappelle curieusement le pire Scriabine. Elle coule, coule, toujours mélodique, avec une tendresse touchante ou une fureur un peu grosse, un goût dangereux de la vulgarité et de la facilité. On est tout étonné lorsqu'elle s'arrête : elle eût pu continuer et se répéter sans fin.

Il est dommage que M. Messiaen méprise tellement la parole : j'entends bien qu'au contraire il prétend et croit la vénérer, mais l'usage inconsidéré qu'il en fait équivaut au mépris, quoi qu'il en ait. Oui, c'est dommage, car enfin le chant est avant tout l'alliance miraculeuse — et combien difficile, certes — de la parole et du son, où tous deux, pourtant distincts ne font plus qu'un, où tous deux, tout en conservant leur autonomie, l'abandonnent momentanément pour une impossible et merveilleuse unité. Avec M. Messiaen, nous devons nous contenter de la seule musique et de ses charmes. Nous sommes bien alors forcés de constater que ceux-ci, livrés à eux-mêmes, deviennent vite monotones. Et ce que l'on pressentait avec les *Petites Liturgies* et les *Trois Talas* se précise : toute cette riche et somptueuse parure dissimule une substance assez pauvre, pour ne pas dire plus.

Comment ne pas le regretter? Les dons de M. Messiaen nous permettent d'espérer beaucoup. Il y a dans sa musique une réaction très nette, et salutaire contre le formalisme et les jeux stériles de l'intellectualité pure : elle s'impose par une densité charnelle singulièrement absente de la musique de ces dernières années. Mais est-ce pour tomber dans les excès de l'émotion, d'une pseudo-mystique, d'un élan intérieur incontrôlé? Certes, M. Messiaen est un lyrique : mais le lyrisme, en musique pas plus que dans les autres arts, n'est abandon pur, effusion creuse, facilité et complaisance — ni magie pure.

HENRI HELL.

QUELQUES LIVRES MUSICAUX

Les deux ouvrages récemment publiés dans la collection *Amour de la musique* (1) que dirige M. Albert Nalpas viennent à point attirer notre attention sur l'ensemble d'une série de monographies ou d'études musicales se classant parmi les meilleures réalisations de ces dernières années. Il s'agit, d'après les douze volumes déjà parus, non pas de travaux musicologiques transcendants à l'usage exclusif des *happy few* spécialisés, mais d'une collection qui, dépassant l'échelon normal de la haute vulgarisation, permet au public éclairé de préciser ses connaissances, de les compléter, de les mettre en ordre, et de se livrer avec agrément à quelques investigations essentielles dans certaines régions plus ou moins secrètes de l'art musical, investigations que l'amateur moyen ne peut guère effectuer sans guides.

(1) Éd. Le Bon Plaisir. Plon.

Ces guides, il les trouve d'abord dans les deux premiers tomes que M. Jean Chantavoine a publiés précisément sous le titre de *Petit guide de l'auditeur de musique*. Le premier est consacré à l'examen de plus de trois cents œuvres symphoniques et religieuses fréquemment exécutées au concert ou à la radio, examen que l'auteur a fait précéder d'un remarquable avant-propos sur la manière d'écouter la musique pour la bien goûter ; sans nulle pédanterie, sans jargon technique, M. Chantavoine renseigne, explique, éveille l'attention ; et s'il professe parfois des admirations dans lesquelles on ne peut toujours le suivre — question de goût personnel, — il ne tente jamais de substituer sa sensibilité à celle du lecteur : il oriente au contraire la sensibilité de celui-ci, il indique, il suggère avec beaucoup d'opportunité et de tact. Le second tome est consacré à l'analyse du livret et de la partition de cent opéras célèbres, cent ouvrages qui lui ont paru planter les jalons les plus saillants dans l'histoire et l'évolution du théâtre musical depuis le XVIIe siècle à nos jours. On peut évidemment regretter que l'auteur ait jugé bon de s'arrêter, à l'année 1913, car bien que l'époque contemporaine soit peu fertile en ouvrages lyriques, les œuvres les plus récentes de Richard Strauss, d'Alban Berg, de Sylvio Lazzari, de Georges Enesco, pour ne citer que ceux-là, avaient leur place dans cette étude. En dépit de cette petite lacune, c'est là un travail qui rendra les meilleurs services, ne serait-ce qu'en rappelant aux jeunes générations — qui ont tendance à considérer le théâtre lyrique avec un dédain amusé — qu'en ce domaine, ainsi que le disait Sainte-Beuve, « il ne faut pas faire fi de ces choses agréables qui ont été universellement goûtées en leur temps et dans le siècle où elles sont nées, dussent-elles avoir perdu de leur sel pour nous aujourd'hui. »

Parmi les réalisations plus récentes de la collection *Amour de la musique*, il faut citer également la réédition d'ouvrages publiés il y a quelques années, mais épuisés par un succès qui justifie précisément cette réimpression. D'abord le *J.-S. Bach* d'André Pirro : si ce travail est maintenant dépassé en ce qui concerne l'examen des œuvres instrumentales du Cantor, il reste éminemment valable, en cette sainte année Bach, par l'étude poussée que Pirro y fait des cantates profanes et sacrées. De même l'*Albeniz et Granados* d'Henri Collet, cet éminent spécialiste de la musique ibérique, est remis à notre disposition, ce qui était fort utile s'agissant du seul ouvrage complet de langue française sur deux très grands musiciens que l'on a d'ordinaire le tort de ne considérer que comme d'aimables petits maîtres ; Henri Collet nous montre ici comment Albeniz et Granados ont su s'illustrer de cent façons dans ce que Schumann appelait « la poésie de la musique ». De M. Jean Chantavoine, à nouveau, voici l'excellent *Beethoven* qui reste le guide le plus pratique pour les non initiés auxquels les incomparables édifices de Romain Rolland imposent un peu trop ; le *Mozart* du même auteur, avec la même observation en remplaçant le nom de Romain Rolland par ceux de Wyzewa et Saint-Foix ; le *Liszt*, enfin, que l'on nous annonce, sujet en lequel M. Chantavoine demeure seul en ligne, l'auteur de la *Faust-*

symphonie n'ayant pas inspiré les musicographes français d'une façon très méthodique. De M. Charles Kœchlin, voici, pour en terminer avec ces opportunes rééditions, le *Gabriel Fauré* qui reste l'ouvrage fondamental en la matière, et qui a l'incomparable avantage d'être le portrait du maître par l'élève — et quel élève !

Pour les nouveautés toutes récentes, il faut citer deux études de Mme Landowsky sur *L'Œuvre de Claude Delvincourt* et sur *Le Travail en musique*, cette dernière enquête ne me convaincant pas tout à fait, d'ailleurs, sur la façon dont il faut appliquer ce à quoi on donne la hideuse appellation de « musique fonctionnelle » ; et surtout *Le Groupe des Cinq* de Victor Séroff et le *Maurice Ravel* de José Bruyr.

Le Groupe des Cinq de Victor Séroff, traduit par André Vaudoyer, a d'abord le mérite d'être le premier ouvrage d'ensemble publié en France sur les cinq grands héros de la haute époque russe : Balakirew, Borodine, Moussorgsky, Cui, Rimsky-Korsakoff. Il ne s'agit pas d'une étude musicale proprement dite, mais pas davantage de ces vies romancées par lesquelles on aguichait jadis le lecteur frivole, paresseux et avide d'anecdotes spectaculaires. Romans, certes que ces cinq vies étonnantes, parfois aventureuses et pathétiques. Roman, et du meilleur roman russe, mais du vrai, du réel, du vécu, reconstitué scientifiquement, patiemment, et grâce à quoi la physionomie de ces cinq grands artistes nationalistes se dresse maintenant en pleine lumière et en pleine vie. Et du roman, ces trois cents pages ont aussi l'agrément de la lecture, par le pittoresque, le mouvement et la finesse de l'analyse psychologique.

Et c'est encore de la vie que nous trouvons dans l'ouvrage de M. José Bruyr, *Maurice Ravel ou le lyrisme et les sortilèges*. Écrit dans le style parfois cocasse mais toujours direct qui est si particulier à son auteur, ce volume se refuse à être une froide étude musicologique. L'épigraphe placée en tête de l'œuvre dit assez le propos de M. José Bruyr : « Ce n'est pas en mesurant la hauteur d'un arbre qu'on traduit le mystère de la forêt, disait Maurice Ravel. Évidemment ce ne peut être qu'en s'y promenant, et en disant sa promenade. » C'est ce qu'a réussi M. Bruyr, en évitant de refaire ce qui avait déjà été fait admirablement par des écrivains tels que Roland Manuel, Hélène Jourdan Morhange, Jankélévitch, Machabey. Il nous en prévient dès le seuil : « Je n'ai point connu Ravel, » pour bien nous indiquer qu'il ne nous en parlera pas comme les précédents. C'est une promenade à travers la forêt mystérieuse de son œuvre, et après que José Bruyr nous a dit sa promenade, nous pouvons conclure avec lui : « Nous avons donc connu Ravel. »

CLAUDE ROSTAND.

LES BEAUX-ARTS

ART « YOUGOSLAVE » ET ART ALLEMAND DU MOYEN-AGE

Paris, en ce moment, possède le privilège d'abriter deux expositions qui présentent non seulement un immense intérêt artistique, mais encore une valeur de quasi-révélation ; je parle des manifestations organisées au Musée des Monuments français et à l'Orangerie des Tuileries, et dont le thème est, là, l'Art médiéval « yougoslave », et, ici, les Primitifs de l'école allemande, des maîtres de Cologne à Albert Dürer.

Depuis un demi-siècle, peu de concepts ont plus changé que l'idée que se font historiens et critiques, artistes et amateurs de ce que l'on est convenu d'appeler — fort improprement — l'art byzantin. On le considérait encore à la fin du siècle dernier — les pages de Taine dans sa *Philosophie de l'Art* sont à cet égard éloquentes — comme le modèle même d'une décadence et d'une sclérose. Rejeton abâtardi de la Grèce et de Rome, il aurait, au cours d'une interminable agonie de dix siècles (comme si un art pouvait agoniser dix siècles...) répété les mêmes recettes, sacrifié à un même formalisme hiératique, fonctionné, en un mot, à vide, aveugle à la nature, fermé au réalisme. A la suite de travaux décisifs, parmi lesquels ceux de Français comme Charles Diehl, Gabriel Millet, Louis Bréhier occupent une place d'honneur, et grâce peut être aussi à des révolutions artistiques comme le Fauvisme, le Cubisme, l'Abstraction, l'on sait maintenant qu'au lieu de marquer une dégénérescence, il est l'expression d'un renouvellement. Le malade, le moribond, c'était l'art romain. Il est, lui, un art jeune, plein de sève, susceptible d'assimiler les appels les plus opposés — legs de l'hellénisme et de la latinité exsangues, fonds revigoré du patrimoine de l'Asie mineure, enseignements des Sassanides, leçons coptes et syriaques, formules mêmes des nomades des steppes — assez ardent pour les fondre au creuset de sa puissance créatrice, capable de relèvements après des déclins (ne compte-t-il pas au moins trois âges d'or, trois floraisons?), et conquérant assez pour féconder l'art des peuples qui se laissèrent byzantiniser : ainsi les tribus slaves qui s'installèrent entre Vardar, Danube et Adriatique.

Il ne leur apportait d'ailleurs aucun formalisme uniformisant. Rien de monotone dans son irréalisme. Non seulement l'évolution historique s'est chargée de le diversifier, mais il a toujours été partagé entre deux tendances contraires (et le conflit en fut féroce durant la querelle des Iconoclastes) qui recrutaient leurs champions, leur public, l'une à la Cour, auprès des Patriarches et parmi les « intellectuels », l'autre dans le bas clergé, chez les moines et les petites gens, celle-là savante, dogmatique et didactique,

théo et césarocentrique, symboliste et décorative, celle-ci pathétique, parlant au cœur plus qu'à l'esprit, plus accessible aux masses, en un mot. Rien d'étonnant, par conséquent, à ce que les Slaves du Sud, frustes et, au surplus, évangélisés par les moines, aient été sensibles au courant populaire, moins hellénique qu'asiatique, de l'art byzantin, plutôt qu'à sa forme savante et « courtoise ». Et, de fait, parmi les œuvres montrées au Palais de Chaillot — moulages de sculptures, icones originales, relevés de fresques surtout — si, çà et là, se décèle l'influence de celle-ci, c'est de celui-là principalement que relève, dans son ensemble, l'art serbe et macédonien.

D'autant que Macédoniens et Serbes ont renchéri sur ce penchant au dramatisme. Rien qui ne soit, dans leurs peintures, saisi d'une vive agitation. Même les formes physiquement immobiles sont non seulement comme grosses d'un mouvement en puissance, mais possédées d'une frénésie spirituelle qui les dévore, qui les consume. Les Anges de Sainte-Sophie d'Okhride se précipitent par terre afin de s'agenouiller ; la Vierge et saint Jean se jettent sur Jésus mort qu'ils embrassent convulsivement à l'église Saint-Panteleimon de Nerezi ; au monastère de Marko, pour pleurer ses enfants et n'être pas consolée, Rachel agite fébrilement des bras immenses ; et à Solotchani, dans la *Dormition de la Vierge* comme dans la *Crucifixion*, ce ne sont que corps qui se cassent, mains qui s'enlacent, barbes et cheveux frémissants, yeux dardant des regards de flamme, bouches crispées, draperies qui bouillonnent comme des torrents... Souvent pour arriver à plus de puissance de choc, les visages revêtent l'allure de portraits — et peut-être en sont-ils effectivement. Partout de l'intensité, et partout de l'abondance : les scènes figurées fourmillent de personnages, les motifs décoratifs accumulent rinceaux, palmettes, grecques, entrelacs, et les lardent de figures, d'animaux, de monstres ; la palette des peintres est riche (beaucoup plus variée que celle de nos fresquistes romans du Poitou) ; les sculpteurs aiment les oppositions des ombres et des lumières. Tout trahit l'amour de l'effet — jusqu'à ce goût du noir qui occupe chez certains fresquistes une place aussi importante et aussi caractéristique que chez le Tintoret et chez le Greco, peintres également débiteurs de Byzance — l'un très directement, l'autre du fait de l'imprégnation byzantine de Venise — et qui ont également trouvé dans le noir un des événements de leur expression pathétique.

Que cette passion de l'effet et de la violence soit l'essence même de l'art des Slaves du Sud, le fait le prouve que Dalmates, Croates et Slovènes n'ont pas réagi aux suggestions latines — italiennes ou françaises — autrement qu'à celles de Byzance les Serbes et les Macédoniens. Le portail de Trogir atteste la même passion d'une opulence exubérante, la *Marche des Rois* peinte à Scrilievo par Vincent de Kastav le même besoin de faste et d'excès. A cheval sur deux aires de civilisation, les Yougoslaves du Moyen Age en ont reçu les leçons avec le même esprit.

Tributaires de ces deux sources, ils l'ont été aussi d'une troisième influence, beaucoup plus mystérieuse, et qui s'est exprimée dans d'étranges monuments : les sépultures des Bogomils.

Innombrables en Bosnie, elles sont les seuls témoins d'une foi qu'extirpèrent orthodoxes et catholiques, et qui s'apparentait aux errements de nos Albigeois. Que ces croyances para-manichéennes, sans doute, aient été originaires d'Asie, la preuve en est fournie, me semble-t-il, par cette sculpture bogomile, en qui revivent, transmis par des intermédiaires sans doute sassanides, certains des plus vieux thèmes de l'art de l'Iran et de la Mésopotamie : celui de la chasse, en particulier, et celui de la cavalcade. De curieuses coiffures qui évoquent les bonnets phrygiens, la présence obsédante d'arcs et de flèches renforcent les rapports qui lient cette plastique balkanique médiévale à l'Asie des époques les plus reculées de l'histoire, voire de la protohistoire. Et là aussi éclate cette farouche intensité plastique qui paraît bien définir, de la sorte, le génie des Slaves du Sud.

Celui de l'Allemagne se manifeste magnifiquement dans la peinture qui, du XIV[e] au XVI[e] siècle, vit le jour entre Elbe et Rhin, entre Mer du Nord et Alpes. Étonnante Europe que celle du XV[e] siècle ! déchirée, autant que la nôtre, par les guerres, les révolutions, les haines religieuses et sociales, fléchissant sous le poids d'un passé moribond et celui d'un avenir dont elle n'accouche qu'à grand'-peine, et capable pourtant de porter son art de peindre au plus haut degré de splendeur qu'il ait jamais atteint. Partout le génie foisonne, du Portugal de Nuno Gonçalves à la Flandre de Van Eyck et de Van der Weyden, solitaire, ici, et d'autant plus immense, comme celui de Fouquet, fréquent, là, et comme social, ainsi qu'à Florence et Venise. Mais alors que la peinture du Tre et du Quattrocento, ainsi que celle des Flandres contemporaines, font partie du bagage de tout « honnête homme » européen, il n'en va pas de même de celles — à peine moins riches — des Espagnes et des Allemagnes du XV[e] siècle : raison de plus pour se réjouir — quoi que, par ailleurs, l'on pense de l'opportunité de cette exposition préparée avec un soin, un goût, une science suprêmes par les directeurs des musées d'Outre-Rhin — de l'occasion qui nous est fournie de pouvoir contempler à l'Orangerie des Tuileries des œuvres souvent perdues dans des églises ignorées, des polytiques disloqués et un moment reconstitués, un ensemble, en un mot, qu'on ne verra jamais deux fois et qu'il ne faut pas manquer d'aller admirer et admirer encore.

Trait dominant : la variété. Celle que donne le temps — et le temps passa vite en cette époque de crise qui fut comme la charnière de deux civilisations : songeons qu'un siècle à peine sépare Suso d'Érasme et les Tauler de Lüther. Celle que donne l'espace — et l'espace est puissant dans un monde comme celui de l'Allemagne du XV[e] siècle, poussière d'états souverains qu'opposent leurs conditions économiques et sociales. Car c'est trop simplifier que de ne voir dans la civilisation germanique de la fin du Moyen Age qu'une civilisation bourgeoise fondée sur le négoce. A côté de villes comme celles de la Hanse — que leur commerce oriente vers le Nord — et Augsbourg — qui regarde au contraire vers les Alpes et l'Italie —, la « Milteleuropa » du XV[e] siècle compte des états

sur qui la poigne des princes s'appesantit plus lourd, Saxe, Brandbourg, Autriche des Habsbourgs, des cités épiscopales telles que Cologne, des régions agricoles comme la Franconie, le Tyrol, le Wurtemberg. Comment donc des Länder aussi différents n'auraient-ils pas, au cours d'années aussi rapides, formé des arts aussi divers que ceux de Bertram et de Konrad Witz, de Francke et de Michel Pacher, de Konrad de Soest et de Schongauer? C'est, d'abord, sur l'irréalisme aristocratique de la peinture gothique française introduite en Allemagne soit de Paris ou d'Avignon, soit par l'intermédiaire de Prague, les variations que brodent, avec tant de personnalité, les Colonais suaves, débordants de Gemütlichkeit, comme le Maître de sainte Véronique, les Hambourgeois plus frustres, comme Bertram, plus lourds et plus pathétiques, ainsi que Maître Francke, les Westphaliens, nerveux et raffinés, tels que Konrad de Soest. Puis changement brutal : une vague romantique, et, dans une certaine mesure, naturaliste, née dans le grand Duché d'Occident, déferle sur l'Allemagne comme sur toute l'Europe, balaie l'irréalisme parisiano-siennois, et remplace la peinture courtoise qui s'attardait dans le rêve et les mythes du Moyen Age déclinant par un art robuste et construit. Ici et là, en Allemagne comme ailleurs, le passé s'attarde en des îlots fragiles : le Colonais Stefan Lochner répond au Catalan Jaume Huguet. Mais la plastique bourguignonne inspire Konrad Witz, et le Van der Weyden — beaucoup plus apprécié Outre Rhin que Van Eyck — suscite un peu partout des échos originaux : c'est à Nördlingen Friedrich Herlin, à Cologne le Maître de la Vie de Marie, celui du Retable de Saint-Barthélemy, Lucas Moser en Wurtemberg, Pleydenwurff à Nuremberg, et notre Alsace weydenise, elle aussi, par les pinceaux d'Isenmann et de Schongauer. Puis, si la volonté de construire subsiste, celle de la violence s'atténue et s'apaise : la tendresse, ici, un intellectualisme altier et serein, là, inclinent les artistes vers un art détendu. C'est le temps des Gérard David et des Giovanni Bellini. C'est celui, pour l'Allemagne, du vieil Holbein et de Pacher. Puis enfin, avant que ne s'éteigne le génie visionnaire médiéval étouffé par l'intellectualisme spéculatif de la Renaissance, frère spirituel de Bosch, Grünewald clot le Moyen Age, tandis que Dürer, Vinci germanique, ouvre, avant le dernier Holbein, les portes des temps modernes...

Cette variété historique et géographique n'a nullement nui, du reste, à l'existence d'une profonde unité, fruit à la fois des circonstances qui présidèrent à la génèse de cette peinture allemande des XIV[e] et XV[e] siècles et du génie du peuple qui l'a élaboré. N'oublions pas qu'elle est, dans une large mesure, une peinture d'importation. C'est de Paris et de Sienne, de Bourgogne et de Flandre, de Bois-le-Duc, de Venise, de Padoue, qu'ont jailli les rivières qui fécondèrent l'art pictural allemand. Ainsi en advint-il de lui comme souvent des arts dont la source est à l'étranger : il pratiqua la surenchère vis-à-vis de ses modèles. La peinture colonaise est plus maniérée que celle de Paris, celle de Konrad Witz plus massive que ses prototypes de Bourgogne. Les weydeniens allemands hyper-weydénisent, de même que Dürer sera

plus mantegnesque que Mantegna. La preuve en est fournie, à la prestigieuse exposition des dessins de l'Albertina à la Bibliothèque Nationale, par la présence d'une estampe du Padouan à côté d'un dessin que le Nurembergeois exécuta d'après elle. Les duretés de celle-là deviennent, dans celui-ci, des sécheresses, sa fermeté revêt une allure incisive, son acuité se fait brutalité. L'excès est l'âme même de l'art allemand, d'autant que le tempérament germanique y trouvait avec joie son compte.

Impossible d'en douter en face des panneaux de Bertram et de Francke, de Konrad de Soest et du Maître de Saint-Lambert, de Multscher et de Hirtz, de Körbecke et de Früauf : l'expressionnisme est la forme du génie artistique allemand. Qu'il recherche la grâce, qu'il poursuive la force, il vise toujours au caractère, il a toujours la hantise de l'effet. Rien de plus compliqué, qu'on me passe le mot : de plus tarabiscoté que les arabesques par lesquelles les Rhénans du XIV[e] siècle voulaient atteindre à l'élégance. L'abondance, des plis, tout de même et au contraire, dont Witz entoure ses personnages, témoigne du même goût du superflu, de l'exubérant. Chez les weydéniens d'Allemagne, les figures gesticulent, les draperies ruissellent en cascades qui les brisent, les visages grimacent, le dessin est égratignure, la forme dure semble taillée dans le bois, le caractère est dégagé avec une puissance obsédante, presque insoutenable quelquefois, l'effet est atteint irrésistible, indiscutable. Rien de moins attique que l'art allemand du Moyen Age (seulement?), de plus sourd au précepte hellénique du μὲν ἄγαν.

Aussi le miracle est-il qu'animé de telles dispositions, les « primitifs » germaniques aient évité rhétorique et pathos. Jamais ils ne procurent l'impression de factice que donnent parfois leurs confrères italiens — de même que deux ou trois siècles plus tard, les baroques austro-bavarois échapperont à la redondance, à la grandiloquence, au vide, de leurs modèles ultramontains. C'est que cette exagération n'est pas le produit d'un penchant indiscret pour la virtuosité, mais l'expression d'une poussée intime, la traduction d'une outrance essentielle, d'un déséquilibre fondamental, qui oscille toujours d'un extrême à l'autre, et n'est sincère, n'est lui-même, qu'à condition d'être excessif. Lochner ou Multscher, le paroxysme de la suavité ou celui de la violence : tout l'art allemand est là. S'impose-t-il une discipline? Cherche-t-il un canon? Veut-il faire classique? Il s'effondre dans l'artifice, il sombre dans l'académisme : l'aventure, la mésaventure, des Nazaréens et des peintres de Beuron l'atteste — avec quelle rigueur! — ainsi que, toutes proportions gardées — qu'on me pardonne ce sacrilège! — le demi échec de Dürer, le Dürer peintre tout au moins, pour qui l'italianisme ne valut pas beaucoup mieux, Dieu me pardonne, que pour Gœthe l'hellénisme. Le baroque — au sens le plus large du terme — est le climat nécessaire du génie allemand, le seul où il produise des fruits aussi splendides que ceux que l'on peut voir à l'Orangerie des Tuileries.

BERNARD DORIVAL.

LA VIE COMME ELLE VIENT

FANTASMAGORIES

J'avais décidé de chercher Colette, non dans son domaine du Palais-Royal, mais dans les méandres d'un studio; ce studio étant celui de Billancourt, lieu fantastique qui commence cependant sans surprises comme une usine et même comme un laboratoire. Du moins le pense-t-on, à cause de la loge, d'une blancheur astiquée, et d'une cour nette et nue de dispensaire, que cernent toutefois ces hauts bâtiments insituables dont on ne sait s'ils enfantent les cauchemars ou s'ils en sont enfantés. Oui, là, je cherchais Colette ou plutôt *Minne*, ou plutôt *Chéri*.

D'une expérience récente et personnelle qui m'avait rapprochée du cinéma, je gardais entre autres impressions, celle d'un étonnement sans limites. Et c'était que personne parmi les familiers de cet univers fabuleux, de ce monde factice en marge de nos réalités, n'est ébloui de se mouvoir dans une sorte de quatrième dimension. Je n'aurais pas cru que ce qui devrait perpétuellement stimuler l'imagination se muât si rapidement en routine, et que les magiciens eux-mêmes puissent ranger le soir leur baguette magique dans un étui comme une simple clarinette, et bâiller, et s'endormir du sommeil sans rêves des hommes fatigués. Je n'aurais pas cru que l'on pût passer d'un bout de l'année à l'autre de la forêt de Brocéliande au cabaret du Chat Noir, du palais des Habsbourg au petit café du coin, de la Cour de Charles-Quint à celle des Miracles et du cirque de Néron à celui de Médrano, sans en garder un sentiment de toute-puissance, d'exaltation, et la certitude d'un privilège spécialement concédé. Je ne croyais pas que l'on pût jongler avec les siècles, les continents, les éléments et les hommes sans présenter une physionomie marquée par un vertige permanent.

Je n'aurais pas cru non plus — et cela sur un plan plus modeste — que l'on pût évoluer dans ce dédale de couloirs sans fin, de chambres sans plafond, de parquets instables, de lampes volantes, de chariots aériens, de pièces fragmentées, d'appartements sans continuité et d'escaliers brusquement interrompus, sans s'y perdre comme dans les labyrinthes, comme dans les catacombes où l'égarement des pas se double dangereusement de l'égarement de l'esprit. Mais non, chacun à ma connaissance circule d'un pas sûr vers un but déterminé, à travers un *no man's land* balisé de feux rouges, intercepté de portes de cathédrales, blindées comme des coffres mais peintes comme des hôpitaux, sinuant sans trébucher parmi les câbles et les cordes (dont il ne faut pas prononcer le nom), répandues en permanence comme du ventre même des naufrages...

Chacun progresse sereinement parmi les armoires normandes, les palmiers stérilisés, les statues de Pomone et du Commandeur, les girandoles de l'Élysée, la paille des écuries, les escabelles de la taverne et les tabourets des duchesses ; parmi ce qu'on ne voit plus sur terre et ce qu'on n'évoque même plus dans les songes : les lyres, les cornes d'abondance, les panoplies, les tambourins, les andouillers, sans omettre les instruments de persuasion et de supplice, et diverses vielles et mandores consacrées à des harmonies défuntes ou requises par des orphéons expirés.

Oui chacun s'en va ainsi sachant où il va, ne s'étonnant pas de rencontrer une bayadère, un Auvergnat porteur d'eau, Sadi Carnot ou les moutardiers du pape ; nullement saisi par l'apparition d'une sorcière ou d'un démon se nettoyant les ongles assis sur la brouette de Pascal, avec la pointe de leur trident. Et moi d'ailleurs, de penser qu'une telle accoutumance si elle est en fonction de l'habitude est une manière d'insulte au rêve, et que je voudrais bien, si mon destin me rapprochait davantage de ce milieu incroyable où, par chance, m'y ramenait, continuer à me perdre, continuer à tourner en rond sur la pointe des pieds, à osciller périlleusement sur des praticables précaires, et, devant les allées et venues des appareils roulants montés comme des chars romains ou des tanks par tout un équipage, jeter le cri de l'orfraie qui rencontre le loup-garou...

Immortalité de Chéri

Tout cela pour expliquer que poudrée de l'impalpable suie, de l'impalpable plâtre, de l'impalpable poussière qui afflue des murs, monte du sol et tombe des voûtes ; ayant trébuché contre une voiture automobile dont les portières étaient des barrières de jardin avec leur sonnette, le pare-brise orné de capucines en pot, et le capot... (Mais non, Dubout me reprocherait d'avoir livré le secret du capot de sa « voiture-école »), ayant dis-je, engagé par erreur ma personne et mes jours dans des entrailles d'usine et des parcs en démolition, je tombai morte et vive dans un boudoir 1900 tout en soies fanées, en fauteuils mièvres, en boiseries excessives, en peaux d'ours, où Jean Desailly jouait avec les perles de Marcelle Chantal et où l'un et l'autre prononçaient les paroles inoubliables que tout Paris connaît par cœur, et qui sont le dialogue passionné de Léa et de Chéri.

Une pluie artificielle ruisselait plausiblement sur les vitres de cette chambre, et par cette fenêtre où tout à l'heure Léa accouderait un désespoir qui traversera les temps et les générations, on voyait des frondaisons, et les fenêtres de la maison d'en face, et toute la logique des faux semblants au service de la vérité essentielle des personnages. Comment n'a-t-on pas, plus tôt, lors de la création de *Chéri*, compris ce qu'était *Chéri*, compris surtout que Colette n'est pas seulement l'écrivain dont le style est sans précédent et sans analogie dans les lettres françaises, mais qu'elle est la créatrice d'un type, d'un personnage, d'un emploi même, pour se servir du vocabulaire dramatique ! Et non seulement de ce *Chéri* qui tout à

coup a pris son complet essor, mais de *Claudine*, mais de *Minne* mais de *Gigi*, mais de *Vinca* du *Blé en Herbe*, adolescentes si vraies qu'elles pourraient servir de modèle à des observations cliniques, si parfaites dans leur forme, leur grâce et leur pure perversité, qu'elles se sont échappées du domaine des livres pour évoluer dans la vie, pour avoir leur style propre et imposer leur style, pour obliger la personne la moins livresque, la moins prévenue, la moins cultivée la moins sophistiquée à s'écrier : « C'est tout à fait Claudine »... ou bien : « Oh ! regardez cette enfant, si ce n'est pas Gigi !... » ou encore : « Ce garçon-là, c'est ni plus ni moins que Chéri. »

★

J'ai connu plusieurs Léa et plusieurs Chéri, ou plutôt j'ai vu sur scène, lors de la création de la pièce, dès le lendemain de l'autre guerre, la belle Jeanne Lory, puis Colette elle-même avec pour partenaires Pierre de Guingant et Lagrenée. J'ai vu Valentine Tessier et Jean Marais. Et maintenant, Pierre Billon avec sa patience et sa courtoisie et son visage à la fois impénétrable et sensible, gouverne une autre Léa — Marcelle Chantal — un autre Chéri — Jean Desailly, pendant que des amis, des admirateurs de Colette, et des habitués du 7e art, commentent le choix de ces nouveaux interprètes, comme on commente l'année et le bouquet d'un cru. On était habitué à voir une Léa bien en chair, mais Marcelle Chantal, très mince, rappelle qu'il y eut, au temps des demi-mondaines dodues, des lis parmi les demi-mondaines ; et de ces fleurs ne conservant que la ligne et la noblesse, les vivifie de toutes les roses secrètes de la passion. Et Jean Dessailly voué par on ne sait quel charmant privilège à des emplois de page, devient ici le page calculateur, digne fils de Mme Peloux, et qui a tout calculé sauf la possibilité d'un inguérissable amour. On comparera ce Chéri aux autres, comme cette Léa aux autres, pour s'apercevoir que par delà les visages et les formes, vivent éternellement, hors de la fiction, projetés dans l'univers de la réalité : Léa, et Chéri.

Les égarements de Minne

Les joues ruisselantes de larmes, ayant assisté à la projection de quelques scènes de *Chéri*, et je vous prie de ne pas sourire de moi, car vous pleurerez aussi, je me retrouvai parmi les palmiers, les petits fours, les « extras » en habit, et la salle à manger (digne du château de Blois), de la réception Chaulieu. Minne coiffée de myosotis et dans une robe lyrique du même bleu de fleur, flottait dans les couloirs comme une ondine que porte l'eau. Était-ce bien, cette ingénue libertine, l'ingénue qui dans *Gigi* disait de sa voix vraie et profonde, encore un peu rauque des intonations de l'enfance : « Moi je n'aime pas changer ?»... Oui c'est la même, parce que Minne, au fond, ne change que pour parvenir à ne plus changer, et que, lorsque son troubadour d'époux, le charmant, sévère et gauche Frank Villard, aura su se débarrasser de l'encombrant

« barbytos » objet de ses soins, pour se consacrer aux simples résonances de la passion conjugale, Minne oubliera le petit baron Couderc, et Maugis, et entrera sereine et sans mémoire, dans son bonheur tout neuf d'épouse irréprochable.

Hélas ! aujourd'hui nous n'en sommes pas là, pas plus que demain. Car en vertu de lois sans logique, le cinéma porte un défi constant à la continuité normale des événements ; tue les héros avant leur premier rendez-vous ; les sépare avant de les unir, place, adulte, en présence de son père l'enfant qui n'est pas encore né, et donne de grands dîners en l'honneur des assassinés de la veille. Pour moi, la désastreuse nuit de noces de l'Ingénue Libertine, a succédé au dîner Chaulieu, et déjà son jeune époux l'avait fait prendre en filature quand elle arrivât encore couronnée de fleurs d'oranger dans la chambre Directoire, théâtre de sa déception. Danièle Delorme et Frank Villard, deviendront-ils le couple idéal et pour ainsi dire inévitable de l'écran? Pourquoi pas? L'art impose des lois harmonieuses et des unions dont les Anglais diraient que si certains mariages se font sur la terre, d'autres sont inscrits dans le ciel.

Les amateurs

Non pas mariage, mais filiation, tel est le lien qui unit deux autres interprètes de Colette, et de quelle importance !... Yvonne de Bray et Jean Marais. Yvonne de Bray, qui dans *Chéri*, prête à la Copine, son génie plein de perpétuelles trouvailles, m'a confié pourquoi entre Jean Marais et elle, s'est établie cette amitié, cette compréhension prédestinée. Et je crois pouvoir ajouter sans dépasser leurs sentiments et leur pensée à tous deux : cette idolâtrie mutuelle. « C'est parce que, me dit Yvonne de Bray dans le train qui nous ramène de Versailles où le vent du hasard, et celui d'avril nous ont jetés l'une contre l'autre. « C'est parce que lui et moi nous sommes de la même espèce... *Nous sommes des amateurs*. Nous n'avons été formés par aucune école, en fonction d'aucune tradition. Nous jouons comme ça, comme nous avons envie de jouer, comme nous sentons nos personnages... »

Je regarde ces admirables yeux clairs sous le tampon de boucles à peine grises, le corps fluet, les mains volant en tout sens comme des oiseaux, mains prenantes, mains impatientes, mains inspirées... La vie tout entière passe à travers ces mains, à travers ce regard extra-lucide, prend au passage l'accent de cette voix...

Amateurs? Ce mot que je n'aimais pas s'enrichit pour moi d'une vérité et d'un pouvoir nouveaux, comme une pierrerie aux feux sommeillants, que ressuscite le soleil. Si c'est cela l'amateurisme, je dis : « Vivent les amateurs !... »

GERMAINE BEAUMONT

PROMENADE

SILENCE DE STOCKHOLM

La Suède, disons-nous quand on nous en parle, la Suède? Oui, bien sûr, Ingrid Bergman, un jardin de vedettes, les romans de Selma Lagerlöf, d'excellents athlètes, un pays païen, nudiste, une organisation sociale parfaite, oui, oui... La Suède... Et aussi une neutralité difficile... Là nous arrêtons-nous. Récemment, un de nos grands quotidiens a publié une série d'articles fort intelligents sur ce pays. Cela s'appelait *Au Pays du socialisme ripoliné...* J'ai vu la fureur d'un Suédois de Paris (il y en a beaucoup, pas tous des touristes : des peintres, pour la plupart, des industriels, des correspondants de journaux de modes...) qui m'a dit : « Mais non, ce n'est pas vrai !... Oui, nous sommes fiers de notre socialisme, vieux de plusieurs siècles... Tout de même, continua-t-il, en fermant son visage et en serrant les dents, tout de même, nous ne sommes pas si bien organisés que cela... Non, vous verrez... »

Il aurait voulu me donner des preuves de son désordre. Mais le désordre ne se prouve pas, il se sent. Je voulus le sentir et voir si je n'irais pas jusqu'à découvrir en lui quelques traces éparses, sous le « socialisme ripoliné », du lointain merveilleux viking. Je partis.

★

Cette ville, je la contemple du haut de l'ascenseur Katarina, qui joue à Stockholm le rôle de la Tour Eiffel, cette ville-archipel où la mer pénètre en reine au bout de chaque rue, cette ville qui s'endort à l'automne et n'éclate qu'aux premiers feux du printemps, cette ville lutte contre la nuit de toutes les forces de sa publicité lumineuse. C'est bien là ce qui m'a frappé tout d'abord. Le nombre effarant de ces signes rouges, verts, bleus, tracés au-dessus des buildings, accrochés au ciel bas, l'immense horloge lumineuse qui tourne sans fin au-dessus des magasins N. K., le tube dentifrice D. qui s'éclaire toutes les trois secondes et crache sur une géante brosse à dents une pâte framboise, le thermomètre grandeur Amazone qui vante les soutien-gorge S. et indique en même temps — 15°... C'est que, l'hiver, à quinze heures, il n'y a plus de jour. On passe des journées entières à la lumière élec-

trique. Quoi d'étonnant si la première obsession que je découvre chez ce peuple est l'obsession de la lumière? Quoi d'étonnant si, en France, les Suédois viennent chercher la lumière nicéenne ou basque? Six mois par an, ils vivent dans une grotte marine éclairée au néon qui lance sur les flots des flaques laiteuses inconnues du soleil. Aussi, des guirlandes et des étoiles, des sapins lumineux au-dessus, au milieu, à l'entrée, de tous les côtés de la ville. Aux devantures des magasins, des bougies innombrables. J'ai vu une banque dont les vitrines ne conseillaient nul Bon, nul Emprunt, nulle Valeur, mais qui, humblement, avait disposé pour les yeux du passant de fabuleux candélabres d'argent garnis de chandelles à bouts dorés. J'ai vu des petites filles, le jour de la sainte Lucie (13 décembre) porter fièrement sur leurs cheveux blonds une couronne de bougies allumées. J'ai vu des hommes au teint pâle et terreux faire chaque jour une méditation devant une lampe aux puissants rayons infra-rouges braquée sur leur gorge, et derrière leurs lunettes noires, j'ai vu leur regard, un instant, scintiller...

★

En me promenant, seul, ou en parlant aux Suédois, j'ai cru pouvoir, très vite, mettre un nom sur cet univers ; il m'est apparu que la Suède était « américanisée ». Le grand mot était lâché. Tout lui donnait raison, maintenant, tout depuis cette longue devanture d'un bureau d'organisation du travail où des dactylos de plâtre étaient penchées sur leurs machines, dans un magasin vide, figées dans l'organisation, jusqu'à ce gros annuaire, qu'on m'a montré timidement, où sont consignés les diplômes, épouses, revenus, impôts et voyages de chaque citoyen du royaume, en passant par ces fameuses coopératives, dont la *Kooperativa Forbundet,* qui se met à peu près en quatre pour le bonheur de ses membres et qui marque la régression définitive de la paysannerie, de l'artisanat... Et, bien entendu, je n'oublie pas les usines à couleurs fonctionnelles, à musique fonctionnelle, à terrains de sport fonctionnels, etc... J'ai pu aussi acheter des cigarettes à des distributeurs automatiques, qui m'ont rendu la monnaie de mes couronnes enrobée dans du papier cellophane orange... Et comme on était fier de m'expliquer ce que l'État faisait pour vous si l'on était malade, si l'on était fille-mère, si l'on voulait acheter une lessiveuse électrique ou si on voulait faire de son fils un ingénieur électricien supérieur... Comme on était fier...

Le long de la Strandvägen, luxueuse avenue où attendent,

rangés en bon ordre les steamers pour Londres, j'ai entendu le cri déchirant d'une ambulance-Buick, chromée, satinée, noire et blanche, longue comme un piano de concert. Elle crie, s'arrête de crier, on dirait qu'elle reprend son souffle pour franchir les rues transversales. J'ai vu ceux qui attendent le tram la regarder passer, au garde-à-vous, presque, écoutant le reniflement distingué de ses soupapes huilées. Comme tous les vivants devant un tel spectacle, ils pensaient à ces malades qu'on transporte aussi respectablement, qu'ils soient mendiants ou princesses... Pourtant, je ne saurais dire si leurs yeux exprimaient fierté ou crainte de cette égalité sociale, de cette gigantesque machine prévoyante qui les prend en charge au jour de leur naissance et les conduit à la mort comme des bibelots incapables de mourir seuls, sur le pavé, comme Stendhal, par exemple... Je me trompe peut-être, peut-être l'ambulance est-elle quelquefois en panne, peut-être meurt-on dans la rue, à Stockholm?... Non, j'ai beau m'y contraindre, je n'imagine pas qu'on puisse avoir « un accident » dans cette ville... Pas le moindre « chien écrasé »... D'ailleurs, sur les chiens eux-mêmes, il y aurait beaucoup à dire : non seulement ils sont tenus en laisse, mais encore leurs plus jolis abandons sur les trottoirs sont sévèrement punis... Heureusement, l'on m'a dit aussi que le tram nº 4 véhicule toute la nuit des clochards...

L'on conçoit que le Suédois se sente parfois prisonnier de son organisation sociale, du programme socialiste, sur lequel il fait des réserves, de l'hygiène publique et de la parfaite standardisation des boutons de portes, des lavabos, des appliques lumineuses de tous les appartements. A Paris, les Suédois habitent des hôtels crasseux. Avec délectation.

Sans grande peine, on leur fait avouer leur « isolement culturel ». Les livres des classes enfantines sont de plus en plus simplifiés en vue d'apprendre à l'enfant un « basic swensk ». C'est l'erreur de cette dernière réforme de l'Enseignement qui a cru ainsi gagner les faveurs du peuple : les pères se penchent sur les livres de leurs enfants et les trouvent en pleine décadence. Le niveau des grandes Universités ancestrales demeure assez haut. Mais j'ai été frappé de ce que les quelques jeunes écrivains rencontrés au hasard ne témoignent de profonde admiration que pour les « grands » écrivains suédois. On m'a peu parlé de Dostoïewski ou de Meredith, de Thomas Mann ou de Proust. Avec quelle ironie, par contre, de Sartre. Ils savent que nous avons Malraux, Bernanos, Giraudoux et Cocteau, et nos meilleurs auteurs sont traduits en suédois, mais ils paraissent trop compliqués aux Suédois, malgré les efforts de

M. Lacombe, admirable Directeur de notre Institut Français. Au théâtre, on joue Anouilh et Salacrou de préférence à Claudel et à Giraudoux. Évidemment, il faudrait que la forme d'esprit française pénétrât davantage. Mais l'on parle justement, en Suède, de réduire les heures d'enseignement du français... Mesure inexplicable, si l'on songe au nombre sans cesse croissant de Suédois que la France attire.

En réaction contre le vieux romantisme traditionnel, les jeunes écrivains cherchent un intermédiaire entre le reportage social et le roman des individus. Ils s'adressent à un public assez vaste, populaire, petits fonctionnaires et petits commerçants, qui s'apparente assez au nouveau public français. Un de leurs plus célèbres romanciers, M. Martinson, vient d'entrer à l'Académie royale. Souvent, on surprend dans leur bouche, lorsqu'ils commentent ce fait important, des paroles sur la fonction publique de l'écrivain que Sartre ne désavouerait pas. L'écrivain suédois est, en fait, beaucoup plus proche de Caldwell que de Gide ou que de Montherlant.

★

Et puis, je ne comprends plus rien ; mes catégories s'effondrent ; l'enduit américain disparaît. Tout à l'heure, une jeune fille m'expliquait comment elle allait faire une longue tournée dans le pays avec des mannequins d'une grande maison de Stockholm. Les Suédoises sont généralement bien habillées, dois-je dire, et « habillées » dès le matin. « Ce sera difficile, » dit-elle. « Quoi donc? » — « Eh bien, il faudra que je les surveille, que je les empêche d'être invitées par des jeunes gens après la présentation des modèles... » — « Les surveiller?... A cause de leur réputation de jeunes filles?... » — « Non... (Ici, grand silence, paupières baissées, bouche froncée religieusement)... Non, à cause de la réputation de la Maison... On fait très attention à tout cela, en province surtout... »

Ainsi, la moralité des mannequins aide au succès de la maison... Luther pas mort... Je le verrai aussi à l'Office de la veille de Noël, où le *Pater Noster* sera récité lentement par des fidèles assis, glacés, à leur banc, hautains. Ils croiraient faire acte de « religion extérieure », de catholicisme s'ils se mettaient à genoux. Ils ne se lèveront que pour entendre la Fugue de Bach, à la fin, dérouler majestueusement ses développements.

Et derrière cette seconde couche, l'armure luthérienne, je découvrirai peu à peu ce que je n'ose encore nommer « merveilleux » ou « climat poétique ». Feuilletant un journal d'étudiants, je me fais

expliquer les caricatures : or, entre les pires grivoiseries, circulent des princesses idéales ; sous l'effet d'une nuit d'amour, une grenouille se change en beau lieutenant bleu et jaune. Un humour de contes de Noël. Tous les gâteaux ont des noms « évocateurs », tels « le baiser de nègre », « l'étoile de neige... » Certains anchois, dans le langage courant, se nomment « Tentations de Saint-Antoine », peut-être parce qu'ils se mettent à ressembler aux personnages faméliques de Hieronymus Van Bosch... Après avoir fait deux ou trois fois « Skoll », le Suédois *veut* trouver aux mets de son repas des allures de chevaux ailés, d'ondines, de soleils couchants et de cathédrales englouties. C'est pourquoi, il s'enivre fort. Les soirs de fête, les samedis dès 18 heures, un homme sur cinq, dans la rue, marche comme un poète. Le Suédois est capable de s'enivrer avec de la lotion capillaire. Je ne l'ai pas vu moi-même. Parce qu'il fait froid, d'abord, ensuite parce qu'on lui rationne l'alcool (un litre par mois, avec suppléments pour anniversaires, mariages, baptêmes et... décès...) au moyen d'ingénieux carnets à souches ; surtout, à mon sens, parce qu'il veut échapper à la machine et retrouver ses vieilles légendes, ne serait-ce qu'un soir. Tout cela ne va pas sans névroses variées. La Suède, terre idéale pour les psychanalystes...

Ah ! Les légendes !... Les paysans du Nord racontent volontiers, une entre mille, l'histoire du *Năck*. C'est un jeune homme, selon les uns, un vieillard, pour d'autres. Il joue du violon, les pieds dans l'eau courante, adossé à une cascade, au cœur de la forêt. A la Saint Jean, naissance de l'été et des nuits claires, le violoneux du village va voir le *Năck* et lui demande des leçons de violon. Le *Năck* lui apprend certaines choses mais lui vole, en échange son âme. Le violoneux redescend au village et joue comme un fou, diaboliquement ; tous les paysans se mettent à danser, en proie à une frénésie allumée par le génie malfaisant de l'eau, dont personne, pourtant, ne saurait se passer. Quelquefois, les baigneurs l'aperçoivent entre deux vagues sous la forme d'un cheval... Si une jeune fille est entraînée par lui, son fiancé ne pourra la revoir que s'il joue, plusieurs jours durant, et avec force, de la harpe, face aux flots...

★

D'autres retiendront de la Suède ce qu'elle offre aux yeux de tous et qui fait, sans doute, son importance : la prévoyance sociale, les deux nouvelles aristocraties — les femmes et les ouvriers, — la volonté de rester étrangère au futur conflit et les moyens par-

fois équivoques qu'elle prend pour assurer sa neutralité. Pour moi, j'en ai assez de ces fameux « pays importants » et de « l'importance des pays ». J'ai trouvé en Suède ce que je désirais : une certaine qualité de silence.

Dans un ascenseur, j'ai monté sept étages à côté d'un quelconque démarcheur qui m'avait à peine regardé ; mais je n'ai jamais eu si peur d'un compagnon d'ascenseur... C'était, cette lente montée entre trois miroirs, comme une épée qui sort d'un fourreau de soie... Dans une forêt, près d'Upsala, j'ai demandé mon chemin, un dimanche matin, à un homme bien vêtu et jovial. Il m'a conduit vingt bonnes minutes. Je lui ai posé les questions les plus discrètes. Il m'a répondu en petits hoquets secs qui découpaient la neige comme des répliques de tragédie. Au théâtre, à Stockholm, j'ai vu *Ardèle ou la Marguerite* excellement jouée ; mais au dernier acte, comme la soubrette traverse la scène, cour-jardin, et que le rideau tombe, jardin-cour, la salle reste obscure. Personne ne bouge. Mes mains disposées à applaudir s'arrêtent. Qu'est-ce qu'il attendent? Est-ce qu'ils croient que ce n'est pas fini? demandé-je à ma voisine. Alors, quoi?... Non, on avait très bien compris, mais on se taisait un peu, après tous ces cris, on réfléchissait un peu, un peu (dix secondes) et puis, voilà, ça y est, on applaudit, solennellement. Allez savoir si la pièce a plu!...

D'abord, je suis tenté de rapprocher ce silence épais des nuages germaniques. Mais non, je sais ce que dissimule l'épaisseur allemande, très souvent douceâtre, sauvage, mais grande, traversée d'héroïsme et de monstres. Or, quand un Suédois se met à parler, — cela peut lui arriver brusquement, — des problèmes qui lui tiennent à cœur, les femmes, la religion, l'argent, c'est avec une délicatesse (allons ! je bute sur un mot allemand...), un souci de s'exprimer en ce qu'il croit être « le raffinement français », un désir de multiplier les nuances, les intermittences, les allusions à l'enfance, toutes choses qui me touchent profondément. Le silence de ce pays m'apparaît sa vertu la plus exaltante.

★

31 décembre.

Le long du Skeppsbron, où sont amarrés tous les bateaux qui partent pour la Finlande, dans cette merveilleuse « Ville entre les Ponts » qui sépare les deux parties principales de Stockholm, à la nuit noire, quelques minutes avant minuit, les *lotsbot*, bateaux-pilotes, remorqueurs, au repos, vidés, bardés de cordages, se frottent les uns contre les autres comme des pur sang avant le Grand Prix

de l'An. De joie ou de colère, suivant leurs souvenirs, ils hennissent en dressant soudain leurs longs cols pliés en deux pour éviter les ponts. Ils se nomment *Vénus*, *Saga* (qui veut dire légende), *Juno*. Ils s'appellent aussi *Serpent rouge* ou *Langue bleue*, comme leurs ancêtres, glorieux pirates. Les trams passent rapidement, tous vides, étincelants, bleus et ors. Quelques passants se hâtent, une bouteille sous chaque bras. Toutes les fenêtres, rideaux levés, rituellement, montrent leurs abat-jour de série, leurs arbres de Noël incandescents sous des bougies pareilles, décorés de semblable manière, avec les mêmes lutins, les mêmes biscuit-chats, biscuit-boucs, biscuit-haut de formes, *pepparkakor* annuels...

Je monte, moi aussi, dans la chambre où je passerai la première minute de l'an 50, je prends la coupe que je vais devoir, tout à l'heure, vider d'un trait. Encore quelques minutes... Toutes les radios de Suède, à tous les étages, entonnent le même cantique, comptent les mêmes dernières secondes de 49. Tous les invités font semblant de parler ou de rire, mais écrasent au plus lointain d'eux-mêmes le silence de l'année écoulée. Trois, deux, une minute... Quelques respirations encore, encore une plaisanterie, une bonne *skämt* avant le premier *skoll* 50...

Soudain, les cloches de Katharinakyrkan et celles de Mariakyrkan, et puis les autres, plus loin, et toutes les autres de Stockholm, se mettent à carillonner comme des folles ; les steamers et les remorqueurs, les cargos et les pilotes, cris graves, cris sourds, cris aigus, hurlent, égratignent le silence, de je ne sais plus où montent des fusées, des pluies rouges, des pétarades scintillantes qui sifflent dans le ciel... Bienheureux Suédois, si vous aviez connu la guerre, vous supporteriez mal ces éclatements, ces bombardements de joie, cette salutation au monde... Mais en cette minute, vous décrochez le téléphone, vous criez pour couvrir le tumulte et vous dites à ceux qui ne sont point près de vous « Bon Nouvel An », bien sûr, et aussi ce que vous êtes en train de manger, de boire, qui vous aimez... Il y a en vous cette volonté de ne rien oublier, ni de la terre, ni de ses fruits voluptueux, ni de la mer, n de ses cris brumeux... Et pourtant, au cœur de chacun de vous, luit une étoile invraisemblablement sentimentale, païenne, disent les uns, religieuse, à mon sens, étoile d'une mystique déchue, grandiose, incompréhensible.

A votre santé, Suède, Suédois, Stockholm, qui redevenez silence.

FRANÇOIS-RÉGIS BASTIDE.

LES LIGNES DU MOIS

L'UNION EUROPÉENNE. — I. LES QUATRE POINTS DE M. SPAAK. — II. L'ILLUSION A ÉVITER. — III. LES ÉTATS-UNIS ET L'UNION ÉCONOMIQUE. — IV. NÉCESSITÉ D'UNE UNION POLITIQUE PRÉALABLE. DIRIGISME EUROPÉEN. — V. UN CINQUIÈME POINT. — VI. RÉTICENCES GOUVERNEMENTALES. NÉCESSITÉ D'UNE OPINION ACTIVE.

I. *Les quatre points de M. Spaak.* — Le lecteur a pu, dans une interview récente lire quels objectifs selon M. Spaak, président de l'Assemblée consultative européenne, l'Europe, triomphant de l'inertie du Comité des ministres, doit atteindre au cours de cette année 1950 :

1° L'intégration de l'Allemagne de l'Ouest dans le Conseil.

2° La solution des problèmes monétaires européens notamment par la convertibilité des monnaies et une plus grande libération des échanges.

3° La mise au point d'un minimum commun de législation sociale.

4° La création d'un exécutif européen.

II. *L'illusion à éviter.* — Il faut d'abord ne pas se bercer d'illusions. Un des dangers effectifs et pressants qui menacent l'Europe est celui d'une invasion militaire venant de l'Est. Hé bien ! l'union européenne arrivât-elle à se réaliser et à s'achever dans un délai très bref ne pourrait en aucune façon nous prémunir contre ce péril. En face du réservoir d'hommes et des possibilités de manœuvres que représente l'Europe de l'Est appuyée sur d'immenses territoires d'Asie, l'Europe occidentale livrée à elle-même ne pourrait se défendre non pas tant même en raison d'une infériorité démographique qu'en raison de l'exiguité de son territoire et de sa concentration urbaine et industrielle qui lui ôterait toute possibilité de manœuvre et la mettrait à la merci d'une aviation de bombardement puissante. L'unité européenne ne doit pas être conçue comme une protection militaire. Celle-ci dans l'état présent et prévisible des choses ne peut se trouver que dans l'alliance américaine avec les possibilités de contre-offensive qu'elle comporte, la possession des océans et de vastes espaces. Toutefois

appuyée sur le concours américain l'Europe unie pourrait tirer un meilleur parti de ses forces et l'on ne voit que par ce moyen qu'une question comme celle de la protection militaire de l'Allemagne puisse être résolue. Enfin la guerre, si elle est possible, n'est pas certaine et pour l'éviter la parade militaire n'est pas le seul moyen ; la misère, les troubles sociaux peuvent encourager un adversaire. Nous sommes ainsi amenés au terrain économique et il est remarquable que c'est sur ce terrain que depuis 1945 la question de l'union européenne s'est d'abord posée, que c'est celui sur lequel M. Adenauer désire voir s'associer la France et l'Allemagne, que c'est celui sur lequel l'Angleterre serait encore la moins réticente ; que l'un des objectifs urgents désignés par M. Spaak est exclusivement économique et qu'un autre a évidemment pour but d'assurer l'égalité dans la concurrence.

III. *Les États-Unis et l'union économique.* — A vrai dire (car on peut faire abstraction du discours précurseur de Zurich qui sur le moment ne paraît pas avoir eu d'écho ou n'en avoir eu que de défavorables) c'est du Plan Marshall qu'est sortie la présente tentative d'union européenne. Et non sans peine.

On sait dans quel état de cloisonnement économique l'Europe se trouvait au début de la guerre : estimant le vieux système des taxes douanières, malgré leur rigueur, insuffisant, on avait aux environs de 1930 imaginé de fixer des contingents maxima d'importation pour chaque sorte de marchandises. Le procédé, malgré un retour partiel à la prospérité, ne fit que croître et embellir et bientôt s'y joignit celui du contrôle des changes. Désormais le commerce extérieur dépend de l'arbitraire des autorités publiques et l'on imagine sans peine quelles tentations se sont exercées, quel champ s'est ouvert à la vénalité. La fin de la guerre n'amena aucune amélioration, au contraire : le dirigisme avait proliféré partout ; l'est de l'Europe, à l'exception de quelques achats négociés par les organismes d'État, se fermait ; l'Angleterre, naguère marché du monde se soumettait entièrement au contrôle gouvernemental. Les Américains, s'ils se décidaient à fournir à l'Europe une aide gratuite pendant plusieurs années entendaient au moins que cette aide servît à quelque chose. L'Europe dans leur esprit devait en profiter pour réorganiser d'une façon aussi rationnelle que possible ses industries, ses marchés, ses courants commerciaux ; ce qui suppose de larges débouchés, par suite de larges espaces, pour permettre la concentration, la fabrication en série, la spécialisation, générateurs d'économies, ce qui suppose la concurrence la plus large, moteur de progrès, de perfectionnement technique, de baisse des prix de revient. A ces conditions l'Europe pouvait redevenir économiquement viable et, non seulement résister à la contagion communiste, mais être pour les États-Unis un partenaire commercial intéressant. On ne peut dire, hélas ! que les États d'Europe montrèrent une compréhension rapide. Pour chacun d'eux l'aide Marshall était un nouveau moyen de soutenir son économie défaillante dans les conditions artificielles qu'ils lui

avaient créées. Ensuite advienne que pourra. Les États-Unis ne se sont pas trop vite découragés et l'O. E. C. E. organisée sur leurs directives a déjà donné quelques résultats. Bien insuffisants encore. L'Europe est encore bien loin d'avoir rétabli l'équilibre de ses échanges et tout indique qu'elle n'y parviendra pas, à moins de se résoudre enfin aux décisions nécessaires que vient d'indiquer M. Spaak.

IV. *Nécessité d'une union politique préalable. Dirigisme européen.* — Mais l'on a pu d'abord penser que l'unité économique, premier besoin de l'Europe, était aussi un objectif plus facile à atteindre que l'organisation politique. Il y avait les précédents historiques, le Zollverein, germe de l'unité allemande. Elle touchait moins directement des conceptions traditionnelles et considérées comme fondamentales du droit public, celles sur l'indépendance et la souveraineté absolues des nations. Oui, mais cette vue méconnaissait deux éléments : les habitudes de protection et de sécurité prises par les intérêts économiques, la part croissante du dirigisme sous toutes ses formes (la notion de plan, etc.) dans l'économie.

Dans l'état de délabrement où se trouve l'Europe il est naturel que les gouvernements responsables aient été très hésitants à défaire tout un système d'entraves qui peuvent être gênantes mais qui sont cependant des soutiens. Le retour à une large concurrence c'est d'ailleurs la ruine des entreprises les moins bien placées. Qui en sera victime? Ne sera-ce pas les entreprises des pays qui ont imposé les conditions les meilleures en faveur des salariés? Ou celles sur qui le fardeau fiscal pèse le plus lourdement? On comprend les réserves des gouvernements. D'autre part on ne conçoit pas aujourd'hui, alors qu'il faut notamment réserver dans presque toute l'Europe des capitaux immenses à des investissements qui, tels la reconstruction des locaux d'habitation, ne sont pas rentables, que l'intérêt privé et la libre concurrence régissent la distribution du crédit. Une coordination des investissements est nécessaire. Ce n'est qu'un exemple, mais cette nécessité serait-elle la seule, il n'en résulterait déjà que l'organisme chargé de contrôler l'emploi des capitaux jouirait d'une autorité considérable sur l'ensemble de l'économie. Tout se tient ici. Un plan d'investissements conduit à un plan de production, un plan de production à un plan d'importations. Nous revenons aux contingents. Les intérêts privés inquiets à la perspective d'entrer dans la compétition générale, comme le souci d'orienter la production et les activités selon l'intérêt général, conduisent ici au même résultat : à l'autarcie.

En conclusion on ne peut concevoir aujourd'hui une zone européenne dans laquelle régnerait le régime de la libre concurrence, et d'autre part l'organisation de secteurs économiques fermés dans les limites nationales actuelles conduit certainement l'Europe à la ruine. Il faut donc une organisation économique dans le cadre européen. Si cette organisation ne peut résulter du jeu spontané des lois économiques il faut qu'elle soit imposée. Il faut donc qu'il y ait une autorité pour cela. Cette autorité pour disposer des pou-

voirs de coercition nécessaires ne peut être qu'une autorité politique supranationale. Ainsi, pour faire de l'Europe un tout économique, il faut commencer par en faire un tout politique.

V. *Un cinquième point.* — Les quatre points définis par M. Spaak se tiennent. Seul en particulier l'exécutif européen peut imposer ce minimum commun de législation sociale sans lequel une vraie liberté des échanges ne peut être instituée. Mais comment créer cet exécutif européen? Il existe, on le sait, un embryon d'organisation politique européenne avec l'assemblée consultative de Strasbourg et le Comité des ministres. Pour l'Assemblée son titre dit assez combien juridiquement ses attributions sont limitées. Quant au comité des ministres il n'est que l'émanation des cabinets soumis au principe de la solidarité ministérielle et responsables devant leurs parlements respectifs. C'est dire qu'il ne représente en rien un pouvoir indépendant et supérieur aux gouvernements nationaux. Aussi le souci d'un « Européen » et plus particulièrement celui de M. Spaak (il l'a montré) doit être d'étendre le plus possible le rôle de l'Assemblée. Est-ce donc elle qui désignerait l'Exécutif européen? Ce serait sans doute en changer complètement le caractère : cela si les gouvernements s'y résignent, ne serait pas un mal en soi. Mais M. Bevin a déjà déclaré qu'il n'admettrait pas un prétendu exécutif dont on ne saurait qui il représente. Il faut en effet reconnaître que le principe de l'Assemblée consultative est un peu fragile ; désignée dans chaque pays selon des règles propres, par le gouvernement ou par le Parlement, elle manque d'une base indépendante. On ne voit pas trop où elle puise elle-même sa propre légitimité, sinon dans les gouvernements nationaux. Or dans le droit commun actuel de l'Europe occidentale l'origine du pouvoir souverain est dans la volonté populaire s'exprimant par le suffrage universel. L'Assemblée n'aura véritablement son autorité propre que lorsqu'elle émanera du suffrage universel et lorsqu'elle sera désignée dans les différents pays d'Europe, selon des règles identiques, aussi directement que possible par le peuple. Autorité qui ne sera pas seulement juridique mais morale et qui lui permettra avec l'appui de l'opinion publique d'étendre progressivement son influence et sa compétence. C'est un cinquième point à ajouter au programme.

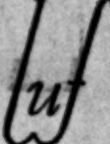
VI. *Réticences gouvernementales. Nécessité d'une opinion active.* — Malheureusement il est inévitable que les gouvernements soient réticents. Il y a si l'on veut une raison générale : le propre de l'être est de persévérer dans l'être et ici c'est un peu une abdication partielle que l'on demande aux gouvernements de préparer ; de plus le gouvernement travailliste anglais pour des raisons qui lui sont particulières ne cache pas sa mauvaise volonté. Dans ces conditions le gouvernement français, s'il a pris l'initiative du Conseil de l'Europe, n'ose pas avancer plus loin. Il ne veut pas déplaire au gouvernement britannique ; manifestement il appréhende le tête-à-tête avec l'Allemagne. Aussi l'Europe unie ne sera-t-elle

pas, et ne peut-elle être une création des seuls gouvernements. Il est nécessaire que ceux-ci aient derrière eux un grand mouvement d'opinion. Plus exactement même devant eux. Il faut qu'ils soient poussés et entraînés. C'est parallèlement à l'organisation politique et économique par des associations libres que se préparera l'Europe. Par des prises de contact entre des groupements professionnels et syndicaux, entre des mouvements de toute nature; par l'étude des questions économiques, juridiques, etc. sur lesquelles des solutions communes peuvent être apportées; par la préparation et la réalisation d'ententes privées dans le plus grand nombre de domaines possibles. Mais presque toujours ce ne sera là qu'un travail d'approche. Ainsi que nous le notions plus haut, dans les conditions de l'Europe d'aujourd'hui, presque toutes les décisions importantes doivent être prises ou du moins finalement sanctionnées par le pouvoir politique parce qu'elles exigent une contrainte juridique pour être réalisées. Il est donc naturel que l'effort des particuliers vise moins la conclusion directe d'accords européens privés que la préparation de solutions politiques; ce sera surtout une œuvre de propagande. Le terrain une fois préparé dans les différents pays de l'Europe, des sélections pour une Constituante européenne pourraient être organisées; elles n'auraient d'abord, ainsi que l'assemblée qui en sortirait, qu'un caractère en quelque sorte officieux. Mais si le nombre des électeurs était assez élevé, si les élus se trouvaient parmi des personnalités jouissant d'autorité et de prestige, l'influence morale acquise par la Constituante donnerait à ses propositions un caractère que les gouvernements et les parlements nationaux ne pourraient méconnaître.

FRANÇOIS NICARD.

L'Administrateur : MAURICE BOURDEL.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE — 1950. 61464.


lu


BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
PÉRIODIQUES


LTR



Printed in France.

I. M. P. P.

PRIX DU NUMÉRO : 125 fr.

LA TABLE RONDE

REVUE MENSUELLE

★

Rédaction et Administration :
8, RUE GARANCIÈRE — PARIS (6e)
Téléphone : DAN. 04-50

★

Prix de vente au numéro pour la France : 125 fr.

★

TARIF DES ABONNEMENTS

France et Union française	Six mois.	700 fr.	*Étranger. Union postal*	Six mois. .	820 fr.
	Un an . .	1 350 fr.		Un an . . .	1 600 fr.

On peut s'abonner, soit chez les libraires, soit à la LIBRAIRIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE, PARIS (6e). Le montant de l'abonnement peut être réglé par mandat, par chèque bancaire au nom de la Librairie Plon, ou par chèque postal Paris 4379.

★

A l'étranger les dépositaires généraux suivants se chargent de prendre les abonnements à la Revue " LA TABLE RONDE " dans la monnaie du pays.

BELGIQUE : Coopérative du Livre : 44, rue du Marais à BRUXELLES.
Abonnement d'un an, francs belges : 272.

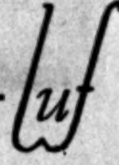
CANADA : Palatine limitée, 1460, avenue Union à MONTRÉAL.

SUISSE : La Palatine, 6, rue de la Mairie à GENÈVE.
Abonnement d'un an, francs suisses : 22,90.

Prière de joindre la somme de 20 francs et une ancienne étiquette à toute demande de changement d'adresse, et un timbre pour la réponse pour toute demande de renseignements.

★

La Revue ne répond pas des manuscrits qui lui sont adressés.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.



luf



LTR